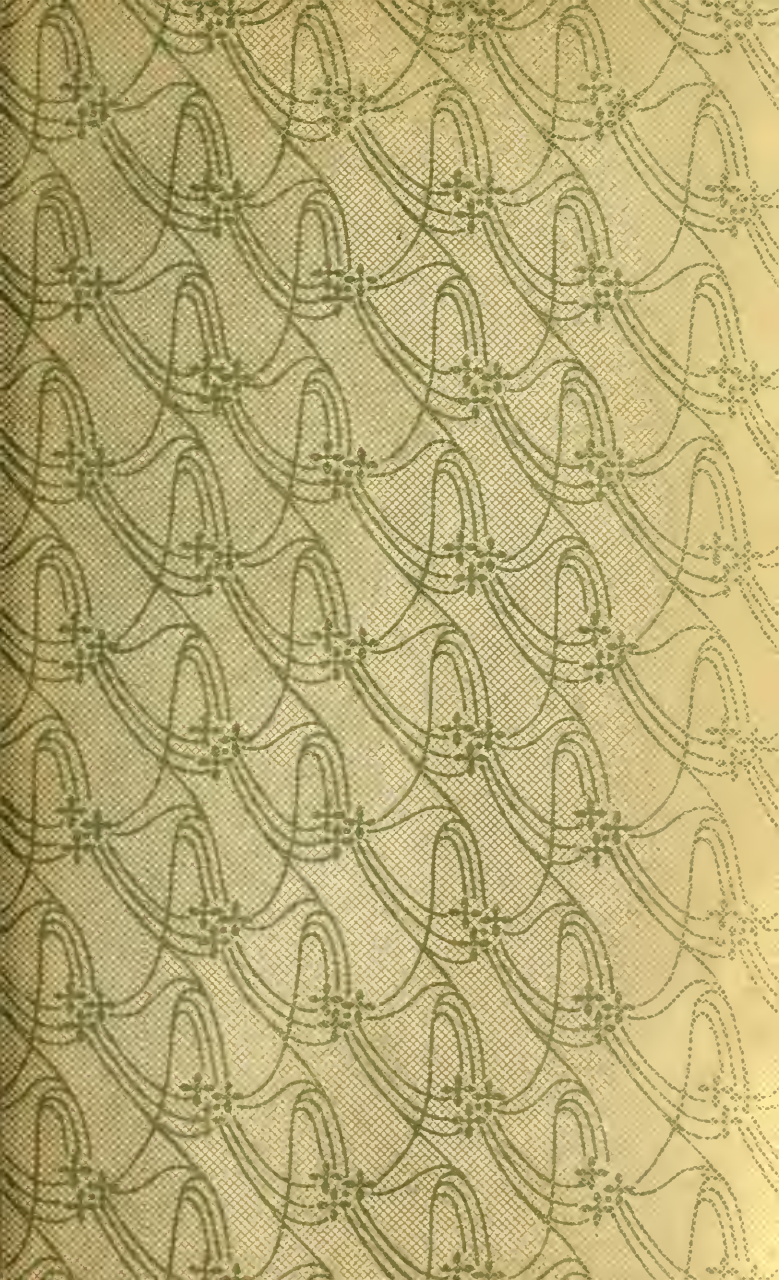





3 1761 07432833 7









Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

1979



THÉÂTRE

EN PRÉPARATION

Anna Charlotte Leffler, Duchesse de Cajanello. *Comment on fait le bien*, comédie en trois actes, traduction
ALBERT SAVINE.

Bjornstjerne Bjornson. *Les Voies de Dieu*, roman traduit
du norvégien par M^{lle} QUILLARDET. 2 volumes.

VICOMTE DE COLLEVILLE ET FRITZ DE ZEPELIN

LE THÉÂTRE MODERNE
EN DANEMARK

ÉDOUARD BRANDÈS



PARIS

ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

12, RUE DES PYRAMIDES, 12

1895



316
B78 A33

*Tous droits de traduction réservés pour tous pays
y compris la Suède et la Norvège.*

A

OCTAVE MIRBEAU

Ho mage de grande admiration.

Vicomte DE COLLEVILLE et FRITZ DE ZEPELIN.

LE

THÉÂTRE MODERNE EN DANEMARK

ÉDOUARD BRANDES

I

Nous allons rapidement exposer l'évolution moderne de la littérature en Danemark depuis 1870 jusqu'à l'heure actuelle.

En 1870, la grande école romantique était morte et les néo-romantiques, gens sans talent, bourgeois anémiques et épuisés, au lyrisme faux, n'évoquaient plus que les spectres du passé. Au théâtre principalement on souffrait du manque de nouveauté à tel point qu'on se prit à penser que Scribe et sa pléiade de plagiaires étaient de véritables artistes, et l'affreuse sentimentalité des vaudevilles danois avait si cruellement écœuré les amants de l'art (hélas ! peu nombreux), qu'ils appelaient de tous leurs vœux la venue d'une ère nouvelle. C'est alors qu'un jeune professeur d'un grand talent, le docteur Georges Brandes, se leva et dans de monumentales conférences auxquelles accourut toute l'élite du pays, traita de « la littérature du dix-neu-

vième siècle dans ses courants principaux. » Ces conférences ne furent pas d'un petit effet sur l'esprit des contemporains. Brandes inaugura ainsi une ligue nouvelle, provoqua ce mouvement auquel prit part toute la jeunesse littéraire danoise. Brandes est donc l'initiateur, j'allais dire le créateur de la littérature actuelle en Danemark et c'est de 1870 qu'elle date¹.

L'œuvre entreprise par Brandes peut se résumer en ces mots : introduire dans le Danemark étroitement conservateur et bourgeois toutes les idées hétérogènes de l'Europe littéraire moderne, enseigner à la jeunesse à penser par elle-même et l'obliger à chercher sa voie. Le jeune maître, dans cette œuvre vraiment géniale et qui durera autant que vivra la littérature danoise, eut le don de faire naître des enthousiasmes et d'exaspérer des colères comme aucun novateur ne le fit jamais. Les effroyables haines qu'il suscita n'eurent d'autre effet que de le faire persévérer dans la voie qu'il s'était tracée. Il fit participer la jeunesse danoise à toutes les pensées, il lui inocula tous les germes intellectuels de l'Europe moderne et dans cette entreprise grandiose il témoigna d'une admirable largeur d'esprit et d'un infatigable besoin de vérité. Jacobsen, un des plus grands romanciers des pays scandinaves, avait écrit : « Un flambeau qui illumine le pays, voilà ce que nous voulons. » Ce mot, Brandes se l'est approprié et autour du front de cet homme la jeunesse a attaché une auréole sur laquelle se détachent ces mots glorieux : franchise, courage et génie.

¹ Voir notre article : « Le jeune Danemark » dans *La Nouvelle Revue* (avril 1892).

La moisson de ces semailles intellectuelles fut ample. Des romanciers comme Schandorph et Skram, comme Jacobsen, Bang, Esmann et Gjellerup, des poètes comme Drachman, des dramaturges comme Edouard Brandes, son frère, dont nous allons étudier l'œuvre, naquirent ou s'épanouirent. Il faudrait tout un livre pour étudier ces romanciers et ces poètes, mais nous ne pouvons oublier que nous nous sommes donnés comme tâche de faire connaître le talent si particulier d'Edouard Brandes, le dramaturge le plus essentiellement moderne que possèdent après Ibsen les pays scandinaves. L'accueil si bienveillant qui a été fait au théâtre des Escholiers à notre traduction d'une des principales pièces de Brandes ¹, « *Une Visite* ², » nous a incité à présenter au public d'autres œuvres « *Sous la loi*, » pièce en trois actes, « *Les Remèdes* » et « *Les Fiançailles*. »

En agissant de la sorte nous avons voulu montrer au public, qui s'est si fortement intéressé, passionné à l'audition des œuvres d'Ibsen, que le Danemark, lui aussi, avait un théâtre actuel assez particulièrement saisissant pour intéresser à son tour. Après avoir donc indiqué les sources du mouvement intellectuel, où a puisé Edouard Brandes, nous allons rapidement exposer la vie, l'œuvre et le but de cet écrivain remarquable, trop heureux si nous avons pu seulement le faire apprécier en France, comme il l'est déjà en Angleterre et en Allemagne.

¹ *La Revue Indépendante* (Savine), 1892.

² *Une visite* a été jouée avec succès au théâtre des Escholiers.

II

Edouard Brandes n'est point un spécialiste. A la fois philologue, orientaliste, politicien, député, journaliste, critique et écrivain dramatique. Il est né à Copenhague en 1847 ; le plus jeune de trois frères, il se développa vite intellectuellement, possédé qu'il fut dès sa jeunesse par un besoin formidable de lecture. Son frère Georges Brandes, à qui nous empruntons ces détails, dit qu'il lisait toujours et se souvenait de tout, qu'il aimait beaucoup la musique et peu la peinture, que c'était un observateur froid et non pas un lyrique et qu'il saisissait mieux les détails vivants et probants d'une œuvre que son unité elle-même. Dès l'enfance il nourrit un amour passionné pour le théâtre, sans toutefois avoir eu de bonne heure l'idée de devenir critique ou auteur dramatique. D'une nature exclusivement intellectuelle, pleine d'analogie avec celle d'Emile Hennequin, il se donna tout d'abord à la philologie : le sanscrit, les langues sémitiques, les langues indo-germaniques l'occupèrent longuement. Il se passionna profondément aussi pour la mythologie comparée et les dialectes de l'Inde lui devinrent aussi familiers que l'allemand ou l'anglais peuvent l'être à des Européens. En 1870-71, il traduisit deux pièces de Kalidasa et lorsqu'en 1879 il fut reçu docteur, ce fut à la suite d'une pénétrante et sagace thèse sur « Ushas et les hymnes d'Ushas dans Rigveda. » Cette thèse et aussi plusieurs articles de revuc nous font entrevoir la méthode scientifique toute moderne,

psychologique et libre-penseuse de Brandes. Nous voulons dire qu'elle se rattache aux procédés de certains savants comme Max Muller et Renan, qui soutiennent que les conceptions sur le divin sont subjectives et proviennent de la manière naïve avec laquelle l'homme explique des faits exclusivement naturels. Méthode qui, en excluant le divin, n'en permet pas moins à l'homme d'admirer ces fictions poétiques qu'il a créées lui-même, méthode qui fait engendrer à Flaubert un poème comme « La tentation de saint Antoine. »

Le même procédé, dont il usait dans ses études linguistiques, il devait l'employer l'année suivante (1880), dans une œuvre curieuse sur l'Art dramatique danois, et en 1881 dans un autre ouvrage sur l'Art dramatique étranger. (Le Théâtre-Français sous Perrin, Got, Delaunay, Coquelin, Mounet-Sully, Febvre, Croizette, Arnould, Sarah Bernhardt, Lewinski, etc.).

Ce n'est pas de la critique à proprement parler, ni comme la pratique de M. Brunetière, ni comme la fait M. Sarcey. Ce sont de vivants portraits, œuvre tout artistique et très près apparentée à l'admirable « Faustin » d'Edmond de Goncourt. Brandes nous explique pourquoi tel artiste joue tel rôle et pourquoi il le joue d'une telle façon et non pas de telle autre. Peu lui importe tout le reste, si l'artiste est personnel et original, car, il affirme que chaque comédien, comme chaque écrivain n'a qu'une seule expression : l'expression naturelle. Et il appelle mauvais artistes ceux-là qui ne trouvent point cette expression, ou qui la falsifient en raison de l'éducation des académies ou du manque de sentiment artistique, ou ceux encore

— et ils sont nombreux — qui n'osent pas la fournir. Brandes est donc de ceux qui pensent avec Flaubert que chaque pensée, chaque sentiment n'a pour être rendu qu'une seule expression qui soit la bonne. C'est aussi l'opinion de M. de Goncourt, bien que pour lui la *bonne* ne soit pas la même, car tout ne dépend point de l'objet lui-même, mais bien des yeux qui le regardent, des nerfs qu'il fait vibrer, du cerveau qui le conçoit.

D'une longue carrière artistique, mêlée de succès et d'insuccès, arriver à déduire cette personnalité, à expliquer la façon de procéder de ce cerveau, la façon de se mouvoir de ces nerfs, la façon d'exprimer de ces yeux, — voilà à quoi tend l'effort de Brandes dans ces portraits dramatiques.

Cette méthode, dont usa Brandes dans la philologie et dans la critique, il s'en servit avec un égal succès dans la politique. Il ne nous paraît pas, en effet, hors de propos d'établir ici le rôle exact joué par Brandes dans la politique de son pays. De l'ensemble de son attitude, nous pourrions déduire, expliquer d'une façon plus complète la personnalité de ce personnage considérable. Comme homme politique, Brandes appartient au parti des *Européens*¹ (parti radical) et il en est un des *leaders*. Nous ne pensons pas toutefois que ce soit par goût personnel que Brandes fait cause commune avec les démocrates. Esprit d'élite, savant artiste à la fois, il est vraiment trop aristocrate et trop

¹ Voir notre article : « Les Noces d'or » dans la *Nouvelle Revue*, 1^{er} mai 1892, pages 100-104.

sceptique pour prendre au sérieux la majesté du nombre.

Cette attitude ne saurait s'expliquer que dans un but exclusivement littéraire et nous allons en donner la raison en quelques mots. Quand se créa en 1870 ce mouvement littéraire, dont nous avons parlé, il rencontra une opposition stupide et sans dignité, ne craignant point d'employer les plus honteux moyens contre ses adversaires. Le parti dominant était formé de cette bourgeoisie également haïssable dans tous les pays et de bureaucrates à l'esprit étroit. Les opinions admises étaient : en littérature, le fade néo-romantisme que nous connaissons ; en religion, l'orthodoxie rigide et hypocrite ; en politique, un conservatisme étroit et borné, nourri d'illusions comme il peut l'être dans ce pays fantasque.

En Danemark, en effet, on s'efforce de s'affranchir de la réalité, on ferme les yeux à la façon de l'autriche en péril. Les conservateurs ne s'imaginèrent-ils pas que le danger ne durerait point et, dans cette illusion, ne voulurent pas voir la décisive bataille qui se livrait en Europe entre le dogmatisme et la raison, entre l'éclectisme de Cousin et le positivisme de Taine, entre Ponsard et Flaubert, ni se rendre compte que la victoire appartiendrait définitivement à la nouvelle génération. Sans se préoccuper de savoir si Brandes était un novateur littéraire ou un homme d'opposition, les bourgeois lui fermèrent leurs journaux, souillèrent son nom et l'obligèrent à se rallier à l'opposition, lui et ses amis. Bientôt ceux-ci formèrent un groupe important sous le vocable de *gauche littéraire*, étiquette

inutile, car il n'existe pas — et pour cause — de droite littéraire.

La critique, qu'on aurait pu faire de cette gauche littéraire, c'était d'être un groupe un peu trop enrégimenté. En effet, dans un pays où le modernisme n'est pas apprécié, tous les jeunes écrivains pour réagir durent s'unir et même se discipliner dans l'intérêt général. Trop souvent ils se sont réunis pour traiter de choses identiques, si bien qu'on a pu leur dire avec quelque vérité, qu'ils étaient « un pour tous et tous pour un. » Mais cette solidarité était une question vitale pour eux et, sans être d'accord peut-être dans les détails, la nécessité les unit sur les principaux points. Nous croyons donc avoir expliqué comment le mouvement littéraire en Danemark a dû souvent faire cause commune avec le mouvement social et parfois même avec le mouvement exclusivement politique. Beaucoup de ces écrivains formèrent une avant-garde ayant pour principal objectif de faciliter leur tâche aux artistes de l'avenir ; à presque tous on peut appliquer la théorie de Taine sur l'influence du milieu, — mais à rebours, car, comme le dit M. J. K. Huysmans, « le milieu agit sur eux alors par la révolte, par la haine qu'il leur inspire. »

Nous avons dû nous étendre quelque peu sur cet esprit vraiment singulier. En France on n'a pas idée d'une forme littéraire qui s'adapterait exclusivement à un parti politique, et personne n'eût eu la pensée de faire d'une des personnalités les plus éminentes du théâtre, de la philosophie ou du roman une sorte de spectre social, une espèce de Ravachol.

III

Le théâtre de Brandes n'est composé que de huit pièces dont trois en quatre actes, trois en trois actes et deux en deux actes. Si nous le comparons au théâtre moderne français, nous remarquons que le théâtre danois a bien moins d'action que le théâtre de Dumas ou d'Augier. Les moyens employés sont soigneusement choisis parmi les plus simples et si l'on n'avait abusé du mot de *réalisme*, nous dirions volontiers que Brandes est réaliste à la façon de Henri Becque, qu'il admire du reste profondément.

Sa qualité primordiale est la sobriété, et en outre Brandes connaît admirablement le *n.étier*. Ses longues et sérieuses études et aussi son scepticisme lui ont épargné des tentatives trop hardies ou des essais trop novateurs. Jamais en effet il ne sort des limites de son art. En passant rapidement en revue les principales de ses pièces, on va voir combien modernes elles sont et dans chacune on trouvera les problèmes importants qui préoccupent les esprits les plus élevés de ce temps. Brandes est donc moderne dans le bon sens du mot, mais il faut bien le dire, l'auteur perd quelquefois son objectivisme froid et, prêtant à ses personnages ses sympathies ou ses antipathies, arrive parfois à fausser son œuvre et à nous prouver une fois de plus combien dans l'art est néfaste la préoccupation de l'apôtre.

Brandes débuta par une comédie en trois actes intitulée « *Les Remèdes.* » Tout l'intérêt de cette pièce

porte sur des difficultés existant entre un médecin allopathe et un homœopathe. Nous ne parlons que pour mémoire de l'inévitable histoire d'amour et de son dénouement conventionnel, qui n'est là qu'une superfétation. Vous pensez bien que Brandes n'a pas eu la naïveté de partir en guerre contre les homœopathes ; la pièce d'une forme aussi légère que naturelle est symbolique dans la manière d'Ibsen. Au lieu d'homœopathie lisez : théologie ; au lieu d'allopathie : libre-pensée. En un mot, ce sont les principes anciens et les idées modernes qui sont aux prises. La théologie est battue sur toute la ligne et dans le raisonnement qui suit elle cherche un dernier refuge :

D^r EGGERT. — Entre nous, tu crois à l'homœopathie ?

D^r LEUNING. — Oui, comme à la mythologie. — Me crois-tu devenu idiot ?

D^r EGGERT. — ... Que fais-tu donc prendre à tes malades ?

D^r LEUNING. — Je leur offre la consolation, Eggert, la félicité de se sentir consolés, n'est-ce rien ? Qu'importe si le médecin a foi ou non en ses remèdes, quand le malade, lui, a confiance et qu'il guérit réellement par la foi ? Pourquoi de pas rendre les hommes plus heureux même par des illusions ?..... etc., etc.

Toute la pièce se trouve dans ces lignes, et le symbolisme, le modernisme est d'autant plus saisissant que l'auteur expose simplement les faits et les laisse parler seuls.

Après les *Remèdes* vint *Terre mouvante*. Le roman y est pauvre d'intérêt, mais la pièce, exclusivement danoise, est bien bâtie et marque un véritable progrès.

Enfin « *Une Visite*, » dont nous avons donné une traduction, témoigne d'une véritable force dramatique. Peu de pièces offrent plus d'intérêt. D'un bout à l'autre *Une Visite* est techniquement parfaite ; elle ne met en scène que trois personnages et l'action se déroule dans le même salon : dans un court espace de temps deux destinées sont complètement bouleversées, deux êtres se modifient absolument sous nos yeux, naturellement, sans effort. Une des questions les plus délicates de l'éthique, la pierre de touche même, selon Hennequin, les relations entre les deux sexes, a été agitée devant nous.

La scène est à la campagne, dans la propriété de Neergaard. Neergaard est au salon avec sa jeune femme Florizel ; leur enfant sommeille dans la chambre à côté. Les menus propos qu'échangent les époux dans un naturel parfait nous exposent rapidement leurs caractères.

Lui : égoïste, blasé sur les aventures, très flegmatique, rappelle quelque peu le mari de *Nora*, dans « *La Maison de la poupée* » d'Ibsen. Il « n'a été ni pire, ni meilleur que la plupart, » il s'est intéressé à peu de choses et bien faiblement ; oisif et riche, la vie lui a paru vide au fond, il s'est marié avec une jeune fille pauvre et n'ambitionne plus rien que le repos dans le château de son père, avec la femme qu'il aime et qui l'aime. Il a de la pitié pour ceux qui souffrent, mais une pitié qui n'agit point : il pourrait peut-être parvenir à tout en se mettant à la remorque des autres, mais ce moyen lui répugne. Il préfère vivre de ses terres — et après lui le déluge !

Elle : C'est la fille d'un professeur pauvre ; nerveuse, elle a des accès de gaieté auxquels succèdent des tristesses mornes. « C'est si douloureux pour un enfant d'être toujours le plus pauvre parmi ses camarades, » et cela est plus douloureux encore pour une nature romanesque, aimant le plaisir, les voyages, souffrant cruellement de la médiocrité. Florizel est heureuse, elle nous le dit, quand elle est seule auprès de son mari ou quand elle parcourt « la France, l'Espagne, la Sicile, car c'est délicieux de voyager, de traverser des villes où l'on n'est connu de personne, » tandis qu'il est mortel de se trouver autour d'une table à thé au milieu « de seize vertueuses dames ou bien de danser avec seize fonctionnaires d'une égale nullité. » Mais cette gentille Florizel a une aventure ou plutôt elle a été la victime d'un séducteur qui, singulièrement aidé par les circonstances, l'a surprise et à demi-violée et justement le séducteur est l'ami de jeunesse du mari, l'invité qui arrive inopinément dans la maison. Il s'appelle Repholt et c'est le Don Juan, le viveur danois par excellence. Il est peint avec une sûreté de main étonnante. Voici la théorie de Repholt sur la femme danoise.

NEERGAARD. — ... C'est toujours ton ancienne théorie : il n'est d'honnête femme que la laide.

REPHOLT. — Que celles qui ne sont pas désirées. Parfaitement ! Il serait contre nature qu'une femme ne fût pas heureuse d'être préférée aux autres par un homme, et aussitôt que cette satisfaction se goûte quelque peu, alors... Ah ! je ne veux pas dire par là que chaque femme, qui désire plaire, devient aussitôt

infidèle. Il n'en est pas ainsi dans notre froid climat et dans notre petite société si prudente. — Il existe chez nous une coquetterie adroite, un *flirt* continuel ; il y a comme une attraction de désirs amoureux dans chaque salon. Aussitôt que j'arrive dans le monde, je suis saisi par les chaudes effluves de cette atmosphère ; je me sens électrisé par la flamme qui luit sur la joue de la jeune fille et par le feu qui étincelle dans l'œil de la femme de trente ans... et je me trouve là adorablement bien dans mon élément.

Rien de plus poignant que la présentation de Repholt à Florizel. Tous les deux dissimulent leur émotion en présence du mari à qui Repholt vient d'avoir l'imprudence de raconter son aventure, ne pouvant s'imaginer trouver son inconnue en cet endroit même et dans de telles conditions.

Mais lui reprend vite son sang-froid et après un excellent dîner, le champagne aidant, il expose à Neergaard cyniquement et en présence de Florizel ses théories d'égoïsme. « Le Prochain ! » s'écrie-t-il, « Pourquoi t'imagines-tu qu'on l'ait appelé *prochain*, si ce n'est parce qu'il vient toujours après nous. »

Vient alors le tête-à-tête de Repholt et de Florizel, et l'amant de dire :

— Vous n'avez pas été criminelle vis-à-vis de lui, vous ne deviez de compte à personne, vous vous apparteniez alors. Un peu rêveuse, peut-être, ce roman vous a tenté, c'était « un songe d'une nuit d'été. » Vous étiez Titania et j'étais Puck. — Oh, l'aventure la plus charmante de ma vie et qui se représente à mes yeux, passionnante, mystérieusement douce, main-

tenant que je revois votre délicieuse personne.

De nouveau il cherche à être tendre, à ressaisir cette femme, dont il disait lui-même tout à l'heure qu'il n'avait jamais vu un être aussi désolé, après la catastrophe... au matin. Mais Florizel, belle alors de colère et de honte, répond frémissante :

— Vous croyez que je suis la même jeune fille, la même enfant sotte, ignorante et folle que vous avez pu éblouir, surexciter, rendre insensée ! Oh ! sur ce passé, j'ai versé des larmes de sang ! Je sais combien j'ai failli à moi-même, je vois la profondeur de ma déchéance et l'immensité de ma misère, et en ce moment votre pitié comme tout à l'heure votre désir. Ecoutez-moi bien ! Je vous hais, entendez-vous, je vous hais aussi puissamment qu'un être peut en détester un autre. Je ne trouve point d'expressions pour vous le dire. Votre vue seule est un opprobre pour moi, un dégoût, une souillure. Je frissonne seulement à l'idée de toucher votre main... Comme vous avez agi lâchement ! comme vous avez su ramper, flatter, comme vous m'avez saisie et bâillonnée ! Et vous osez parler d'amour ! Vous murmurez encore : *une aventure, un songe d'une nuit d'été*. — Ce n'est que par la ruse, par la force que vous m'avez possédée, oui, par ruse et par violence, niez-le, si vous l'osez.

Le mari découvre facilement son malheur. D'abord, il songe à tuer Repholt, puis, simplement, il chasse l'indigne ami, et, écrasé, abêti, il s'abandonne à une indicible douleur. Vient ensuite l'explication de Neergaard et de Florizel ; repris de fureur, Neergaard veut repousser aussitôt loin de lui cette femme, mais elle

lui expose, d'une façon si sincèrement saisissante, comment elle fut victime et comment aussi la honte l'empêcha de lui avouer sa faute; elle ajoute qu'elle ne saurait vivre sans lui et loin de son enfant; son désespoir est si poignant de vérité que le mari sombre, mais ému, dit alors :

NEERGAARD. — Est-ce ma faute à moi tout cela, Florizel ?

FLORIZEL *d'un ton un peu plus assuré*. — Suis-je vraiment aussi coupable que tu me fais ? Réfléchis, si c'était une autre femme, penserais-tu de même ? Ne m'as-tu pas exposé bien souvent combien injustement nous étions jugées, nous autres femmes, combien sottement la société avait traité les jeunes filles en en faisant des êtres en dehors de la nature ? Comment oses-tu faire une exception pour moi ? Comment compter pour un crime irréparable, pour un malheur sans espoir, ce que — oh ! je l'ai entendu si souvent — vous pardonnez si facilement aux autres femmes sauf à celles que vous possédez. Les sens, la passion, les appétits, la nature, combien de mots tu avais sur les lèvres pour défendre d'horribles actes, actes qui me faisaient frémir sans m'en rendre compte... Oui, dans une heure folle, je me suis donnée, ou plutôt je me suis laissé violer, violer le corps, non pas l'âme. *Voici ce que, vous autres hommes, vous faites des centaines de fois sans que, nous autres femmes, nous osions nous plaindre.*

Et Neergaard finit par dire :

— Peut-être ma douleur est-elle plus grande que ta faute; c'est que je t'ai aimée de toutes mes forces. Mon honneur me semble mort, toute lumière dans ma

vie éteinte... Reste, Florizel. Je n'ai pas le droit de te chasser.

On le voit ici ; la thèse de Brandes est l'égalité absolue des deux sexes devant la morale. L'auteur a touché là à l'un des points les plus délicats de notre morale hypocrite, qui exige tout de la femme et fort peu de l'homme. Aussi, en Danemark, où les esprits sont fortement préoccupés du droit à la liberté de penser, cette pièce « Une Visite » produisit un bruit énorme.

Ici nous devons ouvrir une parenthèse et dire deux mots d'un mouvement qui agite actuellement les pays scandinaves et qui donnera une idée de l'étroitesse de pensée et aussi de l'hypocrisie qui y domine.

Un grand poète norvégien, le rival de Henrik Ibsen, M. Björnson, dans un drame exigea la continence absolue, et pour l'homme et pour la femme, hors du mariage. Sa pièce n'était pas bien forte, cependant elle bouleversa les têtes déjà affaiblies de quelques pasteurs protestants et de quelques jeunes filles. M. Georges Brandes avait aussi, à la même époque, traité avec une bien grande supériorité ces mêmes questions et il exprima un doute sur les théories quelque peu contre nature de Björnson. On vit alors trois jeunes filles continuer, dans des conférences publiques d'un rare cynisme et d'un manque de pudeur extrême, une campagne commencée par des articles virulents. En torturant la pensée de Brandes, ces femmes arrivèrent à lui donner un sens tout autre que celui qui était le vrai, et, quand l'éminent écrivain, contre son habitude, daigna répondre, on s'indigna encore davantage. Cependant les dires de ces viragos de la morale

n'étaient seulement pas cyniques, mais aussi d'un insenséisme absolu. L'une de ces vierges déclarait ouvertement que l'amour solitaire était préférable aux relations entre homme et femme, tandis qu'une autre, tout à fait mystique, par exemple, affirmait que l'instinct sexuel de la femme était exclusivement spirituel.

Mais poursuivons. Edouard Brandes fut plus artiste encore dans sa magnifique pièce *Sous la loi*. Entre « Une Visite » et « Sous la loi », Brandes a écrit plusieurs autres œuvres fort remarquables ; d'abord « Les Fiançailles, » une étude très fouillée de l'adolescent épuisé par l'éducation officielle, par cette course aux examens, aux certificats, qui rend l'homme incapable dans la lutte pour la vie, qui lui enlève toute originalité comme toute volonté. Ensuite « Une Rupture, » pièce très profonde d'observation, où un père lutte énergiquement pour la défense de son enfant ; ensuite « Amour, » toute d'ironie cruelle.

C'est aussi à cette époque, entre la publication d'*Une Visite* et *Sous la loi*, qu'avait paru la pièce magistrale d'Ibsen : « La Dame de la Mer, » et qu'aussi commençait à pénétrer en Danemark la philosophie si hautement originale de Fr. Nietzsche. Ibsen et Nietzsche ¹ n'ont pas été sans influence sur l'esprit de Brandes ; c'est pourquoi nous notons ces événements.

¹ MM. de Colleville et Fritz de Zepelin ont actuellement sous presse un ouvrage sur Nietzsche, dans lequel sont étudiées d'une façon plus étendue les questions qui sont ici rapidement indiquées.

Dans le théâtre de Brandes, *Sous la loi* nous paraît être l'œuvre la plus intéressante et de la plus haute portée. Si dans *Une Visite* l'auteur avait exposé un point de morale, dans *Sous la loi* il embrasse dans son principe toute la morale conventionnelle. L'étude de cette pièce et les pensées qu'elle évoque en nous, soit morales, soit artistiques, formera la dernière partie de cette étude.

IV

Les hommes doivent-ils, oui ou non, vivre sous la loi ? Et alors, sous quelle loi ?

Brandes et Ibsen, du reste, ont tous les deux peu d'affection pour la société, pour la collectivité, mais, au contraire, s'intéressent à l'individu isolé et exigent de lui le développement le plus élevé, le plus complet. Brandes et Ibsen n'ont aucune croyance en la morale sociale, qui a pour base fondamentale l'égoïsme mal compris ; non plus en la morale, soi-disant personnelle, car, ce n'est plus une morale à vrai dire, mais un agrégat de petits remèdes conventionnels. Leur grief le plus puissant contre toute morale, c'est qu'elle ne s'occupe que de l'homme abstrait, qu'elle est valable pour tous et dans tous les cas, que les nuances lui échappent, qu'elle ne sait pas, qu'il en est du Bien et du Mal comme de la médecine : pas de maladies, rien que des [malades. Enfin, pour ces deux écrivains, le bien et le mal se modifient suivant les âges, subissent des évolutions lentes, mais sûres. De là le scepticisme profond de Brandes ; mais écoutons plutôt :

« Hélène, aucun de nous ne respecte d'autre loi que celle que nous nous donnons nous-mêmes, » et encore : « je n'accepte d'autre loi que celle que je me donne à moi-même : en moi est la morale, la loi et le devoir. Je n'ai rien à faire avec la société, ni rien avec sa camisole de force, faite pour tout le monde » (*Sous la loi*).

Ce n'est pas le lieu de discuter la valeur de ces idées, qui nécessitent du reste une grande foi dans l'individu et aussi dans la responsabilité. Nous dirons seulement que pour les adeptes de Nietzsche, d'Ibsen et de Brandes, l'homme peut, dans une certaine mesure¹, vouloir, tenir sa promesse, donc il est libre et responsable d'après eux, au contraire des pessimistes pour lesquels l'homme n'est qu'un malheureux sans volonté, un produit misérable de l'hérédité, de l'éducation et des milieux et pour lesquels la responsabilité ne devrait être qu'un vain mot.

De ce que nous avons dit de *Sous la loi*, n'a-t-on pas le droit de conclure que Brandes est un novateur dramatique dans le vrai sens du mot, car ce n'est pas œuvre mince que de fournir une pièce de trois actes vivants et bien conduits, dont l'intérêt principal est un des problèmes les plus élevés et les plus inquiétants qui préoccupent les esprits.

En quelques lignes résumons hâtivement l'action de *Sous la loi*. Le capitaine Gerhard, marié et père d'une fillette de quatorze ans, a quitté l'armée supportant mal la discipline militaire; il s'occupe de géographie et les voyages du centre de l'Afrique le passionnent. Ce

¹ V. Ribot : *Les Maladies de la volonté* et l'excellent petit ouvrage *Physiologie de l'esprit*, par M. Paulhan.

trait n'indique-t-il pas aussitôt le côté romanesque, rêveur de Gerhard ? Il a rencontré depuis qu'il est oisif une séduisante jeune femme très libre, très spirituelle, qui s'appelle Hélène ; très malheureuse, elle a subi les « souillures du mariage, » car, c'est vraiment le cas ou jamais d'employer là cette parole de Flaubert. Son mari est devenu fou et lui a fait souffrir, par sa brutalité bestiale, d'indicibles douleurs ; elle a pourtant soigné cette brute jusqu'au moment où on a dû l'interner dans un asile d'aliénés. Maintenant seule, aux prises avec l'égoïsme de la famille de son mari, mûrie par le malheur, elle est devenue indépendante ; quand elle rencontre Gerhard, indépendant lui-même, ils s'aiment. Après avoir longuement subi la cruelle honte du mensonge continu, ils prennent la décision de tout avouer à la femme de Gerhard et de s'enfuir au loin, en Afrique, recommencer une existence. Mais au moment d'accomplir la faute irrémédiable, l'épouse, toujours si docile, si obéissante et si tendre qu'elle en paraissait banale dès le commencement de la pièce, se dresse avec une éloquente douleur, ne cherchant pas à apitoyer l'infidèle sur son sort, mais arrachant sa fille à son sein et essayant de faire vibrer la fibre paternelle chez Gerhard, — celui-ci recule en effet devant cette vision du mal qu'il peut faire à son enfant, il abandonne Hélène et la laisse seule en la redoutable présence de son mari fou et gâteux, et lui aussi retombe accablé et victime de cette loi qu'il ne respecte cependant pas.

Dans cette pièce, disons-le hautement, il y a des défauts ; le mauvais modernisme de Brandes est patent.

Gerhard manque de vie. L'auteur s'est servi de lui comme d'un porte-voix pour transmettre ses propres idées. Gerhard n'aime pas Hélène et nous ne saurions croire longtemps à cet amour ; quand on raisonne si bien sur son droit d'aimer, on n'aime pas. Pensez-vous, qu'agité par la passion, prêt à changer toute sa vie, un amoureux cause si froidement et si posément de la morale évolutionniste ? Assurément non. Gerhard quelque peu doctrinaire, sec et égoïste, est aussi agaçant de prétentions.

Mais tous les autres personnages sont admirablement peints ; rarement l'hypocrisie bourgeoise a été serrée de plus près ; même les personnages secondaires, comme Emma, la belle-sœur d'Hélène, sont puissamment rendus. Cette Emma c'est le portrait le mieux venu de la bourgeoisie danoise, un véritable type et inoubliable. Cette pimbeche qui affirme la nécessité de la religion, mais dont le cervelet d'oiseau ne saurait cependant accepter les dogmes, « car ce n'est ni de notre temps, ni de notre instruction, » et qui plus loin blâme Hélène de sa conduite avec tant d'aigreur, tandis qu'elle-même a des relations adultères, est vraiment tout à fait réussie. Elle est convaincante de vérité cette femme dans son hypocrisie et son vice panaché de bégueulerie. Nous la connaissons du reste. Chacune de ses paroles évoque en nous comme un souvenir ; tous ses aperçus sur la littérature ou sur l'art, sur la religion ou sur le mariage, ce sont ces lieux-communs qui traînent dans tous les salons bourgeois où nous les saluons comme de vieilles connaissances.

Dans l'œuvre de Brandes, que nous avons analysée,

ces portraits finement peints, ces types saisis sur le vif fourmillent, car, c'est là le côté vraiment moderne et novateur de son talent, c'est ce qui fait de lui le véritable artiste, qui nous a passionnément intéressé.

Cependant, avec ses hautes et grandes qualités, Brandes a un défaut capital, celui-ci : il est toujours mû par des préoccupations autres que celles de l'art pur ; le penseur fait souvent tort à l'artiste, à l'artiste dont le but n'est point d'améliorer l'homme, de fonder des sectes, de faire rôle d'apôtre, mais simplement d'exprimer la vie et de la peindre largement, froidement, en la dominant.

VICOMTE DE COLLEVILLE ET FRITZ DE ZEPELIN

Nice, le 1^{er} décembre 1894.

UNE VISITE

Pièce en deux actes.

PERSONNAGES

KAJ NEERGAARD.

FLORIZEL, sa femme.

ÉMILE REPHOLT.

UN DOMESTIQUE.

(La scène se passe au château de Neergaard, en Danemark.)

ACTE PREMIER

(Salon élégant orné de meubles vieux style. Au fond deux grandes fenêtres ogivales ; entre ces deux fenêtres une console sur laquelle se trouvent des armes, des fusils, des pistolets, des couteaux de chasse. A droite, au fond, une porte qui mène à l'antichambre. Au milieu de la muraille, une cheminée blanche, et devant une table et des fauteuils ; au fond, à gauche, une porte conduisant à la salle à manger ; devant, sur la scène, une table à ouvrage et des chaises. Des tapis partout ; des tableaux aux murs. Grand feu dans la cheminée. Au dehors la neige tombe.)

SCÈNE PREMIÈRE

(NEERGAARD, dans un fauteuil, près de la table à droite, parcourt les journaux ; FLORIZEL, entre, venant de la salle à manger).

Neergaard

Eh ! comme te voilà élégante !

Florizel

Est-ce que je ne devais pas me faire belle, puisque nous attendons une visite, — ce qui n'arrive pas tous les jours.

Neergaard

Oh ! tu es belle ! (*Florizel s'étend nonchalamment dans un fauteuil près de la table à ouvrage et de la main lui envoie un baiser.*) Est-ce que l'enfant dort ?

Florizel

Il repose comme un petit moine, bien repu, et replié sur lui-même, il dort à l'aise, tout à fait bien.

Neergaard

A vrai dire, nous n'avons pas à nous plaindre non plus.

Florizel

Il en est certes de plus mal partagés que nous ; pour moi je me trouve absolument heureuse.

Neergaard

Tu peux rendre grâce au ciel de m'avoir rencontré.

Florizel

Crois-tu, Kay, que je ne le fasse pas, chaque jour ? — Ne la trouves-tu pas coquette, cette robe ?

Neergaard

Pourquoi me le demander ? Ne sais-tu pas que je n'aime que le noir : soie noire, satin noir.

Florizel

Pourquoi cela ?

Neergaard

Je ne sais. Le noir a quelque chose de distingué. Toutes ces couleurs vives donnent un air endimanché ; je ne supporte le clair et le brillant que dans les grandes occasions, et puis...

Florizel

Et puis !

Neergaard

Oui, le noir qui voile tant de blancheur a quelque chose de provoquant.

Florizel

Fi donc, Kaj ! Maintenant je suis toute gênée de garder cette robe.

Neergaard

C'est curieux ce qu'il y a de coquetterie chez les femmes. Elles peuvent choisir leurs parures avec un calcul savant, souvent inconscientes du véritable but auquel elles tendent.

Florizel

Et vers quel but tendons-nous ?

Neergaard

Naturellement vers nous autres hommes.

Florizel (*avec empressement*)

Non, tu te trompes. Vraiment tu es par trop soupçonneux, tu vois le mal où il n'est pas..., pas du tout, je t'assure ; ce n'est pas bien à toi. Nous sommes, certes (*en riant*), terriblement raffinées, mais pas ainsi que tu le penses.

Neergaard

Mais je l'entends comme toi.

Florizel

Alors, c'est différent (*Tous les deux rient ; elle coud et lui reprend la lecture de ses journaux*), quoi de nouveau dans les journaux ?

Neergaard

Quelque peu de politique ; un assez curieux article de critique.

Florizel

Que te voulait M. Klausen hier ? Était-il venu pour la politique ?

Neergaard

Il voulait me faire entrer dans un comité.

Florizel

Et tu as accepté ?

Neergaard

Oh ! parbleu non !

Florizel

Pourquoi ? N'appartient-il pas au même parti que toi ?

Neergaard

Mon parti ! la politique a peu d'intérêt pour moi, mais (*presque couché sur son fauteuil, il fume avec abandon*), si j'avais une opinion, ma foi, je serais peut-être socialiste.

Florizel

Oui, je me souviens, tu m'a déjà dit cela. Tu trouves les richesses de ce monde injustement réparties.

Neergaard

Assurément, j'ai de la peine à comprendre que les uns soient si mal et les autres si bien.

Parfois même, je ne m'explique pas comment ceux qui souffrent ne se soulèvent pas pour nous tordre le cou et s'emparer de notre or.

Florizel

Ne penses-tu pas que c'est chose nécessaire qu'une semblable inégalité ?

Neergaard

C'est possible — mais est-il bien nécessaire qu'ils souffrent autant, les infortunés ?

Florizel

Écoute ! N'est-ce pas une chance que d'avoir le bon lot et d'être aussi heureux que nous ?

Neergaard (*négligemment*)

Assurément, notre situation est enviable.

Florizel

Oui, mais toi, tu ne peux pas savoir tout le prix de ce bonheur, car toujours tu as été heureux, toi, mais moi...

Neergaard

Tu n'as pas souffert non plus.

Florizel

Oh ! un professeur comme mon père avec quatre filles à nourrir doit durement peiner, tu sais. La pauvreté n'est pas ce qu'il y a de pire ; ce qu'il y a de pire, c'est de n'avoir que tout juste le nécessaire, c'est-à-dire de manquer sans cesse de quelque chose. C'est si douloureux pour un enfant d'être toujours le plus pauvre parmi ses camarades ; le jour où l'on s'en aperçoit, la joyeuse humeur disparaît.

Neergaard

Vraiment, ma chère enfant, étais-tu si mélancolique ?

Florizel

Oui, parfois, j'étais sombre, très sombre pendant des journées entières ; parfois [aussi, je me sentais saisie par une telle gaieté, que je me livrais à un remue-ménage complet dans toute la maison. Et même encore aujourd'hui, s'il ne fallait pas avoir quelque tenue, un démon me pousserait souvent à faire d'étranges choses. La dernière fois, que je me promenais dans le grand salon, je ne pouvais résister à l'idée qu'il serait charmant de jouer à cache-cache. Mais ici je n'ai personne pour batifoler avec moi.

Neergaard

Je suis trop vieux. Cela me conviendrait mal ; à mon avis ce serait une pose de courir ainsi ; depuis bien longtemps mes souliers d'enfant sont usés.

Florizel

Moi non plus, je ne voudrais pas poser à l'enfant ; je ne trouve rien de plus ridicule. J'ai seulement besoin de m'agiter, de tapager, de crier fort, ou bien encore de rester près de toi et de parler raisonnablement.

Neergaard

Je ne vois de meilleur remède à cet état d'esprit que de recevoir beaucoup ici. Nous pourrions par exemple donner un grand bal ?

Florizel

Par pitié, épargne-moi. Cela ne me serait pas agréable le moins du monde. J'ai froid dans le dos à la seule pensée de réunir ici des étrangers.

Neergaard

Tu n'es pas si timorée d'habitude.

Florizel

Non, mais ces gens m'ennuient, ces visages inconnus ne me disent rien et pour ces invités je suis moi-même sans intérêt.

Neergaard

En pareille matière on ne raisonne pas tant. On suit les usages et il est nécessaire de prier ceux qui vous invitent.

Florizel

Oui, mais nous ne serons pas invités. Les jeunes mariés ont cela de bon, qu'ils ne peuvent choisir leurs relations et vraiment nous n'avons pas gâté la société par nos fêtes.

Neergaard

Je m'imaginai que c'était seulement pendant la lune de miel qu'on devait agir ainsi. L'année dernière nous nous suffisions à nous-mêmes, nous étions trop heureux

ensemble pour donner des témoins à notre bonheur ; mais toi si jeune, tu as certainement besoin de voir du monde.

Florizel

A t'entendre on te croirait vieux.

Neergaard

Heureusement je ne le suis pas ; j'ai beaucoup vécu, tu le sais, dans le monde à Copenhague et je serais désolé qu'à cause de moi, tu fusses privée de quelque chose.

Florizel

Privée ! Être à une table à thé entourée de seize vertueuses dames ou danser avec seize fonctionnaires d'une égale nullité, non vraiment, je n'en suis pas encore là. Je préfère mille fois demeurer seule avec Florizel, car je sais si bien m'entretenir avec cette dame ; et maintenant que j'ai l'enfant... (*s'interrompant*), mais dis-moi, pourquoi cette envie de frayer avec tes voisins ne t'a-t-elle pas pris quand mes parents étaient ici à Noël ?

Neergaard

Mais nous avons reçu à ce moment.

Florizel

Naturellement.

Neergaard

Pourquoi ce sourire énigmatique ?

Florizel

Heureusement, mon cher, je vois encore très bien de quel côté gratte la poule.

Neergaard

Qu'entends-tu par là ?

Florizel

De sa patte la poule rejette le sable en arrière. Crois-

tu donc, que je ne te connaisse pas ? Je peux tout lire sur ton visage, tout ce que tu penses, tout ce que tu aimes, tout ce qui t'attriste. Ne dois-je pas savoir ce que signifie ton clignement d'œil et le plissement de ta lèvre et quand tu prends ta tête de gentilhomme de la cour ? Les autres te trouvent alors irrésistiblement séduisant et c'est justement alors que je te trouve absolument haïssable !

Neergaard

Tu me flattes ! Et après ?

Florizel (*changeant de ton*)

Crois-tu vraiment que je n'aie pas compris combien mes vieux parents t'ont ennuyé et combien tu souffrais, quand mon père te fatiguait de ses redites sur la pénible situation des fonctionnaires, sur la politique, et combien te paraissaient fastidieuses les louanges de ma mère, quand elle me disait « comme tu es heureuse, ma fille, » et les cadeaux de mes sœurs pour toi, les pantoufles en tapisserie ! Non, j'aurais voulu que tu puisses te voir les recevant. La physionomie aigre-douce, que tu prenais pour les accepter — toujours aimable du reste « cher beau-père, un cigare ? » ou « une promenade en voiture, belle-maman ? » Et, avec cela, toujours de plus en plus nerveux, les yeux plus lassés et les narines plus palpitantes. (*Elle se lève, traverse la scène et s'assied à ses pieds sur un tabouret*). Comme tu as été gracieux et doux et bon pour les pauvres vieux, oh ! cela, je le sais. Et c'est justement parce que tu es si doux, si prévenant et si affectueux que je suis à toi, à toi toute entière pour jamais.

Neergaard

Ma chère mignonne. (*Il passe son bras autour du cou de sa femme et baise la main qu'elle lui tend*).

Florizel (*elle se lève d'un saut*)

Voilà les réceptions enterrées et cela t'aura fait économiser beaucoup d'argent.

Neergaard

Cet argent, le veux-tu ?

Florizel

Qu'en ferais-je ? Nous pourrions l'employer de toute autre façon.

Neergaard (*avec un effroi comique*)

Je sais, ce que tu vas dire : voyager, n'est-ce pas ?

Florizel

Oui, mais pas immédiatement. Actuellement je ne pourrais voyager à cause du bambin ; mais au printemps, par exemple, quand il sera sevré, alors un grand tour en France, en Espagne ou en Sicile.

Neergaard

Pourquoi pas au Maroc ou à Trébizonde ?

Florizel

Merci bien ! Je me déclarerai satisfaite en voyant les pays civilisés. C'est délicieux de voyager, parcourir des villes où l'on n'est connu de personne ; aucun souci de ménage, on appuie sur un bouton électrique et aussitôt le garçon accourt.

Neergaard

Le garçon ! Je n'ai qu'à évoquer le visage glabre, orné de favoris jaunâtres d'un maître d'hôtel pour avoir des hauts de cœur.

Florizel

Avec moi ils sont toujours l'obligeance et la servia-

bilité même. Ne te rappelles-tu pas cet excellent garçon, à Vienne, qui se précipitait dans l'escalier dès que *ma grâce* inclinait la tête ?

Neergaard

Oui, cela m'a coûté vingt florins.

Florizel

Il ne les as reçus qu'après. Je voudrais vivre ainsi : demeurer à Aagesholm seule avec toi et bébé, ou aller loin, dans de grandes villes, faire de longs voyages en chemin de fer, pas en bateau par exemple, car la marine n'est pas mon affaire, mais loin, très loin.

Neergaard

Un petit voyage à Copenhague ne te suffirait-il pas ?

Florizel

Pour marcher à petits pas sur la promenade, un petit sac à la main, — grand merci ! Cela n'a pas le moindre charme pour moi. Toi, tu ne saurais concevoir les séductions des voyages ; tu as pu voyager, quand tu l'as voulu. Mais moi ! mes voyages se réduisent à quelques visites, pendant l'été, aux presbytères de nos îles.

Neergaard

Mais c'est affreusement incommode de voyager. Être condamné chaque jour à une tâche ; ne pouvoir rester le matin dans sa chambre pour y lire ses journaux en paix ; aller chercher ses lettres au bureau de poste, courir après son dîner au restaurant ; dormir dans d'autres lits que le sien, se laisser tromper par des cochers, filouter par des marchands, voler par des maîtres d'hôtels, visiter des musées — grand Dieu ! — Visiter des musées, admirer de confiance des tableaux si vieux qu'ils n'ont plus de couleurs.

Florizel

Tu ne penses pas ce que tu dis.

Neergaard

Je n'oublierai jamais la Vénus de Chronach. Quand j'étais jeune, je n'avais pas de cauchemar plus terrible que celui de voir ma grand'mère en negligé. Il fut donné à Lucas Cranach de me procurer à l'état de veille la même impression. Il faut subir aussi trente degrés de chaleur au théâtre ; et tu parles des chemins de fer ! On se lève de bonne heure, on se fait voiturer, tremblant de froid, jusqu'à la station, où l'on est pris d'une peur mortelle d'avoir oublié quelques-uns de ses colis. On est fourré dans un wagon au complet, où ni vos jambes, ni vos bagages ne trouvent place. On porte convulsivement sa main à sa poche : « Qu'ai-je fait des billets ? » On les cherche et les recherche. « Les as-tu vus ? » — « Non, c'était toi qui les avais. » Dans le porte-monnaie ? Non. Dans le porte-feuille ? Non plus. Ils sont perdus. On est désolé, on se tourmente à la pensée de tout l'ennui que cet incident va nous faire subir. On tire alors de son gousset sa montre — et les billets tombent. On les avait glissés là pour les mettre en lieu sûr.

Et tu veux encore m'entraîner au loin, en Sicile, la patrie des brigands et des punaises. Seigneur Dieu ! A quoi bon voyager, à présent que je suis marié ?

Florizel

Hum — qu'entends-tu par là ?

Neergaard

Je veux dire qu'ayant le bonheur à la maison, le

bonheur le plus captivant et le plus doux, pourquoi le poursuivrais-je au dehors ?

Florizel

Certainement, tu étais un mauvais sujet avant ton mariage.

Neergaard

Ni pire ni meilleur que la plupart, et ce n'est pas dire beaucoup. En effet, nous vous demandons à vous autres femmes une grande indulgence et nous n'en avons aucune pour vous.

Florizel

C'est vrai, vous avez organisé cela d'une façon fort savante.

Neergaard

Mais bien injuste. Voilà pourquoi je m'insurge toujours en présence de ce pharisaïsme incroyable avec lequel, nous autres hommes, nous jugeons ces pauvres folles trompées, ces infortunées, dont notre plaisir fait le malheur. D'autre part, puisque nous venons au monde avec certains appétits et puisque la société nous dresse un banquet et nous invite, alors...

Florizel

Alors on ne se fait pas prier. D'ailleurs je me l'explique très bien. Quant on est jeune, riche, bien fait...

Neergaard

Oh, je t'en prie.

Florizel

Mais oui, tu es très bien. Souvent j'ai pensé, que si j'avais été homme — et plutôt à Dieu que c'en eût été ainsi ! — j'aurais été, moi aussi, un mauvais sujet. J'aurais courtisé les femmes ; toutes auraient été folles de moi. Quelles aventures extraordinaires j'aurais eues !

Neergaard

Tiens ! tu aimes les aventures ?

Florizel

Oh ! non. Je n'ai point cette envie ; il n'y avait là qu'un badinage absurde.

Neergaard

Crois-moi, elles ne sont pas bien romanesques, ces aventures. Il est peu de princesses captives et de chevaliers errants.

Florizel

C'est bien vrai. (*Elle se plonge dans ses réflexions*).

Neergaard

Cela te rend rêveuse ?

Florizel

Non, je pensais à toute autre chose. (*Elle se lève*).
Ton ami doit bientôt arriver.

Neergaard

La voiture ne doit pas être loin. Je t'avoue franchement, que cela m'ennuie un peu de le voir venir.

Florizel

Cela ne m'étonne point, car tu es ainsi. Ce n'est pourtant pas moi qui t'ai prié de l'inviter.

Neergaard

Nous sommes si heureux dans notre tranquillité et voici qu'il nous vient un étranger, que nous devons amuser et mêler à notre existence.

Florizel

Tu es extraordinaire. Tu appelles étranger un de tes meilleurs amis.

Neergaard

Assurément il est mon ami, mais voici longtemps que nous nous sommes vus et, pendant ce laps de temps

je me suis beaucoup modifié moi. Les trente ans une fois atteints, je suis devenu sérieux, résigné, mais lui...

Florizel

Il t'a écrit ?

Neergaard

Pas souvent, mais il me semble que lui aussi a beaucoup changé. On ne raisonne pas à vingt ans comme à trente. Je crois plutôt qu'il s'est endurci, alors que je suis devenu plus tendre.

Florizel

Comment se fait-il que tu n'aies pas sa photographie ?

Neergaard

Je crois qu'il ne s'est jamais fait photographe. Il sait qu'il est mieux lorsqu'il parle.

Florizel

Lui certainement a été un libertin.

Neergaard

A vrai dire, ça n'a pas été un petit saint. Un diable d'homme ! Si confiant en lui-même, si expérimenté, si souple et séduisant. C'est ce qui m'a conquis tout de suite ; tout jeune j'avais pour lui une admiration naïve.

Florizel

Il est beaucoup plus âgé que toi ?

Neergaard

De quelques années, mais il était homme dès la dix-huitième année. A dix-sept ans il s'est engagé, il a montré pendant la campagne beaucoup de courage, a été blessé et nommé lieutenant ; voilà pourquoi nous en faisons tous grand cas, bien que ce fût plutôt ses conquêtes féminines qui nous le faisaient admirer et jalouser.

Florizel

L'admiration est un peu surannée.

Neergaard

Ne t'y trompes pas ! Il est aimable et charmant, une haute intelligence, mais vois-tu, une fois marié, on pense différemment sur beaucoup de points. On se trouve quelque peu intéressé à la question.

Florizel

Je comprends.

Neergaard

Ce n'est pas cela seulement. Peu de choses excitent mon intérêt, mais Repholt est encore plus indifférent que moi.

Florizel

Il occupe des fonctions publiques ?

Neergaard

Oui, et il avancera certainement, deviendra chef de bureau, arrivera conseiller et le reste — un fonctionnaire correct, toutefois incapable de grandes choses. — Il y a trois ans que je n'ai causé avec lui.

Florizel

Il y a si longtemps.

Neergaard

Il a voyagé à l'étranger et chaque fois qu'il est revenu, j'étais loin ou ici. C'est justement lors de cette dernière entrevue que je le blâmais de s'être fait une vie si banale.

Florizel

Mais sans te blesser mon ami, toi-même... ?

Neergaard

C'est vrai, je ne fais pas grand'chose non plus, mais je ne suis pas assez bien doué pour cela.

Florizel

Ah !

Neergaard

Non, sois en sûre. Naturellement je pourrais me mettre à la remorque des autres, mais je ne m'en soucie guère. Je préfère alors cultiver mes terres, — et après nous le déluge !

(On entend le roulement d'une voiture).

Florizel

Voilà la voiture.

Neergaard

Viens avec moi ! descendons le recevoir. *(Florizel, à la fenêtre de gauche, regarde venir la voiture, tandis que Neergaard est à la fenêtre de droite).*

Neergaard

Oui, c'est lui, viens !

Florizel *(sans se retourner, d'une voix incolore).*

Non, vas-y seul. *(Chancelante, elle se soutient à la console).*

Neergaard *(marchant vers la porte)*

Allons ! Pourquoi ! Qu'y-a-t-il ?

Florizel *(toujours sans voix)*

Va le saluer d'abord.

Neergaard

Comme tu voudras. *(Il sort par la porte de droite).*
(Florizel se retourne. Elle est pâle comme une morte. Elle fait deux pas en chancelant, tombe alors sur une chaise et, terrifiée, regarde fixement devant elle en murmurant).

Florizel

Lui, lui !

(On entend des pas dans l'antichambre voisine. Elle se lève et s'enfuit par la porte de gauche).

SCÈNE II

(NEERGAARD, REPHOLT et le domestique aidant ce dernier à enlever ses fourrures).

Neergaard

Viens te réchauffer, tu as fait un pénible voyage ?

Repholt

(Avec un frisson). Oui, c'est un sacré froid (se tâtant les jambes). Je les ai encore mes jambes. Combien de degrés de froid avez-vous donc sur cette île ?

Neergaard

Douze ou quatorze environ. Aussi comme on trouve la chaleur bonne à la maison ! Approche-toi de la cheminée pour te dégeler. Il est bon que tu prennes immédiatement quelque chose de réconfortant ; je ne t'offre rien de solide, nous allons dîner tout à l'heure. Mais un peu de vin ?

Repholt

Volontiers, si tu as du Porto.

Neergaard (au domestique)

Allez prendre une bouteille de Porto (il regarde autour de lui) et dites à Madame de venir (à Repholt). Eh bien, cela va-t-il mieux ?

(Le domestique sort à gauche).

Repholt (dans le fauteuil près de la cheminée)

On ne paraît pas pratiquer l'usage de chauffer les wagons sur cette ligne. J'ai eu un tel froid, dans le train, que je suis tout engourdi, tout paralysé. J'en avais assez du bateau.

Neergaard

Vous avez pu vous frayer un chemin ?

Repholt

Oui, il y avait juste la place. Je me comparais à Napoléon au passage de la Bérésina. Pour m'en retourner il me faudra prendre le bateau ferré à glace.

Neergaard

Quand tu t'en iras, la glace sera brisée.

Repholt

Oui, si je demeurais jusqu'au temps où fleurissent les roses ; mais le ministère ne saurait se passer de moi plus de huit jours.

(Le domestique apporte le vin).

Neergaard *(remplit son verre et t'offre à son ami)*

Je t'en prie. *(Au domestique)*. Et Madame ?

Le domestique

Madame va venir *(il sort)*.

Neergaard

Sois le bienvenu, mon cher. J'espère que l'ennui que tu as eu à supporter ne t'a pas rendu trop difficile, car nous avons peu de choses à t'offrir. A ta santé !

Repholt

Merci *(ils boivent)*. D'abord ton Porto est exquis.

Neergaard

Oui, mon père m'a laissé une bonne cave.

Repholt

Tu as toujours été l'enfant gâté de la fortune *(Neergaard se dispose à lui verser à boire de nouveau)*. Une larme seulement. C'est bien de bonne heure pour boire autant. *(Il jette un regard autour de lui)*. Tu t'es bien installé ici. La cheminée est neuve ?

Neergaard

Je l'ai fait venir de Belgique.

Repholt

Du vivant de ton père, on n'a pas dû changer grand'chose ici.

Neergaard

Non ; en tout il était conservateur.

Repholt

Nous le sommes aussi — à moins que tu ne te sois modifié.

Neergaard

Ma foi non. — Comme il y a longtemps que nous nous sommes vus !

Repholt

Trois ans. Il est allé beaucoup d'eau à l'Océan depuis.

Neergaard

Nous avons vieilli.

(Une pause).

Repholt

Tu t'es marié.

Neergaard

Et je suis très heureux. Cela ne te tente-t-il pas ?

Repholt

Pas le moins du monde. Je suis endurci dans le célibat.

Neergaard

Sérieusement, tu n'as pas pensé au mariage ces dernières années ?

Repholt

Mon Dieu ! qui peut se dire tout à fait à l'abri des tentations ? mon humilité me défend de penser que la dame qui m'aimera plusieurs fois vingt ans, existe

(Une pause).

Repholt

Et tu es père ?

Neergaard

Cette joie-là, tu ne la connaîtras pas. Rester auprès d'un berceau et regarder un tout petit enfant, — cela est si doux au cœur, si doux.

Repholt

Et le bruit de la barcelonnète ?

Et le percement des dents ?

Neergaard

Nous n'en sommes pas encore là. D'ailleurs, ma femme nourrit son enfant elle-même.

Repholt (*simulant l'intérêt*)

Vraiment ?

(*Une pause*).

Repholt (*Il trempe ses lèvres dans le verre de Porto*)

Dis-moi donc, Neergaard, il semble que nous n'avons rien à nous dire ?

Neergaard

Il y a, mon cher ami, que les longues années de séparation nous ont fait un peu étranger l'un à l'autre. Il est difficile de se remettre tous les deux à marcher à l'unisson,

Repholt

Et pourquoi ne pourrions-nous pas marcher à l'unisson ? N'est-ce pas que moi j'avance et que toi tu piétines sur place.

Neergaard

Crois-tu, vraiment, que je sois devenu si casanier ?

Repholt

Non, mon ami, tu as simplement changé, comme on dit. Tu es marié. Tu souris ? Te souviens-tu de notre

rencontre à Vienne ? comme nous nous sommes fait voiturier en fiacre, faisant de l'œil à toutes les Viennoises qui passaient ? Te souviens-tu de la femme au chien sur le pont ? Amies et amis nous dinâmes excellemment ensemble, nous racontant de curieuses histoires... puis au théâtre *Karl*... et puis, — maintenant tu es de ces heureux, qui n'ont plus d'histoires.

Neergaard

Ce n'était pas cela seulement qui nous liait.

Repholt

Non, c'était la confiance pleine d'abandon que nous avions l'un pour l'autre ; c'était l'indomptable besoin de tout nous dire avec les plus intimes détails, voilà pourquoi nous causions ensemble des journées entières, sans fatigue. C'est fini. Tu ne t'appartiens plus, tu es à ta femme ; tu as ton confident attitré et moi, j'ai appris à me taire sur les choses de ma vie intime.

Neergaard

Tout cela est le lot de la jeunesse et nous voici vieux.

Repholt

Tu n'en es pas moins assez jeune, toi, pour être l'époux d'une femme jeune et je n'en doute pas adorable.

Neergaard

Tu trouves ça jeune ?

Repholt

Non, mais courageux ; moi j'ai bien plus peur.

Neergaard

Pour toi ou pour elle ?

Repholt

Je ne suis pas assez courageux pour épouser une

femme laide, ce qui serait la seule chose raisonnable ; et j'ai trop peur pour en prendre une jolie.

Neergaard

C'est toujours ton ancienne théorie : il n'est d'honnête femme que la laide.

Repholt

Que celles qui ne sont pas désirées. Parfaitement ! Il serait contre nature qu'une femme ne fût pas heureuse d'être préférée aux autres par un homme, et aussitôt que cette satisfaction se goûte quelque peu, alors... Ah ! je ne veux pas dire par là que chaque femme, qui désire plaire, devient aussitôt infidèle. Il n'en est pas ainsi dans notre froid climat et dans notre petite société si prudente. — Il existe chez nous une coquetterie adroite, un *flirt* continuel ; il y a comme une attraction de désirs amoureux dans chaque salon. Aussitôt que j'arrive dans le monde, je suis saisi par les chaudes effluves de cette atmosphère ; je me sens électrisé par la flamme qui luit sur la joue de la jeune fille et par le feu qui étincelle dans l'œil de la jeune femme de trente ans... et je me trouve là adorablement bien dans mon élément.

Neergaard

Toi, tu connais l'art de jouir de la vie.

Repholt

Je le crois, et avec l'âge, mes jouissances se multiplient. Ne te souviens-tu pas qu'un jour nous sommes tombés d'accord sur ce point, que l'utilité sociale proprement dite et les hauts intérêts n'étaient pas notre affaire ? Nous voulions être pratiques. Plus j'avance dans la vie, plus je trouve qu'alors nous avons raison.

Je vois comment on se déchire autour de moi, quels grands mots on emploie — que m'importe ! Je ne me sens aucune indignation. Toute cette bataille ne sert qu'à mon plaisir. C'est moi que tout le monde veut gagner. C'est moi que les journaux veulent avoir pour abonné ; c'est pour moi qu'écrivent les auteurs, c'est pour moi que jouent les acteurs. Tous travaillent, tous peinent pour que je puisse passer mon temps plus agréablement. Je suis vraiment satisfait de vivre et, si je ne l'étais pas, je serais ingrat. J'ai trente-cinq ans, bon estomac ; j'ai peut-être devant moi vingt ans de plaisir. Je comprends même la poésie de bien vivre, j'apprécie les bons vins et les bons plats, ce dont j'étais incapable autrefois.

Neergaard

Ne trouves-tu pas que cela soit bien vide et bien nul à la fin ?

Repholt

Des mots, mon cher, des phrases creuses que tu as cueillies dans quelque livre moral et voulu, dont l'auteur vit comme un porc, parce qu'il n'a pas le sou. — C'est bien à toi de parler, toi qui t'es marié et qui veux demeurer le reste de tes jours comme une poule sur ton nid. Tu as reçu, moyennant finances et prières, l'autorisation de la société et de l'église de porter un anneau au doigt et une chaîne au pied. C'est de cela que tu es fier ! Tais-toi donc.

Neergaard

Un moment ! Tu n'es vraiment pas poli pour ma femme.

Repholt

Je t'en prie ! Je dis cela en général, et n'entends en aucune manière blesser « Madame » que je ne connais même pas.

Neergaard

Mais en acceptant ton épicurisme, es-tu bien sûr alors que le mariage ne comporte pas ces jouissances après lesquelles tu cours vainement ?

Repholt

Peut-être as-tu raison. J'y ai pensé quelques fois. Peut-être y a-t-il trois ou quatre mois excellents à passer avec une jeune fille jolie et amoureuse. Mais ce bonheur est trop cher, si l'on doit le payer par le mariage. Encore, si le mariage n'était conclu que pour un certain laps de temps.

Neergaard

Ah ! tu te trahis. Toi aussi tu as soupiré après cette chaîne.

Repholt

Je n'ai évité aucune des maladies du jeune âge. Quelquefois, pendant l'hiver, quand partant du ministère, je cours vers le restaurant, cette pensée m'est naturellement venue : qu'il serait agréable de trouver chez moi une jolie femme, dans une chambre bien close, près d'une table bien servie.

Neergaard

Dieu de l'hymen, triomphe !

Repholt

Tu chantes victoire trop tôt. Heureusement je puis encore me représenter un autre tableau : la femme grincheuse, mal peignée, entourée de fâcheux, parmi lesquels l'ami de la maison.

Neergaard

Tais-toi. Je t'ai laissé parler. Écoute-moi un instant. Notre expérience est à peu près la même ; je connais la vie à Copenhague aussi bien que toi. Tu conviendras qu'il y a peu de pays où on trouve autant de mariages d'inclination, autant d'unions heureuses que dans le nôtre. Les femmes ici *sont* honnêtes. Faut-il en attribuer la cause au naturel, à l'éducation, au climat, je ne sais, mais c'est un fait...

Repholt

Le fait est qu'on ne peut pas discuter en pareil matière. Moi j'ai été timoré et toi non.

Neergaard

Tu finiras par en avoir assez de cette existence.

Repholt

Peut-être ! — Écoute ! J'ai envie de te conter une aventure qui m'est arrivée, il y a quelques années, et qui, plus que tout le reste, m'a fait dire au mariage : serviteur ! J'ai pensé à elle tout le jour. *Elle* a été présente à ma pensée pendant toute la traversée de l'île.

Neergaard

Comment cela ?

Repholt

Parce que c'est justement ici dans ce voisinage que m'est arrivée la plus singulière histoire de ma vie.

Neergaard

Mais tu piques ma curiosité. Raconte-moi cela.

Repholt

A vrai dire, on ne devrait jamais raconter de semblables choses, mais cela ne me laissera pas de repos avant que j'en aie parlé à quelqu'un. Tu es le premier, toi, et d'ailleurs je ne sais rien de positif. Il y aura

deux ans, au mois de juin prochain. J'allais par mer à Svendborg, d'une de ces îles-ci, — qu'importe laquelle! le temps était déplorable et la mer tellement mauvaise que le bateau montait et descendait comme une balançoire. Peu m'importait, mais en arrivant sur le pont, je remarquai aussitôt une jeune fille qui paraissait très inquiète de la traversée, et cela ne fit qu'augmenter pendant le cours du voyage. Tu le comprends, je me rendis utile, je la mis à l'abri, je lui donnai mes couvertures.

Neergaard

Elle était belle ?

Repholt

Belle ? Elle était pire. Deux grands yeux pleins de soleil, des lèvres fières et sanglantes. Une taille onduleuse, flexible depuis l'épaule jusqu'aux hanches !

Neergaard

Au fait, mon cher ! Elle se montra reconnaissante ?

Repholt

Nous arrivâmes ensemble à la station de Svendborg. J'allais à Odensée, tandis qu'elle devait prendre un autre bateau pour gagner une autre île. Nous étions devenus amis, nous mangions et buvions ensemble, tandis que le temps devenait de plus en plus mauvais. Aussi, au lieu de partir comme elle le devait, resta-t-elle à Svendborg comme moi jusqu'au lendemain.

Neergaard

Avec toi ? (*il sourit ironiquement*). Et c'était là une honnête femme ?

Repholt

C'était une honnête fille, j'en donnerais ma tête à couper. Un être singulier. Elle avait une terreur

affreuse de reprendre le bateau ; cela y fut pour quelque chose ; et quand j'eus employé tout mon art à la décider à manquer ce départ, elle ne savait plus ce qu'elle faisait.

Neergaard

Mais comment pouvait-elle rester ainsi ?

Repholt

Il était impossible de contrôler si elle était partie un jour plus tôt ou plus tard. Ensuite le temps était une excuse acceptable. Alors nous avons gagné l'hôtel ; nous ne voulions pas être vus ensemble, aussi avons-nous pris un salon particulier. Ai-je besoin de te dire que le diner fut aussi bon qu'on peut l'obtenir avec de l'or, dans un sale trou de province. Nous dinâmes et le soir vint et la nuit et ce fut le premier jour... et le lendemain elle était loin.

Neergaard

Évidemment, c'était une conquête facile.

Repholt

Dis plutôt : une surprise. Elle ne savait pas ce qu'elle faisait. C'était une de ces fillettes romanesques qui n'ont pas vécu et qui dans leur innocence sont désireuses de savoir. Elle était curieuse à la manière d'un oiseau et tous ses nerfs vibraient. J'étais pour elle le spectacle le plus intéressant qu'elle eût vu. Je lui disais les choses les plus surprenantes qu'elle eût entendues. J'étais pour elle la personnification même du grand monde avec son luxe et ses plaisirs, dont les livres lui avaient retracé une fantastique image. Elle était dégoûtée de l'existence qu'elle menait et inquiète de l'avenir qui l'attendait. Elle était seule, et la plus

solide vertu d'une jeune fille consiste à être flanquée d'une mère et de trois tantes. Elle ignorait, tout, jusqu'au moment où il fut trop tard. Aussi cette aventure m'a-t-elle donné une solide répugnance pour toutes les éventualités d'accidents que peut entraîner le mariage.

Neergaard

D'où était-elle ?

Repholt

Je l'ignore. Je ne sais même pas son nom.

Neergaard

Ah ! je comprends, tu ne veux pas me le dire.

Repholt

Je ne le sais pas. Dans de semblables circonstances, je ne désire point me faire connaître. Je ne sais pas comment cela s'est fait. Nous avons commencé cérémonieusement par nous dire « *Monsieur* » et « *Mademoiselle*. » Elle avait prononcé quelques paroles en français, d'ailleurs fort bien dites. Nous avons continué ainsi en riant et ensuite elle a refusé de dire son nom et ne m'a point demandé le mien.

Neergaard

Qu'est-elle devenue ?

Repholt

Sais pas. — J'ai songé à elle aujourd'hui. Jamais je n'ai vu quelqu'un aussi désolé qu'elle aux premières lueurs du jour. C'était affreux. Elle s'enfuit comme une folle ne voulant entendre ni conseil, ni raison. Il m'a fallu lui obéir, suivre ma route, comme elle suivait la sienne.

Neergaard

Et tu ne l'as jamais rencontrée ?

Repholt

Non.

Neergaard

Même jamais vue ?

Repholt

Jamais.

Neergaard

Tu ne l'aurais peut-être pas reconnue.

Repholt

Entre mille. Elle n'était pas de ces femmes qu'on oublie : peut-être, pour celle-là, aurais-je fait une folie. D'ailleurs je pense bien la rencontrer encore.

Neergaard

Pourquoi crois-tu cela ?

Repholt

C'est mon idée, je suis fataliste. On se retrouve toujours en ce monde, plutôt trop souvent que trop peu.

Neergaard

Ça sera drôle quand vous vous rencontrerez face à face.

Repholt

On ne verra rien sur mon visage.

Neergaard

Mais, où est donc ma femme ? (*Il sonne*).

Repholt

Encore une fois à ta santé et merci de ta bonne invitation. (*Ils choquent leurs verres*).

Neergaard (*au domestique qui entre*)

Où est donc Madame ?

Le domestique

Madame est auprès de l'enfant.

Neergaard

Priez-la donc de venir.

(*Le domestique sort.*)

Repholt

Me voilà babillant comme un enfant, tandis que toi tu ne me racontes rien de ce qui te touche. Il est nécessaire que tu me fasses quelques confidences avant la venue de ta femme.

Neergaard

Mais que puis-je te raconter ?

Repholt

Comment la chose s'est faite comme disent les dames.

Neergaard

C'était vers Noël, il y a deux ans. Nous nous sommes vus chez Sandholts à Agdrupsholm. Florizel...

Repholt (*interrompant*)

C'est vrai, ta femme s'appelle Florizel. D'où diable a-t-elle tiré ce nom étrange ?

Neergaard

C'est du vieux provençal. Son père est fou de français et ne vit que dans le temps des troubadours. Le pauvre homme moisit en qualité de professeur dans un collège et traduit des romances de cour d'amour. Florizel était bien l'âme de cette société. Son humeur charmante mettait la demeure en joie. Je n'ai rien vu de plus captivant, de plus touchant, de plus séduisant. Si douce et si ouverte, l'innocence la plus raffinée et aussi appétissante qu'un fruit savoureux.

Repholt

Puis est venu l'amour.

Neergaard

Les fiançailles et le mariage.

Nepholt

Vous avez été peu de temps fiancés !

Neergaard

Un mois seulement. Je fus avec elle chez ses parents et quand je vis cet intérieur, j'eus hâte de l'en arracher.

Repholt

Qu'y avait-il donc !

Neergaard

Rien et tout à la fois. Très pauvre. Le père distrait, accablé par le travail et très affecté. La mère : bonne femme bavarde, les sœurs, trois éditions inférieures de Florizel ; une maison trop basse de plafond, où la poitrine ne respirait pas à l'aise. — Nous nous sommes mariés et aussitôt nous sommes partis. Naturellement vers la Provence. Il était indispensable que Florizel y fût, mais elle en eût bientôt assez de la Provence.

Repholt

Là, c'est affreux.

Neergaard

Terrible ! — Nous avons vu Paris, visité l'Italie. Au cours du voyage Florizel est devenue enceinte et voici deux mois que nous est né un superbe garçon. Maintenant nous passons ici les jours les plus fortunés du monde, dans une paix bénie (*souriant*) et toujours aussi amoureux l'un de l'autre.

Repholt

Amen !

Neergaard

Mais pourquoi Florizel ne vient-elle pas ? (*Il se lève et va vers la porte de la salle à manger*).

SCÈNE III

LES MÊMES. FLORIZEL. LE DOMESTIQUE,

Neergaard

(Rencontrant Florizel sur le seuil de la porte).

Enfin, te voilà !

Florizel *(sur la porte)*

J'étais près de l'enfant.

Neergaard

Mais viens maintenant souhaiter le bonjour à Repholt.
(Florizel s'avance vers Repholt, qui se lève en sursaut et demeure saisi en la voyant).

Neergaard *(sur la porte)*

Hâtez le diner. *(Il se tourne et rentre au salon).* Que je vous présente : Monsieur Émile Repholt, Madame Florizel Neergaard.

Florizel *(très pâle et d'une voix mourante)*

Mon enfant m'a quelque peu attardée, sans cela je vous aurais déjà salué.

Repholt *(troublé, s'exprimant avec difficulté)*

Au contraire, madame, c'est moi qui vous dois des excuses. J'espère ne vous avoir point dérangée, car je le regretterais vivement.

Neergaard *(les regardant avec étonnement)*

Quelle cérémonie, grand Dieu ! *(S'adressant à Florizel).* Tu parais souffrante. Est-ce que l'enfant a quelque chose ?

Florizel

Non, il a seulement crié un peu.

Repholt *(même ton toujours)*

Celui à qui Dieu donne des enfants reçoit en même temps des chagrins.

Neergaard

Jusqu'à présent le petit ne nous a donné que de la joie.

Repholt (*même ton*).

C'est probablement madame qui a eu le plus de peine avec lui, j'entends pour les soins.

Florizel

Votre voyage s'est bien effectué ?

Repholt (*même ton*)

Un peu froidement. On nous a fait manger d'horribles choses et je n'avais point de compagnon de route.

Neergaard

J'espère que le dîner te réchauffera suffisamment.

Repholt (*reprenant enfin ses esprits*)

Si la cuisine est aussi bonne qu'autrefois, je m'attends à un menu extraordinaire.

Florizel

Vous êtes déjà venu ici, monsieur ?

Repholt

Oui, madame, souvent, quand j'étais jeune, pendant le temps des vacances. Et la vieille cuisinière ?

Neergaard

Elle vit toujours.

Repholt

Vraiment ! Elle employait tout son talent à satisfaire nos estomacs jeunes et peu connaisseurs.

Neergaard

Tu es devenu plus gourmand maintenant.

Repholt

C'est un innocent plaisir qui ne laisse pas de remords.

Neergaard (à Florizel)

Ne trembles-tu pas en présence de ce critique ? Que dira-t-il de ta cuisine de province ?

Florizel

Il faut que M. Repholt se satisfasse de ce que nous lui offrirons.

Repholt

Ce que madame offre ne peut être qu'exquis.

Le domestique (de la salle à manger)

Madame est servie.

Neergaard

Donne ton bras à ma femme, Repholt.

(Repholt salue d'une inclination Florizel, qui se lève et met son bras sous le sien. Neergaard les suit dans la salle à manger)

Le rideau tombe.

ACTE DEUXIÈME

(Même décor)

SCÈNE PREMIÈRE

(Repholt revient de la salle à manger, donnant le bras à Florizel ; Neergaard les suit. Tous sont un peu en train à la suite du dîner).

REPHOLT, NEERGAARD, FLORIZEL

Repholt (*Il prend la main de Florizel et s'incline. S'adressant à Neergaard*)¹.

Merci, mon vieil ami. Ton champagne est exquis.

Neergaard

Nous avons bu solidement. A présent un bon cigare. (*En passant devant Florizel pour chercher les cigares il lui fait tendrement une pression de main*). — Madame permet de fumer ici.

Repholt

Ça ne vous gêne vraiment pas, madame !

Florizel

Nullement.

Repholt (*souriant*)

Peut-être même fumez-vous une cigarette ?

Florizel

Parfois.

¹ A la mode danoise.

Repholt

Permettez que je vous en offre. Elles viennent directement de Turquie.

Florizel

Je vous remercie. Celles de mon mari sont certainement moins fortes et du reste aujourd'hui je ne fumerai pas.

(Elle se dispose à sortir).

Neergaard *(revenant avec les cigarettes).*

Où vas-tu ?

Florizel

Mais près de l'enfant.

Neergaard

Il dort à coup sûr et l'on t'appellerait si cela était nécessaire. Prends donc du café avec nous.

Florizel

Je reviens à l'instant, mon ami.

(Elle sort à gauche).

Neergaard

Ma femme n'est pas dans son état normal aujourd'hui.

Repholt

Je ne l'ai point remarqué. J'espère bien que ce n'est pas moi qui vous gêne.

Neergaard

Comment peux-tu le croire !... La trouves-tu bien ?

Repholt

Adorable, mon cher, adorable.

Neergaard

Elle n'est peut-être pas régulièrement belle.

Repholt

Elle est vraiment belle.

Neergaard

Si bonne et si intelligente.

Repholt

Très cultivée — hein ?

Neergaard

Elle n'a pas de petits talents. Elle ne peint pas, ni ne touche du piano. Un peu indolente peut-être, mais ne suis-je pas moi aussi un peu paresseux ?

(Le domestique apporte le café et sort).

Repholt

En somme, mes enfants, vous êtes comme Adam et Ève dans le paradis terrestre.

Neergaard

Toi, ne veux-tu pas jouer le rôle du serpent ?

Repholt

Non, je suis trop vieux pour grimper dans les arbres une pomme à la main *(Il boit)*. Ta femme est-elle très gaie d'habitude ?

Neergaard

La gaieté même. Probablement elle est souffrante, elle est si agitée, si nerveuse aujourd'hui, mais elle nourrit et cela indispose facilement.

(Florizel rentre).

Repholt

Naturellement... Ah, voici madame. Est-ce que le petit est sage ?

Florizel

Ce n'était rien... Donne-moi une tasse.

Repholt

Nous le verrons, l'enfant.

Florizel

M. Repholt n'est pas probablement un grand ami des enfants.

Repholt

Qui vous le fait croire, madame ? Il n'y a que les hommes sans cœur qui n'aiment pas les enfants et moi j'ai le cœur le plus ardent. Je n'aime pas les enfants sales, laids ou souffreteux, — il est vrai, je n'ai pas une nature de garde-malade, — mais j'aime les enfants bien portants, ragoûtants, bien vêtus ; leur vue me réjouit. J'avoue que je préfère les petites filles.

Neergaard

A quel âge ?

Repholt

A seize ou dix-sept ans.

Florizel

Je pensais bien qu'il y avait peu de cœur dans le prétendu amour de M. Repholt pour les enfants.

Repholt

Je ne suis peut-être pas aussi bon chrétien que je devrais l'être. J'ai pour principe que l'on doit pleinement jouir de la vie par toutes ses facultés, par tous ses sens et laisser peser les chagrins sur ceux qui doivent les porter. Il y a quelque chose d'enivrant à se dire qu'on est parmi les favorisés du bonheur. Ne croyez-vous pas que le champagne que nous buvions tout à l'heure nous était doublement agréable, parce que nous savions qu'il est le roi des vins, parce que le bruit du bouchon qui éclate évoque à nos yeux l'image des festins fastueux, de belles femmes et d'orgies, parce que son pétilllement est semblable à la joie vive et courte, à laquelle tous aspirent et que seulement quelques-uns obtiennent.

Neergaard

Non, Repholt, non, pour moi je ne lui trouve plus de goût, c'est à peine si je le puis boire, quand je pense aux nombreux infortunés dont tu parles. Je ne puis supporter cette pensée que je bois le sang et le travail des autres.

Florizel

Mon bien-aimé, tu as raison.

Repholt

Non, il n'a pas raison, pardonnez-moi, madame ; ce ne sont là que des mots. Par là tu n'es en rien utile aux autres et tu gâtes tes propres jouissances. Crois-tu qu'il y ait au monde quelqu'un qui t'en sache gré ? Mais tu es ainsi : un homme hésitant entre deux voies, qui n'a jamais su jouir, grâce à des préoccupations bêtes de bien public et d'amour pour le prochain. Le prochain ! Pourquoi t'imagines-tu qu'on l'ait appelé prochain, si ce n'est parce qu'il vient toujours après nous ? Et c'est vous, madame, qui lui donnez raison ! Le champagne n'est-il pas votre vin de prédilection ?

Neergaard (*très vite*)

Comment le sais-tu ?

Repholt

Par hypothèse. C'est ordinairement le vin des dames.

Florizel

Et quand même ce vin me plairait, en quoi cela touche-t-il aux belles théories de M. Repholt ?

Repholt

Je vous en prie, madame. Je n'ose pas établir de comparaison entre vous et un mauvais homme comme

moi. Pourtant, ce que j'ai exprimé, beaucoup le pensent.

Neergaard

Je ne veux pas te juger ; moi-même je suis réfractaire à l'appréciation de semblables questions (*Au domestique qui entre*). Qu'y-a-t-il ?

Le domestique

L'homme d'affaires de monsieur désirerait lui parler.

Neergaard

J'y vais (*Le domestique sort*). Excuse-moi, Repholt ; ma femme te tiendra compagnie un instant. Tâchez de vous réconcilier, car il me semble que tous les deux vous êtes d'humeur batailleuse.

Repholt

Pour ma part, il n'en est rien. Je capitule tout de suite (*Neergaard sort à droite*).

SCÈNE II

(Pendant cette scène une demi obscurité règne.)

FLORIZEL, REPHOLT

Repholt (*à Florizel qui veut se lever*)

Enfin !... Ne partez pas. Il est préférable que nous causions tous les deux (*Il se place sur une chaise auprès d'elle*). Notre rencontre est bien imprévue. Vous eussiez bien fait d'ailleurs de me prévenir un peu à l'avance. Il s'en est peu fallu que ma surprise n'ait été trop apparente. J'ai reçu comme un coup de foudre en revoyant votre adorable visage.

Florizel (*accablée, entendant à peine ses paroles*)

Croyez-vous que je savais quel hôte { nous allions recevoir ?

Repholt

Non, je le pense bien. Maintenant que la situation est telle, je vous conseille de ne pas donner inutilement l'éveil à votre mari par votre attitude vis-à-vis de moi.

Florizel

Que voulez-vous dire ?

Repholt

Qu'il est de toute nécessité de vous montrer moins agressive et moins nerveuse que vous ne le faites. Cela vous allait fort bien pendant le diner, de railler tout ce que je disais, sans toutefois vous adresser directement à moi.

Florizel

Comme vous me faites souffrir !

Repholt

Mais une femme du monde, une maîtresse de maison ne prend jamais semblable attitude vis-à-vis un hôte impatientement attendu, vis-à-vis du meilleur ami de son mari. Donc faisons la paix comme le disait votre mari. N'avons-nous pas été amis autrefois ?

Florizel

Vous croyez vraiment que je supporterai cette situation ?

Repholt

Je crains que vous n'y soyez obligée. Ecoutez ! Vous vous trouvez malheureuse à cette heure, je le comprends, mais raisonnons sur la situation que vous vous imaginez pire qu'elle n'est réellement. Vous aviez oublié le

passé et il se dresse maintenant devant vous ; c'est toujours ainsi. Heureusement rien n'est perdu encore. A présent vous souffrez et lourd est le poids qui pèse sur votre conscience, tout vous paraît sombre, mais cette sensation n'est causée que par le saisissement de notre rencontre. Croyez-moi, cette émotion disparaîtra vite.

Florizel

Oh ! mais demeurer ici à côté de vous.

Repholt

Oui, à l'heure actuelle, cela doit vous paraître bien étrange.

Florizel

Dire que vous êtes ici dans *sa* maison.

Repholt

Vous oubliez, madame, que vous n'avez pas toujours été à lui. Pensez à cela. Vous n'avez pas été criminelle vis-à-vis de lui, vous ne deviez de compte à personne, vous vous apparteniez alors. Un peu romanesque peut-être ce roman vous a tenté, c'était un Songe d'une nuit d'été ». Vous étiez Titania et j'étais Puck. — Oh ! l'aventure la plus charmante de ma vie et qui se représente à mes yeux, passionnante, mystérieusement douce, maintenant que je revois votre délicieuse personne !

Florizel (*d'une voix défaillante*)

Comment osez-vous ?

Repholt

Croyez-vous que j'ai oublié ? Que de jours, que de longues nuits j'ai passées à penser à vous ! J'ai brûlé du désir de vous revoir. J'ai voulu partir vous chercher, courir après ma princesse de féerie disparue.

Hélas ! ce n'est que dans les contes enfantins que l'amant délaissé retrouve le chemin qui mène au château enchanté de la Beauté. Pas de nains, pas de sorcières pour guider mes pas. Jamais je n'ai su vous retrouver.

Florizel

Le ciel en soit loué ?

Repholt

Comme je suis heureux de vous revoir ! Oh ! je ne vous lâche plus. Le hasard le plus favorable nous réunit et me favorise au point de me loger en votre maison. Je serai respectueux, madame Florizel, un troubadour humble et muet pour la dame de ses pensées et je garderai au plus profond de mon être notre doux secret. Fiez-vous à moi et j'espère arriver à reconquérir cette amitié que vous me refusez à présent... et peut-être un jour me récompenserez-vous de ma longue et fidèle attente. Vous ne savez pas combien vous êtes adorable, mille fois plus belle qu'autrefois.

Florizel (*se levant et passant devant lui*)

Eh bien ! je vous ai laissé parler à votre gré, je vous ai laissé m'injurier.

Repholt

Injurier ?

Florizel

Vos paroles, votre attitude sont pour moi le plus sanglant des outrages.

Repholt

Vous vous trompez, madame. Désirer plaire à une femme ne saurait jamais la blesser.

Florizel

Vous pensez, sans doute, que je dois tout supporter.

Non, c'est assez. Je parlerai à présent. Ah ! vous croyez que je suis la même jeune fille, la même enfant sotte, ignorante et folle que vous avez pu éblouir, surexciter et rendre insensée... Oh ! sur ce passé j'ai versé des larmes de sang ! Vous vous trompez. Je sais combien j'ai failli à moi-même, je vois la profondeur de ma déchéance et l'immensité de ma misère.

Repholt

Pourquoi de si grands mots ? Malgré tout, vous ne me semblez pas, à vrai dire, bien malheureuse ici.

Florizel

Vous êtes le dernier qui puissiez me reprocher d'avoir oublié. Ah ! quand je me souviens de ce premier moment de terreur indicible ! Comme j'ai souffert ! Depuis, j'ai voulu effacer l'horreur de ce souvenir ; j'ai voulu arracher ces heures de ma vie et j'ai réussi... j'endormais ma douleur. Alors j'ai rencontré mon mari et j'ai cru que tout m'était pardonné, tout ce que l'emportement et l'ignorance m'avaient fait faire. C'était si loin, si loin... Et voilà que je vous rencontre et vos paroles font de moi l'être le plus misérable de ce monde. J'ai le dégoût de moi-même et ma honte est profonde, profonde.

Repholt

Vraiment, je vous plains.

Florizel

En ce moment votre pitié m'offense comme tout à l'heure votre désir ! Écoutez-moi bien. Je vous hais, entendez-vous, je vous hais aussi puissamment qu'un être peut en détester un autre. Je ne trouve point d'expressions suffisantes pour vous le dire. Votre vue

seule est un opprobre pour moi, uu dégoût, une souillure. Je frissonne seulement à l'idée de toucher votre main.

Repholt (*frémissant de colère*)

Madame, je vous prie.

Florizel

Comme vous avez agi lâchement ! Comme vous avez su ramper, flatter, comme vous m'avez saisie et bâillonnée ! Et vous osez parler d'amour ! Vous murmurez encore : *une aventure, un songe d'une nuit d'été* (*elle rit nerveusement*). Ce n'est que par la ruse, par la force, que vous m'avez possédée, oui, par ruse et violence, niez-le, si vous l'osez !

Repholt

Certes, si je le nierai !... Qu'importe ! le passé est le passé. Je vous le conseille : criez moins fort. On pourrait vous entendre.

Florizel (*plus calme*)

Je n'aurais pas dû m'abaisser à vous dire tout cela ; mais c'est la dernière fois que nous nous parlons. En un mot, je ne veux pas que vous demeuriez plus longtemps dans cette maison. Partez, partez immédiatement. Je l'exige.

Repholt

Partir ! Cela est impossible. Comment pourrai-je le faire ?

Florizel

Cela m'est indifférent. Trouvez un prétexte, quel qu'il soit, mais disparaissez d'ici.

Repholt

Et quelle raison invoquerais-je ? Que penserait votre

mari, si je parlais maintenant ? Prenez garde, il pourrait avoir des soupçons.

Florizel

Cela est impossible.

Repholt

Moins impossible que vous ne le pensez. Par un incroyable hasard, avant votre arrivée, je lui ai conté ce matin mon « aventure ». Mon voyage en avait fait revivre le souvenir.

Florizel

Comme vous êtes vil ! Mais, qu'importe !

Repholt

Réfléchissez bien.

Florizel

J'ai réfléchi.

Repholt

Pensez à votre mari.

Florizel

Je pense précisément à lui. Je ne *veux* pas qu'il touche votre main. C'est mon dernier mot.

Repholt

Eh bien ! que votre volonté soit faite. Il arrivera ce qu'il doit arriver. Je ne répons de rien.

(Elle sort à gauche, Repholt fait quelques pas dans la chambre en remuant les lèvres).

SCÈNE III

REPHOLT, NEERGAARD *venant de l'antichambre.*

Neergaard

Seul ? Qu'est devenue Florizel ?

Repholt

Elle est partie il y a un instant.

Neergaard

Eh bien ! la paix est-elle faite ?

Repholt

A vrai dire, je ne l'affirmerai pas.

Neergaard

Vraiment ! Qu'y a-t-il donc ? Tu as l'air bien surexcité.

Repholt

Sans phrase, mon cher, ta femme et moi ne marchons pas ensemble. Je ne lui plais pas ; ni mes opinions, ni ma manière d'être ne lui conviennent, elle me l'a montré d'une façon indubitable.

Neergaard

Mais que signifie cela ? C'est impossible. Florizel, en quelques heures, ne peut avoir porté sur toi un jugement, et eût-elle même pris en mauvaise part quelques-unes de tes paroles, elle est trop femme du monde pour le montrer à son hôte.

Repholt

Mais, je t'assure, elle m'a pris en aversion. C'est une idiosyncrasie, si tu veux, il n'y a rien à y faire. En cet état de choses — tu me l'accorderas — mon séjour ne saurait être agréable à qui que ce soit. Il vaut donc mieux que je m'en aille le plus tôt possible. Oui, mon cher, franchement, je serais bien aise de partir demain.

Neergaard

Demain ! Ce n'est pas sérieux. Une plaisanterie ? Je ne le souffrirai pas. Je ne comprends rien à ce que fait Florizel, et ce sera la première fois que nous n'aurons

pas été d'accord, mais à coup sûr je vais lui faire entendre raison.

Repholt

Est-ce que cela en vaut la peine ?

Neergaard

La peine ! que diable signifie cela ? Es-tu venu ici pour me voir, oui ou non ? Et maintenant parce que ma femme a des caprices. Ah ! mais, tu te trompes.

Repholt

Non, je ne me trompe pas. Mieux vaud en finir au plus vite.

Neergaard

Est-ce que vous vous êtes disputés ; je le pensais presque, car il m'a paru de l'autre côté du couloir, que vous parliez très haut.

[**Repholt**

Nous n'étions pas d'accord.

Neergaard

Sur quel point ?

Repholt

Sur tout et sur rien. Du reste, ce n'est pas chose rare, qu'une jeune femme ait de l'antipathie pour un vieil ami de son mari.

Neergaard

Florizel n'est pas ainsi. Où vas-tu ?

Repholt

Dans ma chambre m'éponger le front. On s'échauffe dans ta maison.

Neergaard

Et moi, je m'en vais parler à ma femme.

Repholt (*s'arrêtant*)

Laisse cela, Neergaard. Je t'en conjure, évite dans

cette circonstance une scène intérieure. Ce n'est qu'un bien petit malheur, qu'une visite manquée. Je partirai demain et il ne sera plus question de rien.

Neergaard

J'en fais mon affaire.

Repholt

Eh bien ! Fais comme tu voudras. (*Il sort à sa droite*).

SCÈNE IV

NEERGAARD, *le domestique venant de la porte à gauche avec des lampes, puis FLORIZEL*

Neergaard (*se promenant dans le salon*)

Madame est-elle dans la chambre de l'enfant ?

Le domestique

Oui, monsieur (*arrangeant les lampes*). Je crois que madame est souffrante.

Neergaard (*s'arrêtant*).

Souffrante ? Qui vous fait dire cela ?

Le domestique

La femme de chambre dit que depuis le matin, depuis l'arrivée de M. Repholt, madame n'a cessé de pleurer, et qu'en ce moment auprès du berceau de l'enfant, les larmes lui coulent sur le visage.

Neergaard (*impressionné*)

Pleuré toute la matinée. (*Au domestique qui emporte le café*). C'est bien. (*Il s'assied sur une chaise, réfléchit, puis murmure*). Pleuré, pleuré ! --- Et lui s'en va demain. Quelque chose d'anormal se passe (*Une pensée traverse son esprit ; il se lève tout à coup, se prenant la tête entre les mains*). Ah ! je suis fou. C'est impossible...

Mais (*Il court vers la porte à gauche et crie*). Florizel !

Florizel (*parlant en dehors de la scène*)

Que me veux-tu, mon ami ?

Neergaard

Te parler.

Florizel (*en dehors*)

C'est pressé ?

Neergaard

Oui.

Florizel (*entrant à gauche*)

Qu'y a-t-il ?

Neergaard

Viens, assieds-toi. Il est nécessaire que tu me dises ce qu'il y a entre toi et Repholt.

[Florizel]

Entre moi et..., mais il n'y a rien.

Neergaard

Ne dis pas cela. Je veux savoir ce qui s'est passé et savoir pourquoi il veut partir.

Florizel

Probablement il ne se trouve pas bien ici.

Neergaard

Et tu me le dis tout tranquillement ! Mais c'est inexplicable, j'en perds la tête. Repholt s'en aller le lendemain de son arrivée, sans cause, sans ombre de raison.

Florizel

Qu'y puis-je faire ?

Neergaard

Toi !... C'est ta faute, Florizel, tu le sais parfaitement. S'il est inutile que tu t'excuses près de Repholt, tu ne m'en dois pas moins une explication. Tu me

rends grotesque. Suis-je si peu maître chez moi, que ma femme manque d'égards à mes hôtes, à mes meilleurs amis, — ce qui est la moindre des choses. Cela m'attriste, me blesse et m'irrite de te voir oublier ainsi ta dignité.

Florizel

Je t'en supplie, Kaj, ne me parle pas ainsi, plus durement que tu ne le fis jamais.

Neergaard

Tu n'as jamais été non plus aussi peu raisonnable, aussi capricieuse. Sur quoi donc avez-vous disserté ? Et quelles sont ces manières d'avoir des discussions avec un étranger ?

Florizel

C'est vraiment indépendant de ma volonté. Je ne puis être aimable pour lui. Son langage et ses façons me blessent. Ses yeux pleins de convoitise suffiraient pour m'éloigner. Comment as-tu jamais pu être son ami ?

Neergaard (*pâlissant*)

Tu juges vite. Une heure te suffit.

Florizel

Cet homme répugne à toute mon âme. Oh ! comme je voudrais qu'il ne fût jamais venu !

(*Silence*).

Neergaard (*Il se met en face de Florizel, et la regarde au fond des yeux*)

Repholt m'a dit qu'il t'avait connue autrefois.

Florizel (*troublée*)

Il a... mais comment.

Neergaard (*insistant*)

Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

Florizel (*du même ton*).

Je ne sais... je n'ai pas osé.

(*Leurs yeux se rencontrent, elle pousse un cri et se jette à ses pieds*).

Neergaard (*criant*)

Florizel !

Florizel (*sanglotant*)

Kaj, Kaj, pardonne-moi !

Neergaard (*s'inclinant sur elle*)

C'était toi ! La station, le bateau, l'hôtel... — toi ! Non, regarde-moi ! (*Il la prend par les bras, la soulève, la regarde fixement dans les yeux et la rejette violemment.*)

Fille maudite !

Florizel (*gémissant*)

Kaj, écoute-moi !

Neergaard

Je n'ai rien à entendre. Toute ma vie s'écroule aujourd'hui.

Florizel

Kaj !

Neergaard

Lève-toi ! (*Il sonne*). Lève-toi, te dis-je, le domestique vient. (*Elle se lève et s'assied tremblante sur une chaise. Neergaard s'appuie sur la table.*)

Neergaard (*au domestique*)

Faites atteler immédiatement ! Aidez vous-même de façon à ce que cela soit fait avec la rapidité de l'éclair. Vous entendez. (*Le domestique sort.*) Toi, rentre dans ta chambre et demeure là jusqu'à ce que je t'appelle.

Florizel

Je ferai tout ce que tu voudras ; cependant, il faut m'entendre avant de me juger.

Neergaard

Laisse-moi.

Florizel

Kaj, je ne savais pas ce que je faisais.

Neergaard

Va, va, te dis-je, et vite.

Florizel

Que vas-tu faire ?

Neergaard

Purifier ma demeure.

(Florizel sort chancelante par la porte de gauche ; Neergaard est appuyé à la fenêtre).

SCÈNE V

NEERGAARD, REPHOLT venant par la droite, puis le domestique.

Repholt

Eh bien ! où en sommes-nous ?

Neergaard *(se contenant)*

Tu vas le savoir. *(En tâtonnant il a pris un couteau de chasse à la panoplie ; le domestique arrive, côté gauche).*

Le domestique

La voiture est avancée.

Neergaard

Portez à la voiture les bagages de M. Repholt. Monsieur veut partir de suite.

Le domestique

Bien, monsieur.

(Il sort à droite.)

Repholt

Tu seras sans doute assez bon pour m'expliquer cet ordre. Ah ! je saisis... ta femme.

Neergaard

N'interroge pas et ne nomme pas ma .. Pars immédiatement.

Repholt

Neergaard ! Que signifie ce ton ?

Neergaard (*serrant convulsivement le couteau*)

Tu entends, hâte-toi de quitter ma maison et ne me laisse pas le temps de regretter de t'avoir laissé partir.

Repholt (*hésitant*)

Tu as parlé avec ta...

Neergaard

Oui, oui ! Éloigne-toi, je ne réponds plus de moi. Ne m'exaspère pas ; je vois rouge.

(*Il jette à terre le couteau.*)

Repholt (*avec difficulté*)

Crois-moi, cela m'est douloureux...

(*Il s'arrête, ne trouvant pas ses mots et sort, la tête courbée et le regard inquiet. Neergaard se jette sur une chaise, cachant son visage entre ses mains.*)

SCÈNE VI

NEERGAARD, FLORIZEL *venant lentement à gauche.*

Florizel

Kaj ! ne te fâche pas de ma venue. Je ne puis plus attendre. Il faut m'écouter. Ne me regarde pas avec ces yeux terribles.

(*On entend le roulement d'une voiture.*)

Neergaard

A présent, il est loin. Je suis plus calme, nous allons parler ensemble maintenant.

Florizel

Kaj, je sais que j'ai mal agi, que j'ai impardonna-blement mal agi contre...

Neergaard (*froidement et comme sans entendre*)

Tu comprends bien que tu ne saurais rester dans cette maison. Demain, dès le matin, tu partiras. Je m'occuperai du reste.

Florizel

Pas rester... Je dois partir ?

Neergaard

As-tu pu penser un seul instant que tu serais encore ma femme ? Crois-tu que je te puisse tolérer auprès de moi, pour que chaque heure me rappelle ma honte ? Non, tu es restée assez longtemps ici pour gâter ma vie. Tu t'en iras.

Florizel

Et l'enfant, Kaj ?

Neergaard

L'enfant restera ici.

Florizel

Loin de moi, mon enfant !

Neergaard

Et le mien aussi, je pense. Il restera ici, te dis-je. Je le laisserais entre tes mains ! Penses-tu que je n'aie pas plus de droit sur lui que toi ?

Florizel

Tu ne peux pas me rendre si malheureuse, non, ce n'est pas là ta pensée.

Neergaard

Tu verras.

Florizel

Non, tu ne veux pas me l'arracher lui aussi. Que tu me chasses loin de toi, je me l'explique, bien que ma vie soit brisée, si je ne te vois plus.

Neergaard

Tais-toi.

Florizel

Non, tu le sais bien, Kaj, que je ne désire rien plus sur la terre que de vivre auprès de toi.

Neergaard

Assez de mots. Comment oses-tu ainsi parler? Tu me blesses de ton amour, ton amour que tu jettes à tout venant.

Florizel (*d'une voix mourante*)

Kaj!

Neergaard

Être obligé de te parler ainsi! Veux-tu encore me duper? Me crois-tu toujours aussi naïf? En un mot, je veux que tu quittes ma maison, parce que tu as agi vis-à-vis de moi, comme tu l'as fait, parce que tu ne m'inspires que du dégoût, parce que je ne veux pas que mon enfant soit élevé par une femme déshonnête.

Florizel

Pense, Kaj, que c'est à moi que tu parles de la sorte.

Neergaard

Oui, à toi que j'ai tant aimée, toi que j'ai placée si haut et pour le bonheur de laquelle j'aurais donné ma vie... — et maintenant! Ah! comme ta conduite a été misérable, basse et vile!

Florizel

Kaj ! tu vas m'écouter. Tu ne peux pas m'écraser de tes injures sans avoir entendu la vérité.

Neergaard

Je la connais, la vérité.

Florizel

Je ne t'ai jamais menti. Je n'ai failli que cette seule fois, je n'ai pas à rougir d'autre chose, — sauf de cette faute terrible. Comment t'expliquer ce que je n'ai jamais pu m'expliquer à moi-même et qui m'a remplie d'une terreur mortelle ? Je n'osais pas y penser, car il me semblait alors que j'étais la plus misérable des créatures. Il me fallait oublier, il me fallait croire que tout cela appartenait à la vie d'une autre. Je te le disais ce matin, jeune fille j'étais malheureuse et triste. La vie était souvent pour moi sans joie ; il me semblait que chez les autres j'étais à charge et chez les miens Je me trouvais mal à l'aise. De quelque côté que je me retourne, il n'était pas pour moi de point lumineux. Que devenir ? Je me demandais avec terreur comment se traînerait ma vie ; souvent j'étais si fatiguée, si ennuyée de vivre, que je me souhaitais une maladie mortelle, que je rêvais combien il serait doux de disparaître, — mais, parfois aussi, j'étais exhubérante de gaieté, car j'avais la santé et tous m'aimaient, me gâtaient et tout ce que je faisais était toujours très bien. J'aspirais si vivement à l'amour, au bonheur, à tout ce que tu m'as donné, Kaj, et que j'aurais si bien pu garder. (*Elle sanglote.*) — C'est à peine si je sais comment cela se passa. Je venais du presbytère d'Havdrups, où tout était si rigide et si calme, si froid et si

morne. Le temps était terrible et je souffrais... — puis il était là.

Neergaard

Être obligé d'entendre cela !... Je sais comment vous vous êtes rencontrés.

Florizel

Sais-tu aussi que jamais créature n'a été plus malheureuse que moi ? J'étais innocente. Comme il m'a enveloppée dans sa trame, excitée, me disant que je n'étais pas semblable aux autres, que tout en ce monde était vide et ennuyeux et que l'on pouvait seulement jouir de la vie, quand on en méprisait les préjugés. Il éveillait chez moi la plus fausse des vanités et voici que je voulais ne pas agir comme une naïve provinciale, comme ces jeunes filles fades et bêtes. — J'ignorais tout ; j'étais si troublée, si niaise, si candide, Kaj, si malheureuse, — si curieuse aussi. Et il a abusé de tout cela. Comme il a agi en misérable !

Neergaard

Il a fait ce que font tous les hommes.

Florizel

Est-ce que tu l'excuses ?

Neergaard (*s'est levé, a pris le couteau en se promenant et le conserve dans les mains*)

Excuser ! Ne sens tu donc pas que je souffre comme un insensé rien qu'à l'entendre nommer ? Je vous vois ensemble. Ah ! je ne puis supporter cela. Je n'ai qu'une seule pensée : enfoncer ce couteau dans sa poitrine. C'est de la folie. Je ne puis pas le tuer. A vrai dire, il n'a rien fait contre moi, mais la vie m'est à charge, tant qu'il respire.

Florizel (*tremblante*)

Oui, je te comprends.

Neergaard

Pourquoi m'as-tu trompé de cette façon, pourquoi ne m'as-tu pas tout avoué ?

Florizel

Le pouvais-je ? Quaud nous étions fiancés ?... A cette honte j'aurais préféré trouver la mort au fond d'un abîme. J'étais si heureuse de ton amour, si heureuse que tu m'aies choisie, qu'une si grande félicité fût la mienne. Quand nous fûmes mariés ? — Seulement alors j'ai compris toute l'importance de ce qui était accompli. Oh ! pas une fibre de mon être qui ne se révoltât, quand je pensais à cela.

Neergaard

Tais-toi ! Tais-toi !

Florizel

Je n'osais pas, — et je voulais chasser ce souvenir. Il me fallait oublier, m'imaginer que cela n'existait pas. Puis la vie a été si bonne ensemble, et puisque jamais ce secret n'avait été livré, je pensais que tout m'était pardonné : n'avais-je pas péché par ignorance ?

Neergaard

A quoi bon toutes ces paroles ?

Florizel

Dis-moi, Kaj, crois-tu que j'aie mal agi d'autres fois que celle-là. Le crois-tu ?

Neergaard (*sombre*)

Non, je ne le crois pas.

Florizel

Tu peux en être assuré.

Neergaard

Cela pourtant suffit pour que tu ne sois plus la même pour moi ; cela suffit aussi pour nous séparer. Faisons-le vite.

Florizel

Vraiment, tu veux me chasser.

Neergaard

Encore ! Quelle idée as-tu donc de moi ?

Florizel

Et où dois-je aller ?

Neergaard (*froidement*)

J'y pourvois.

Florizel

Tu le sais bien, jamais je n'accepterai rien de toi. Je n'y pense pas ; il m'importe peu de savoir comment je vivrai ; mieux vaudrait mourir, être délivrée de ma honte, de ma douleur immense et du mal que je t'ai fait. Je ne pourrai pas vivre sans toi et mon fils, — sans toi, que je n'ai jamais tant aimé qu'alors que tu ne m'aimes plus, et sans l'enfant ; — oh ! les larmes useront mes yeux. Mon enfant, mon doux petit garçon chéri ! — Et si je l'avais avec moi, à quoi cela servirait-il ? Mon infortune et mes remords seraient si grands de te savoir privé de lui. Non, si je dois être chassée, mieux vaut que je parte seule.

Neergaard (*à demi-voix et ému*)

Est-ce ma faute à moi tout cela, Florizel ?

Florizel (*d'un ton un peu plus assuré*)

Suis-je vraiment aussi coupable que tu me fais ? Réfléchis, si c'était une autre femme, penserais-tu de même ? Ne m'as-tu pas exposé bien souvent combien injustement nous étions jugées, nous autres femmes,

combien sottement la société avait traité les jeunes filles en en faisant des êtres en dehors de la nature ? Quand tu parlais ainsi, je me sentais reprendre courage et je trouvais ma faute moins grave. Tu étais un juge bienveillant pour les autres, tu leur trouvais cent excuses ; — pourquoi donc es-tu aujourd'hui si impitoyablement dur pour moi ?

Neergaard

Parce que tu es ma femme. Que m'importaient les autres ? Toi seule intéresses ma vie. A quoi bon, du reste, les raisonnements ?

Florizel (*d'un ton plus élevé encore*)

Ah ! Kaj, tu n'as pas le droit de parler ainsi. Comment oses-tu faire une exception pour moi ? Comment compter pour un crime irréparable, pour un malheur sans espoir, ce que, — oh ! je l'ai entendu si souvent. — vous pardonnez si facilement aux autres femmes, sauf à celles que vous possédez. Les sens, la passion, les appétits, la nature, combien de mots tu avais sur les lèvres pour défendre d'horribles actes, actes qui me faisaient frémir sans m'en rendre compte. C'était bon pour les autres, mais non pour moi, moi que tu connais mieux qu'aucune autre. Suis-je la même que ce soir-là ? Cette Florizel que tu as aimée était-elle la même que celle qui a si misérablement agi ? Pourquoi ne vois-tu que la faute dans ma vie, pourquoi effacer le reste, — et tout le bonheur que nous avons eu ensemble ?

Neergaard

Justement, tu n'es plus la même pour moi ; ne me

fais pas penser davantage à ce qui fut ma joie, fou que j'étais.

Florizel

Kaj, tu es cruel.

Neergaard

Je te le dis, à mes yeux tu as perdu la chose principale qu'un mari exige de sa femme.

Florizel (*calme*)

Oui, dans une heure folle je me suis donnée, ou plutôt je me suis laissé violer, violer le corps, non pas l'âme ; voici ce que, vous autres hommes, vous faites des centaines de fois, sans que, nous autres femmes, nous osions nous plaindre.

Neergaard (*hésitant*)

Je ne juge pas ; j'agis selon mon cœur.

Florizel

Kaj, permets-moi de rester. Toute ma vie je la vouerai à toi et à notre enfant. Je te servirai aussi humblement que la plus obéissante de tes servantes. Mais je ne veux pas que cela soit seulement par pitié. Si tu penses que mon crime, si grand qu'il soit, n'est pas impardonnable et que toi, si bon et si honnête, ne dois pas être sans miséricorde, alors éprouve-moi. Je ne puis croire que ce malheur soit irréparable et que toujours tu considères et mon crime et moi avec la même sévérité. Mais si tu estimes que je suis indigne de pardon, que je ne suis qu'une femme perdue et abjecte, chasse-moi alors, je me résignerai sans murmure.

(*Elle fait quelques pas en chancelant.*)

Neergaard (*après un combat intérieur*)

Peut-être ma douleur est-elle plus grande que ta

faute; c'est que je t'ai aimée de toutes mes forces. Mon honneur me semble mort, toute lumière dans ma vie éteinte.

Florizel (*péniblement*)

Tu ne peux pas souffrir plus que moi, moi qui de mes propres mains ai placé la honte et le malheur sur ma tête.

Neergaard (*d'une voix basse*)

Alors reste, Florizel. Je n'ai pas le droit de te chasser,

Florizel

Kaj, merci! merci!

Neergaard

Mais ne compte en rien sur l'avenir; il ne sera qu'un malheur sans fond pour tous les deux.

Florizel

Et l'enfant, Kaj?

Neergaard

Oui, l'enfant (*Elle essaye de s'approcher de lui, il la repousse doucement*). Va auprès de lui et laisse-moi seul.

(*Elle sort à gauche. Lui reste, les yeux fixés devant lui. Quand elle a disparu, il laisse tomber sa tête entre ses mains sur la table*).

Le rideau tombe.

SOUS LA LOI

Drame en 3 actes.

PERSONNAGES :

GERHARD DALSTRUP, capitaine.

MARIE, sa femme.

JEANNE, leur fille.

HÉLÈNE BORDING.

M^{me} BORDING, belle-mère d'Hélène.

JEAN BORDING, musicien, beau-frère d'Hélène.

KNUD VINGE, docteur, frère d'Hélène.

EMMA, sa femme, sœur de Marie.

FEMME DE CHAMBRE chez Dalstrup.

FEMME DE CHAMBRE chez Hélène.

ACTE PREMIER

(Salon chez Dalstrup, richement meublé, mais un peu froid. Devant sur la scène, à droite, une porte qui mène au cabinet de travail de Dalstrup; en arrière une porte allant à l'antichambre. A gauche une porte conduisant au reste de l'appartement. — Matinée de septembre.)

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, *brodant et parcourant en même temps un livre.*

GERHARD, *venant de sa chambre.*

Gerhard

Tu es encore là ?

Marie

Mais oui. Pourquoi ?

Gerhard

Il va bientôt être deux heures.

Marie

Eh bien ? Je ne comprends pas.

Gerhard

Mais, enfant, ne dois-tu pas monter à cheval ?

Marie

Moi ! Mais toi-même ne montes-tu pas aujourd'hui avec Jeanne ?

Gerhard

Assurément non. Je te l'ai dit hier, je ne puis abandonner mon travail. Je suis maintenant au beau milieu de ce maudit article.

Marie

Bien, bien, mon ami. Mettre mon amazone est l'affaire d'un instant. Va vite à ton œuvre, à ta sainte Afrique.

Gerhard (*se retournant*)

Ah ! mon ouvrage ! cela ne vaut pas cher.

Marie

Un instant, Gerhard.

Gerhard

Que me veux-tu ?

Marie (*s'approchant de lui*)

Voyons, pourquoi te montres-tu si impatient avec moi ? Qu'ai-je fait de mal, qu'est-ce qui t'irrite ?

Gerhard

Mais tu plaisantes ! Peut-être suis-je nerveux... Cet éternel barbouillage de papier...

Marie (*prenant son bras et s'appuyant sur lui*)

Il n'y a pas autre chose ? Il faut me dire, si je t'ai été désagréable en quoi que ce soit.

Gerhard

Mais, chère, toi toujours si bonne pour moi, toi qui ne penses qu'à moi et qu'à Jeanne.

Marie (*secouant la tête*)

Il se pourrait pourtant qu'il y ait quelque chose que j'ignore. Je ne suis plus jeune.

Gerhard

Le grand âge ! trente-six années qui ont l'air de vingt-huit beaux étés !

Marie

Non, non, pourquoi dire cela ! je deviens lourde, épaisse.

Gerhard

J'aime assez les femmes un peu rondes, comme les Turcs, ma chère !

Marie

Tu ne détestes pas non plus les maigres, car tu ne peux prétendre qu'Hélène soit bien grasse.

Gerhard

Non, mais cela est tout différent.

Marie (*riant*)

C'est que tu ne l'aimes pas de la même façon. Mais, sérieusement, cela n'empêcherait pas que tu aies assez de moi. Oh ! un tout petit peu, car, mon Dieu, tu me connais depuis des années.

Gerhard

Et toi ! Es-tu lasse de moi ?

Marie

Oh ! c'est tout autre chose. Pour moi il n'existe au monde que toi. Mon pays, au nord et au sud, à l'ouest et à l'est, n'est limité que par toi.

Gerhard

Ce qui revient à dire que tu vis sur une île, au milieu des flots.

Marie

Parfaitement ! Aussi ne puis-je sortir de mes limites naturelles, sans me noyer, sans disparaître. Toi, au contraire, tu peux visiter d'autres contrées et rester cependant le même.

Gerhard

Oh ! je me trouve très bien.

Marie

Merci. Mais désires-tu connaître ces parages lointains où la vie, selon les voyageurs, est plus forte, plus riche ? Pour moi, je suis heureuse.

Gerhard

Je ne me plains pas ; cependant, ton image est juste, car je ne me trouve pas tout à fait à mon point dans ce paysage. Je n'ai pas suffisamment d'aliment pour mon activité.

Marie

Peut-être as-tu eu tort de quitter l'armée ?

Gerhard

Je n'en ai point de regret. C'est mon écrivasserie qui ne me suffit pas, et il me semble parfois, — le plus souvent quand j'étudie mes chers explorateurs d'Afrique, — que, moi aussi, je suis fait pour cette vie large, où je pourrais employer l'énergie de mon corps, le travail de mes mains, mes facultés maîtresses, car, à mon sens, je suis fait pour arranger, améliorer, pour commander et administrer.

Marie

Tu as raison : ce n'est pas une vie pour toi que de

demeurer ici, entre moi et Jeannette, mais sais-tu l'idée qui m'est venue ?

Gerhard

Eh bien !

Marie

Ne serait-ce pas le moment d'acheter une propriété ? Que faire ici dans cette atmosphère étouffante au milieu des indifférents ? Nous serions si bien à la campagne ; ce serait sain pour Jeanne et excellent pour toi, qui pourrais t'occuper d'affaires, arranger, commander, cultiver.

Gerhard

Ton ancien projet ?

Marie

Oui. Quand tu étais officier, c'était impossible, mais maintenant.

Gerhard

Et tu ne crois pas regretter la ville et ses plaisirs ?

Marie

Ces plaisirs n'ont pas le moindre attrait pour moi.

Gerhard

Pour moi non plus.

Marie

Quand on n'est plus tout à fait jeune, on ne s'adonne pas beaucoup à ces plaisirs. De temps en temps, du reste, nous pourrions venir ici avec Jeanne. Que dis-tu de mon idée ? Crois-moi, l'air de la campagne est un remède à la tristesse.

Gerhard

Je doute du résultat d'une telle médication, car le lutin qui me travaille déménagerait avec moi : Mais je ne vois pas très bien ce que je ferais dans ton idylle.

Marie

Nous serions si bien là-bas... à moins que...

Gerhard

Tu recommences ?

Marie (*s'approchant très près de lui*)

Sérieusement, Gerhard, songe qu'il n'y a rien au monde que je ne fasse pour te rendre heureux.

Gerhard

Je le sais, Marie.

Marie

M'aimes-tu un petit peu encore ?

Gerhard

Tu es toujours la meilleure des femmes. (*Il l'embrasse sur la joue.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, JEANNE *en amazone, venant de la porte gauche.*

Jeanne

Non ! A-t-on jamais rien vu de semblable ! Vous êtes là tous deux à vous embrasser quand je dois monter à cheval ; c'est étourdissant !

Marie

Une minute, je suis prête !

Jeanne

C'est toi qui m'accompagnes ? Mais je croyais que c'était papa aujourd'hui.

Marie

Tu vois, Gerhard.

Gerhard

Dépêche-toi, ou vous arriverez trop tard, et envoyez la femme de chambre chercher un fiacre.

(Marie sort à gauche).

Jeanne

Il me semble vraiment, papa, que tu avais dit hier que tu mon...

Gerhard

C'est une erreur. J'ai à écrire.

Jeanne

Je suis toute aussi contente que maman m'accompagne... cependant...

Gerhard

Cependant ?

Jeanne

Ce n'est pas un cavalier ; cela a beaucoup meilleure façon de monter avec un homme.

Gerhard

Même quand c'est un papa. Ainsi on est toujours de quelque utilité dans ses vieux jours : on sert d'écuyer à la jeunesse.

Jeanne

Ça ne t'amuse pas du tout de monter ?

Gerhard

Non, gamine.

Jeanne

Rien ne t'amuse ? Le théâtre, le monde, les romans ?

Gerhard

Tout cela est sans attrait, quand on n'y croit plus ; mais tu ne peux comprendre.

Jeanne

Non, vraiment, je ne comprends pas qu'on ne soit

pas enchanté d'être à cheval. C'est étourdissant de galoper. Mais maman non plus n'aime guère cela maintenant.

Gerhard

Ta mère est devenue un peu épaisse ; alors monter à cheval n'est plus aussi facile.

Jeanne

Quelqu'un qui adore monter et qui est étourdissant et jolie à cheval, c'est Hélène ; personne ne trotte à l'anglaise d'une façon plus élégante.

Gerhard

Là, voyons, voyons ! Tu te lances toujours si vite.

Jeanne

Si Hélène ne te plaît pas, papa, nous ne serons pas amis, car c'est l'être que j'admire le plus au monde ; elle est... étourdissante, non, parfaite.

Gerhard

Et toi, tu es ma petite mignonne (*Il l'embrasse*).

Jeanne

Oui, papa, si tu n'aimes pas Hélène, si tu n'aimes pas monter à cheval, alors, je ne sais vraiment pas ce qui te plaît dans ce monde.

Gerhard

Primo, j'aimerais peut-être assez me mettre en selle, si ce n'était pas dans un manège ou sur la promenade de Copenhague ; secundo, je trouve Hélène Bording extrêmement aimable.

Jeanne (*fière*)

Et mon amie !

Gerhard

N'est-elle pas un peu âgée pour cela ?

Jeanne

Hélène n'a pas trente ans encore.

Gerhard (*riant*)

Seulement deux fois ton âge.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARIE ET LE D^r VINGE *venant de l'antichambre.*

Marie

Je suis prête et je t'amène un compagnon pour t'entretenir pendant que nous serons loin.

D^r Vinge

Bonjour, Gerhard ! Je voulais entrer seulement un instant vous voir. Ces dames vont au manège, je vois ?

Jeanne

Oui, il nous faut partir.

Marie

Adieu, cause avec lui, Knud, il est triste. (*Marie et Jeanne sortent par l'antichambre.*)

D^r Vinge

Que signifie cela ? Tu souffres ? Serait-ce l'estomac ?

Gerhard

Absolument rien. Je n'ai aucun sujet de tristesse.

D^r Vinge

Tu mériterais d'être battu, si tu étais mécontent.

Gerhard

Ce serait un remède un peu énergique.

D^r Vinge

Oui, si un homme riche comme toi se plaint, celui qui n'obtiendra jamais l'aisance en secourant tous les

maux d'autrui, que dira-t-il ? Oh ! le radotage des clients, ce qu'ils exigent de soucis, tous ces estomacs, ces têtes malades, ces reins, ces nerfs, ces maladies internes, — et comment diable deviner ce qu'ont ces brutes ? Sont-ce des gens de cristal ? Non, et cependant ils veulent être absolument renseignés et même guéris. Ah ! c'est bien le métier le plus intolérable.

Gerhard

Tu gardes cependant ta bonne humeur.

Dr Vinge

Parce que je prends le monde, l'humanité tels qu'ils sont. Je me moque de tout, si mon repas est bon, ma femme jolie, mes enfants bien portants et ma chambre chauffée. *Bon vivre, chaleur tiède*, ma devise est : *courte et bonne*. Il y a aussi la famille et ses sentiments tendres, le reste n'est que chimère. Que vas-tu m'objecter ? Ah ! les choses de l'esprit. Pour cela, j'ai ce qu'il me faut. Je suis les progrès de ma science, j'ai une conviction politique, je lis les livres nouveaux, fréquente le théâtre, voyage quelque peu, que désirer de plus ? Le surplus est caprice ou folie. Mais c'est vrai, quel est le sujet de ta mélancolie ?

Gerhard

Je ne suis pas triste, mais désœuvré, rien ne m'occupe exclusivement. C'est un peu maigre d'étudier les voyages des autres en Afrique.

Dr Vinge

Tu aurais dû rester au service pour avancer, commander et exercer. Tu aurais dû suivre ta vie sans réflexions.

Gerhard

Tu le sais bien, je n'avais pas la vocation.

D^r Vinge

Bah ! le malheur c'est que tu étais trop politicien. Moi je suis aussi très libéral, je ne prends pas un mot au sérieux de ce que racontent les autres, ou plutôt je sais distinguer le vent que fait le moulin de la farine qu'il moud. Mais mettre pour cela ma position en jeu, quelle bêtise ! Le contraire est justement plus utile : Avancer dans sa carrière pour arriver, à la fin, à faire respecter ses idées. Quand tu serais devenu général en chef d'infanterie, d'un coup tu te serais jeté dans l'opposition.

Gerhard

J'aurais fait tout le contraire de ce que j'avais dit et fait toute ma vie. Merci, je préfère une conduite un peu moins dramatique. Tu as un idéal de roman de Cooper. L'espion qui conduit les Anglais pour les trahir et qui, en mourant, est complimenté par Washington, couvrant son cadavre du drapeau étoilé. En effet, voilà un tableau magnifique, mais qui ne me tente pas.

D^r Vinge

Tu exagères. Mais en tout cas, pourquoi ne pas prendre place dans l'opposition ? Lance-toi au milieu des batailles politiques, dis la vérité.

Gerhard

Oh ! la vérité ! Mais elle n'existe pas, mon cher. Il n'y a que des hommes qui cherchent à utiliser autant que possible leur misérable vie.

D^r Vinge

La vie misérable des phrases, mon ami ! La vie est...

Gerhard

Il nous est impossible de discuter cela. Finissons !

Parlons plutôt de tout autre chose : Il est décidé que ta sœur reprend son mari chez elle ?

D^r Vinge

Ah ! tu sais déjà ! A la maison de santé où il est en traitement, on ne désire pas le garder ; il est incurable, mais rarement méchant. Pour la famille, il serait plus convenable qu'il revint, on croirait davantage à une maladie ordinaire.

Gerhard

On s'arrêterait à des sentiments semblables !

D^r Vinge

Pourquoi pas ! Ce sont des sentiments humains. Les Bording sont gens à essayer de rendre le plus léger possible ce qu'on juge le plus lourd. Enfin Hélène ne se refuserait probablement pas à reprendre Frédérik.

Gerhard

Et ne sais-tu pas que pour elle c'est pire que la mort d'avoir ce cadavre vivant dans sa maison, ce cadavre salissant physiquement et moralement sa vie.

D^r Vinge

Tu exagères, mon ami ! Les femmes ne sont pas ainsi. Hélène ne voit pas Frédérik avec nos yeux. Elle a été sa femme, elle l'a aimé, et même s'il est moins désirable aujourd'hui, elle a gardé des illusions.

Gerhard

C'est facile à dire.

D^r Vinge

Parce que c'est vrai. En tout cas, si elle le veut !

Gerhard

Elle se laissera persuader.

D^r Vinge

Mais quelqu'un vient ! Ah ! Hélène ! Alors nous pouvons lui demander son opinion.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HÉLÈNE *venant de l'antichambre*

Hélène

Bonjour, capitaine. Marie n'est pas chez elle ?

Gerhard

Elle est montée à cheval avec Jeanne, mais toutes deux vont revenir.

D^r Vinge

Bonjour, Hélène. Nous parlions justement de toi.

Hélène

Vraiment. Il m'est indifférent de savoir ce que vous disiez.

D^r Vinge

Très flatteur !

Hélène

Je ne suis pas curieuse. J'ai assez de mes affaires ; quant à m'intéresser à celles des autres, cela dépasse mes forces.

D^r Vinge

Mais c'était justement de tes affaires que nous parlions.

Hélène

Moins on parle de ces choses-là...

Gerhard

Nous ne vous tourmenterons pas.

Hélène

C'est très bien à vous. Cela me donnerait la mi-

graine. Je sais que la vie est quelque chose d'assez détestable. Pourquoi donc appuyer du doigt sur la plaie? Laissons les jours s'écouler doucement. Combien je comprends ma vieille et joyeuse belle-mère, qui va en voiture, au cimetière, visiter les tombeaux de ses chers défunts et profite chaque fois de la voiture pour faire une petite partie de campagne.

D^r Vinge

C'est bien. Prends la vie gaiement et pas d'amertume, Hélène! il faut que je m'en aille. J'irai chez toi cet après-midi; j'ai besoin de te parler.

Hélène

Parfaitement. Emma va bien?

D^r Vinge

Admirablement.

Hélène

Et les quatre mioches?

D^r Vinge

On ne peut mieux. (*A Gerhard.*) Adieu, capitaine à la triste figure. (*Il sort par l'antichambre, Gerhard l'accompagne et revient.*)

Gerhard

Merci d'être venue? Je t'ai tant attendue.

Hélène

Je suis venue contre ma volonté, car je me sens tellement lasse, que je ne peux même pas suivre ma pensée.

Gerhard

Oh! ne parle pas ainsi. J'ai tant réfléchi cette nuit à tout ce qui nous occupe que j'ai résolu de t'en parler aujourd'hui... J'ai commencé d'abord à t'écrire; mais

cela était trop long et trop pénible... J'ai pensé ensuite que nous pourrions avoir une heure paisible ici, pendant que Marie monterait à cheval avec Jeanne. Car, c'est vrai, tu m'as défendu ta porte.

Hélène

Il n'est plus possible que tu viennes seul chez moi. Emma t'y a trouvé plusieurs fois et c'est assez pour la rendre méchante et faire médire les gens.

Gerhard

Emma, qu'elle prenne garde à elle !

Hélène

Elle prendra garde aussi à nous. Depuis qu'elle s'est amourachée de mon beau-frère Jean, elle m'est hostile comme si elle était de la famille Bording. Cela importe peu, en somme, mais si Marie soupçonnait la moindre des choses, que deviendrions-nous ? Vraiment, je frémis à cette seule pensée.

Gerhard

Ecoute-moi, Hélène ; ici nous sommes tranquilles.

Hélène

Et tu te sens le courage de répéter la même chose encore.

Gerhard

Hélène, m'aimes-tu ?

Hélène

Tu le sais, autant que je le puis, et vraiment cela n'est pas peu dire. Je ne veux pas te faire de peine, mon ami, mais je suis lasse et c'est inutile de discuter. Nous nous aimions, nous nous sommes rencontrés et je n'ai pas résisté. Et sur quoi aurais-je pu m'appuyer ? mon mari était fou, sa famille toute au plaisir,

et mon père indifférent. Tu étais bon, toi, tu m'éclairais sur tant de choses, tu m'entourais, tu m'enveloppais si chaudement dans ton amour...

Gerhard

Et dans mon admiration.

Hélène

Je ne comprends pas ce que tu admires en moi ; tu ne me vois pas telle que je suis, mon pauvre ami.

Gerhard

Tu es différente des autres femmes ; tu ne parles pas leur langage banal, tu laisses ta pensée errer à son gré, tu as confiance dans les droits de ton être, tu es toi-même, et non pas la proie de préjugés, tu es hors de ces illusions dont les esprits vulgaires se contentent ou dont ils se tourmentent eux-mêmes et les autres.

Hélène

Tu penses trop de bien de moi. Je ne suis pas si indépendante que tu crois : je suis seulement dépourvue d'illusions et de curiosité. Mais les « on dit » ne me laissent pas froide. Je ne veux pas qu'on parle de moi, je ne veux pas qu'on fixe les regards sur moi, — et c'est pourquoi, mon pauvre ami, tu es exilé de ma maison.

Gerhard

J'aime cela, je ne te désirerais pas moins correcte, je te veux inattaquable et indépendante.

Hélène

J'aime à entendre ma louange dans ta bouche, mais m'as-tu fait venir pour me prouver ton éloquence ?

Gerhard

Non. Pour te déterminer à faire un grand pas.

Hélène

Oh ! Cher, tu veux vraiment en reparler encore ? N'avons-nous pas discuté cela à fond ? D'abord ma séparation de Frédérik ou plutôt de sa famille, car lui ne peut pas faire d'objections, le malheureux.

Gerhard

Vraiment, tu l'appelles malheureux ?

Hélène

Si tu l'avais vu là-bas dans son incurable souffrance, tu aurais eu pitié. (*Il fait un signe de dénégation.*) Oui, oui ! Il a déchiré ma vie comme ce vautour qui arrachait le cœur de Prométhée. Pendant de longues années, j'ai couru le monde avec lui, sans comprendre la nature de son mal, cherchant à le distraire et à le guérir dans toutes les stations de bains de mer... Ah ! depuis je n'ai pas grand chose d'humain ! Je vois tout en noir, j'ai de l'amertume contre tout ce qui s'appelle plaisir et je ne suis même pas bien sûre de mon respect pour la majesté de l'amour. Son culte est trop terrible.

Gerhard

Quand je cherche à m'appuyer sur toi, ne détruis pas tout par ton raisonnement.

Hélène

Non, tu as raison, je suis heureuse de ton amour ; nous sommes si chers l'un à l'autre.

Gerhard

Pourquoi se faire son propre vautour ?

Hélène

Nous parlions de ma séparation ; cela, je le comprends. Tu m'assures que je peux l'obtenir vite, parce que Frédérik est fou. Mais ta séparation à toi ! Sans

parler de l'effroyable chagrin de Marie et de l'abandon de Jeanne. Car il faudra lui laisser l'enfant, il y a encore ces trois années légales, ces trois ans absurdes pendant lesquels, pour notre malheur, nous devons attendre, jusqu'à ce que, par grâce, on nous permette de décider de nous-mêmes. Ces trois ans, contre lesquels toujours nous nous brisons le front.

Gerhard

Franchissons ces trois ans et sautons dans la liberté.

Hélène

Comment ?

Gerhard

C'est justement là ce Nouveau auquel j'ai pensé cette nuit, quand mon cerveau était prêt à éclater. Je ne peux plus supporter la vie ainsi ; je ne peux pas vivre oisif et je ne suis pas de ceux qui tuent des chimères.

Hélène

Pourquoi t'occuper des autres ? Chacun a son lot de souffrance.

Gerhard

C'est possible. Et si tu n'étais pas là, peut-être ne trouverais-je pas ma voie. Mais maintenant je me sens du courage et je veux partir, Hélène, partir, de suite.

Hélène

Tu veux partir. Ah ! je comprends ; me quitter et partir.

Gerhard

Non, partir tout de suite, mais pas seul, avec toi !

Hélène

Que veux-tu dire ? Crois-tu que je veuille ?

Gerhard

Hélène, aucun de nous deux ne respecte d'autre loi que celle que nous nous donnons nous-mêmes. Les hommes s'unissent quand ils veulent et se séparent quand ils l'entendent. Cela ne regarde qu'eux.

Hélène

Je ne m'occupe pas des autres, Gerhard, laissons-les s'arranger comme ils peuvent. J'ai assez de mes propres affaires. Mais ce que tu me demandes, c'est une rupture avec la société dans laquelle je vis, c'est comme si tu exigeais de moi que je m'habille des dépouilles des fauves ou des feuilles du figuier. Je veux porter robe et jupon comme les autres femmes.

Gerhard

C'est aussi pourquoi il est nécessaire que tu partes, car ici nous ne pouvons vivre aux conditions que nous nous sommes données ; en deux mots : il faut partir ensemble, tout de suite, plutôt aujourd'hui que demain ; aller très loin.

Hélène

En Amérique, comme ceux qui ont volé la caisse.

Gerhard

Non, pas en Amérique.

Hélène

Eh bien, où se trouve le paradis ?

Gerhard

En Afrique.

Hélène

En tous cas c'est un pays plus neuf.

Gerhard

Ne plaisante pas, Hélène, c'est très sérieux ; je veux aller là où l'on défriche la terre. Là je peux employer

à la fois les forces de mes mains et aussi ma science, chasser et construire un pont, et dans l'endroit le plus beau je t'éleverai une maison suffisamment confortable, où nous serons seuls et libres, seuls comme les deux premiers humains. Quand je songe comment nous y vivrons ensemble, il me semble incroyable qu'un tel bonheur puisse exister ; comprends-tu : laisser derrière soi tout ! le mari malade ! la famille !

Hélène

Oui, cela ne serait pas mal d'être libérée de la famille.

Gerhard

Et pour moi ne jamais plus revoir cette ville, ces hommes, respirer librement, vivre sans préoccupation.

Hélène

Comme tu parles, Gerhard ! Et Marie et Jeanne !

Gerhard

Je n'ose pas penser à Jeanne, car je perds alors tout courage. C'est le prix bien élevé, hélas ! dont je dois payer ce bonheur. Mais Marie ! Oui, laisse-moi te le dire : je ne peux plus supporter ce mensonge quotidien, je n'aime pas à en parler, parce qu'il me semble peu viril de me plaindre et de mêler son nom à ces regrets. Mais tu ne t'imagines pas combien ces continuelles faussetés me font peine. Il faut tout falsifier : attitudes, paroles, caresses ; jamais je ne puis être franchement moi. J'ai une affection réelle pour Marie, je vois bien ses qualités, mais ce qu'elle exige de moi est impossible à donner sans jouer une comédie odieuse... et puis elle est trop bonne. C'est honteux de tromper un

être si honnête ! Il faut sortir de là ! Pardonne-moi, Hélène, cet emportement.

Hélène

Et crois-tu que je sente moins que toi ma bassesse ? Quand Marie vient amicalement à moi, oh ! je voudrais, dans ma honte, que la terre m'engloutit. Souvent, en montant ici, je me trouve la pire des criminelles de ne point retourner sur mes pas ! Oh ! tu vas m'objecter que nous sommes obligés de faire des sacrifices pour arriver à obtenir tout ce que nous désirons. Mais comme toi je suis cruellement lasse de toujours mentir et je voudrais le plus tôt possible pouvoir agir avec franchise. Ne nous payons plus de mots : nous pensons et nous sentons de même.

Gerhard

Je le savais. Et vois-tu, Hélène, j'ai confiance dans l'amour de Marie pour moi ; elle disait tout à l'heure encore : il faut que tu le saches, il n'existe pas au monde de chose que je ne fasse pour te rendre heureux. C'est ainsi. Maintes fois elle m'a répété que mon bonheur était tout pour elle, qu'elle comprenait que je puisse désirer une autre existence et qu'alors elle ne m'opposerait ni reproches, ni jalousie.

Hélène

Ce sont des choses que l'on dit.

Gerhard

Eh bien ! consentiras-tu, Hélène ? Il n'existe pas de milieu : ou nous quitter, car nous ne pouvons plus nous voir, ou risquer tout pour avoir le bonheur. Qu'est-ce qui peut te retenir ? Rien qui ne soit vite oublié quand nous serons partis. Ne m'as-tu pas dit que

tu m'aimais, prouve-le maintenant pour notre bonheur à tous ! Partons bien loin, aujourd'hui même, cette nuit.

Hélène

Encore aujourd'hui ! Et tu crois que cela peut réussir ?

Gerhard

Je ne sais... mais partons d'ici.

Hélène

Il ne me plait pas d'être obligée de nous cacher.

Gerhard

Et c'est justement pourquoi il faut partir. Une fois sur la terre étrangère, nous n'aurons plus besoin de dissimuler.

Hélène, *bas*

Sais-tu, Gerhard, combien tu me tentes.

Gerhard

Amie ! Tu crains aussi de le voir revenir.

Hélène

Qui ? Frédéric.

Gerhard

Ne le savais-tu pas ?

Hélène

Je crois qu'on en parle, mais cela ne sera probablement pas encore. D'où le sais-tu ?

Gerhard

Naturellement, du D' Vinge, et c'est bientôt qu'il doit revenir.

Hélène

Cela m'est indifférent. Il ne peut ni me lier ni me délier. Non, ce qui me tente, c'est la solution. Au lieu de marcher droit, je me suis souvent laissée influencer,

pliant devant l'inévitable, trouvant tout également bon ou mauvais. Cependant mécontente et indifférente comme je l'étais, j'ai toujours eu peur d'accepter une responsabilité que les autres m'imposaient. Souvent tu m'as demandé si j'aimais Frédérik quand nous nous sommes mariés. Je n'étais pas très jeune, vingt-quatre ans, il me semblait qu'il était plus jeune que moi, et si étourdi, si joyeux, si peu réfléchi, que la vie ne pouvait être pour lui qu'une suite de plaisirs. Peut-être moi-même étais-je un peu avide de jouissances, comme tu le dis, du reste, quand tu t'irrites de mon passé et que tu veux me prêcher la morale.

Gerhard

Je n'ai pas mené la vie d'un saint et ne pouvais, certes, pas exiger que tu m'aies attendu en t'ennuyant.

Hélène

Non, mais tu veux me voir sous un certain jour et d'ailleurs tu ne supportes pas la pensée qu'un autre m'ait possédée. Eh bien ! à vrai dire, je ne me suis pas amusée, mais distraite pendant les deux premières années de notre mariage jusqu'au jour où Frédérik, soudain, devint singulier et étrange. Tu ajoutes tant d'importance à sa maladie, tu me demandes s'il était fou avant ou pendant notre mariage ; je ne sais ! Mon Dieu ! dès qu'il fut atteint, je ne ressentis plus que de la pitié pour lui en voyant son corps robuste s'affaisser de la plus atroce manière. Mais ce qui me fit le plus souffrir, ce furent ses paroles, et aussi ses horribles fantaisies. Quand je découvris ce qui se cachait derrière sa folie, quand, pendant son délire, je lui entendis conter ses amours anciennes et récentes, je compris ce

qu'il avait exigé de moi et je me sentis froid au cœur. Elles disparurent alors toutes, ces illusions de jeunesse, que l'éducation, la lecture des romans, la morale sociale, tout mon passé avait fait naître en moi. A présent, je sais la valeur exacte des hommes et des femmes, de la vie commune et du mariage.

Gerhard

Tous ne se ressemblent pas.

Hélène

Non, mais aucun n'est selon la formule. A la fin je me sentis le dégoût du mariage : il me parut avilissant de soigner mon mari dans cet état, où tous ses mots exprimaient l'ivresse et où ses forces aboutissaient à un désir continu.

Gerhard

Il était fou.

Hélène

Et quand fut-il sain d'esprit ? (*Elle frissonne*). Je ne puis dire, mais tu vois, à présent, c'est toi qui l'excuses, et lentement je suis arrivée à faire de même. Je voulais bien le quitter, mais la famille me pressa, pria, pleura, parla de scandale et de chagrin, promettant une délivrance proche, un avenir doré. Je me laissai persuader. D'ailleurs, qu'aurais-je pu devenir ?

Gerhard, *serrant ses deux mains*

Ma pauvre Hélène !

Hélène, *se lève*

Depuis, cette pensée ne m'a plus abandonnée dans ma solitude. Où aller, du reste ? Personne ne m'appelait, partout j'étais étrangère, ma famille ne me vou-

lait pas. N'étais-je pas établie, sans besoins matériels ; alors je m'assis au chevet de Frédérik et le soignai, jusqu'au jour où il devint si furieux, si bestial qu'on dut l'emmener, le malheureux, dans cette maison où il souffre actuellement. Mais pendant ces veilles auprès du lit, je repris peu à peu possession de moi-même. J'éprouvais cette sensation que tous les voiles qui enveloppaient le monde où je vivais se levaient l'un après l'autre et que je voyais tout ce qui se dissimulait derrière eux. Je devins indépendante, sentant qu'on doit chercher la force en soi-même. Mais, triste et lasse aussi. Rien ne pouvait plus m'étonner ou m'émouvoir ; car, mon cher ami, on ne peut s'intéresser aux autres. En quoi nous touchent-ils ? Si cette opinion est révoltante, eh bien ! tant pis, c'est la mienne.

Gerhard

Je ne crois guère à cet égoïsme qui consiste à se dévouer pour un fou. Mais toi, tu ne parles pas selon la morale des autres, tu agis seulement d'après cette morale.

Hélène

Alors tu arrivas de l'armée que tu venais de quitter, parce que, disais-tu, tu ne pouvais supporter « la règle, la discipline ». Cela m'intéressa aussitôt ; et quand nos relations intimes eurent commencé...

Gerhard

Je trouvais le plus grand bonheur dans les heures passées avec toi.

Hélène

Alors je me laissais aller à cette intimité sans résistance, follement, comme toujours, m'abandonnant au

cours des choses, sans m'inquiéter du chemin parcouru et du but à atteindre.

Gerhard

Je te répète, Hélène, le chemin est devant nous, si nous ne regardons pas en arrière ; et le but, c'est une autre existence pour tous deux, qui nous aimons ; nous ne vivrons absolument que pour nous-mêmes, jusqu'à ce que la loi inéluctable s'accomplisse.

Hélène

La mort, je l'ai souvent désirée.

Gerhard

Ne parle pas ainsi, Hélène, ne veux-tu pas maintenant vivre avec moi, ne m'aimes-tu plus ?

Hélène

Oui, je t'aime, parce que ton âme brûle et que ses flammes m'atteignent.

Gerhard

Et tu veux me suivre ? Dis que tu le veux, dès à présent ; il me faut partir et il faut que tu m'appartiennes. Dis *oui* et embrasse-moi. (*Il l'embrasse*). C'est bien oui ?

Hélène

Oui, laissons aller les choses. C'est peut-être de la folie, mais qu'ai-je à perdre ?

Gerhard

Merci, mille fois ! Alors, aujourd'hui ! Retourne à la maison et prépare tout. Je viendrai te chercher ce soir ou cette nuit. Nous quitterons le pays à la première occasion.

Hélène

Tu me bouleverses. J'oublie ce que je voulais te demander. Et Marie ?

Gerhard

J'écrirai à Marie quand nous serons loin.

Hélène

Tu veux partir sans lui parler ?

Gerhard

Oui, ne l'avais-tu pas compris ? Cela vaut mieux pour elle et pour moi. A quoi bon les discours, les prières, les scènes, quand quelque chose est et doit être décidé.

Hélène

Mais tu me disais que tu étais assuré de son consentement.

Gerhard

J'affirmais être sûr de son pardon. Je connais son esprit et son cœur.

Hélène

Pourquoi alors ne pas la prévenir ? Tu lui dois bien cela.

Gerhard

Je ne pense pas ainsi. En tout cas, il m'est impossible actuellement de bien démêler les égards que je lui dois. Il faut que je parte d'ici ; laisse-moi, en cette circonstance, agir selon mon gré.

Hélène

Non, non, je ne le veux pas. Ce que les autres penseront m'est indifférent, mais Marie ! La quitter secrètement, fuir la nuit, et le matin la laisser se réveiller

dans le malheur, abandonnée par son mari qu'elle aime et qui est parti avec sa meilleure amie à elle, non, comment as-tu pu t'imaginer que je consentirais à cela. Je croyais que, sûr de son amour, tu lui dirais : « Marie, c'est ainsi, le destin l'a voulu, rends-moi ma liberté; » et qu'elle répondrait : « Mon pauvre Gerhard, si tu peux quitter Jeanne et te passer de moi, pars donc et cherche le bonheur ! » Je ne suis pas même bien sûre, Gerhard, de ne pas préférer son rôle au mien. Mais lui parler est nécessaire.

Gerhard

Inutile.

Hélène

C'est à la seule condition que tu avoueras tout à Marie.

Gerhard

Et quelle que soit la réponse... ?

Hélène

Quand tu lui auras donné loyalement une explication, je partirai avec toi.

Gerhard

Cette nuit ?

Hélène

Oui, cette nuit.

Gerhard

Eh bien ! je lui parlerai.

Hélène

Crois-moi : c'est raisonnable.

Gerhard

Mais on ne fait pas de folie raisonnablement. Quand

on veut sortir de la loi, on ne peut commencer par s'y soumettre. C'est égal, si je pouvais être sûr de toi.

Hélène

Tu peux l'être. Je t'aime.

Gerhard

Et moi, je t'adore comme si j'avais vingt ans... J'ai entendu un fiacre s'arrêter. Ce sont eux qui reviennent : cause un peu avec Marie. Non, dis que tu es venue chercher Jeanne pour diner et emmène-la. Pendant que vous serez loin, je parlerai à Marie.

Hélène

As-tu peur ?

Gerhard

Non. Il faut certainement traverser le feu et la glace pour obtenir le bonheur.

Hélène

J'espère que nous ne regretterons jamais d'avoir quitté nos joies présentes, si minces qu'elles soient.

Gerhard

Nous ne regretterons rien.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARIE, JEANNE, EMMA.

(venant de l'antichambre)

Marie

Bonjour, Hélène. Te voilà.

Gerhard

Bonjour, Emma.

Jeanne

Bonjour, chère Hélène ! Comme c'est gentil à toi d'être venue.

Hélène

Je viens pour t'emmener dîner. Je veux causer avec toi.

Jeanne

De tout cœur.

Hélène

Tu trouveras ma belle-mère.

Jeanne

Oh ! j'aurais préféré être seule avec toi.

Hélène

Et Jean, le grand musicien.

Jeanne

Ah ! lui ! (*A sa mère.*) Tu permets.

Marie

Volontiers. Va seulement t'habiller.

Jeanne

Ce sera fait dans cinq minutes. (*Elle sort à gauche.*)

Emma

Ta belle-mère sera chez toi aujourd'hui ?

Hélène

Oui, j'ai reçu ce matin un billet m'annonçant son arrivée et celle de Jean. Avec des gens aussi jeunes, j'ai besoin de Jeanne comme contrepoids.

Emma

Comme tu es mordante.

Marie

Tu as attendu longtemps, Hélène ?

Hélène

A peu près une demi-heure. J'ai vu Knud ici.

Marie (*à Gerhard*)

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a dit de ta tristesse ?

Emma

Gerhard est triste ?

Gerhard

Marie se l'imagine. Je ne souffre que de la paresse.

Hélène

Ou peut-être de mauvaise humeur conjugale.

Marie

Mon Dieu, je ne le fais pas souffrir.

Emma

Hélène veut peut-être dire qu'il n'apprécie pas son bonheur.

Gerhard

Si vous vouliez choisir un autre sujet de conversation...

Marie

Volontiers. Pour qui bat à présent le cœur de ton beau-frère Jean ? Je l'ai rencontré hier avec une très jolie femme.

Hélène

Je prendrai des renseignements, mais peut-être que la dame ne mérite pas d'être discutée en famille.

Marie

Il est si libertin.

Hélène

La musique nécessite des aventures. D'ailleurs, cela m'est indifférent.

Emma

Comment peut-on être indifférente à ce qu'un jeune comme lui se perde.

Hélène

Jean a trente ans, je ne sais pas s'il se perd et cela m'est égal. Sa mère a foi en lui. Cela doit nous suffire, Emma.

Emma

Entre nous, Hélène, pense ce que tu voudras, mais tu ne devrais pas dire de semblables choses.

Marie

Pourtant, on ne peut dire que ce que l'on pense.

Gerhard

Si toutefois on a une opinion.

Emma

Je ne peux pas disputer avec d'aussi solides têtes que les vôtres. Je dirai seulement : je ne sais pas et je ne crois pas que le beau-frère d'Hélène soit un libertin.

Gerhard

Tout le monde sait, et toi-même tu sais comment vit Jean Bording.

Emma (*avec emportement*)

Non, je l'ignore et n'en veux rien savoir. Vous ne voulez voir partout que le mal. Aujourd'hui, c'est Jean, demain, un autre. Jean Bording est une nature douce et poétique.

Hélène

Jean, ce goinfre !

Marie (*riant*)

Il a un si bon appétit !

Hélène

Il a toujours envie de manger. Mais peut-être Emma le connaît-elle sous un autre jour ; tu joues avec lui à quatre mains, je crois ?

Emma

Oui, je joue avec lui et je sais que c'est un enfant qu'une bonne femme pourrait conduire.

Hélène

Une nourrice sèche.

Gerhard

Emma ne voit que ce qu'elle veut voir. Elle ne distingue pas les passions de Jean Bording, que je ne condamne pas d'ailleurs.

Emma

Jean m'est indifférent. Mais je ne crois pas le mal que l'on dit de tous, je ne crois pas à ces choses répugnantes que vous trouvez dans vos livres et dans votre esprit ; d'après vous le monde serait plus bestial qu'humain !

Gerhard

Pourquoi, bestial ?

Emma

Ah ! les sens que vous voyez partout n'existent pas.

Gerhard

Pourtant le monde se multiplie.

Emma

Ceci n'a absolument rien à voir avec cela

Hélène

Quand j'entends de vertueuses femmes comme

Emma parler, et elle a quatre enfants, je croirais presque qu'il existe deux manières différentes de mettre des enfants au monde : une pour les gens de rien et une autre pour les gens moraux. Cela serait très intéressant d'être éclairé sur la seconde.

(Gerhard rit).

Emma

Non, Hélène, tu exagères.

Marie (*riant*)

Ecoute ! taisons-nous ! voilà Jeanne.

Jeanne

Voici, je suis prête. Nous partons, Hélène ?

Hélène

Quand tu voudras, ma fillette. Mettons-nous en route. Bonjour, capitaine ! et merci de votre bonne compagnie. Adieu, chère Marie. (*Marie l'embrasse.*) Adieu, Emma, prie pour moi et embrasse tes quatre enfants de ma part.

(*Hélène et Jeanne sortent par l'antichambre.*)

Marie

Hélène t'a certainement dérangé, mon ami.

Gerhard

En effet, mais j'aime à causer avec elle.

Marie

Va à présent à ton travail : Emma et moi nous potinerons à notre aise.

Emma

Je devrais partir, car c'est bientôt l'heure du diner.

Marie

Ah ! tu disposes bien de quelques minutes.

Gerhard

Adieu, Emma, je rentre chez moi. (*Il entre dans sa chambre*).

Emma

Les allures d'Hélène te plaisent vraiment ?

Marie (*en causant*)

Elle est un peu leste dans son langage, mais je l'aime beaucoup, elle a d'excellentes qualités.

Emma

Elle est intelligente.

Marie

Et bonne, secourable, gaie et honnête.

Emma

Tu es toujours aussi enthousiaste d'elle.

Marie

Peut-on ne pas l'aimer, elle est si malheureuse.

Emma

Mon Dieu, elle a tiré tout l'avantage possible de cette situation.

Marie

Avantage ! C'est un singulier mot.

Emma

Oui, oui. Sais-tu pourquoi la vieille M^{me} Bording et Jean se sont fait annoncer chez Hélène aujourd'hui et pourquoi Knud doit aussi y aller ? Parce que son mari revient de l'hôpital ce soir. Nous verrons ce qu'elle en dira.

Marie

Elle ne le sait pas ! Mais quel manque d'égards !

Emma

On n'a pas pensé ainsi. Mais il ne faut rien dire à Gerhard.

Marie

Non, je ne vois toujours pas l'avantage.

Emma

Elle n'était guère éprise de Frédéric, quand elle se maria, mais c'était un bon parti, Frédéric était beau, comme on l'est du reste dans toute sa famille, et riche.

Marie

Il était ruiné, quand il devint fou.

Emma

Je n'en sais rien, mais je sais qu'elle s'amusa beaucoup dans les premières années de son mariage; elle était partout, avait de magnifiques toilettes, voyageait, recevait, coquetait.

Marie

Je ne croyais pas qu'Hélène fût coquette.

Emma

En tout cas, elle avait une cour et disait qu'elle ne pouvait souffrir la société des femmes. Son mari lui permettait tout.

Marie

Certes lui-même prenait de grandes libertés.

Emma

Il était fou, le malheureux ! Peut-on juger la conduite d'un insensé ? Mais Hélène agissait singulièrement. Il était aimable et bon pour elle, ainsi que toute la famille du reste, et elle ne faisait que se moquer d'eux. Trouves-tu cela bien ?

Marie

Peut-être as-tu raison.

Emma

Et puis cette liberté de langage, ce mépris de tout ; aucune croyance, car elle n'a pas la moindre religion.

Marie

Je n'ai pas non plus la foi, Emma.

Emma

Mais cette pose d'Hélène est trop forte. Vinge me dit souvent qu'il ne voudrait pas m'influencer, et moi j'ai une religion. Naturellement je n'accepte pas l'Évangile tout entier. Je voudrais pouvoir le faire, mais cela n'est plus de notre temps ni de notre instruction. Mais vraiment il faut croire à une autre vie, à quelque chose...

Marie

Emma, chacun est libre ?

Emma

Eh bien ! Laissons la religion, mais la morale, n'est-elle pas nécessaire à tous, et Hélène n'en a aucune.

Marie

Comment peux-tu dire ? Tu n'as pas le droit de parler ainsi.

Emma

C'est beau à toi de la défendre.

Marie

Pour la seconde fois, tu t'étonnes de me voir défendre Hélène, qui est mon amie depuis que nous sommes ici. Qu'y a-t-il de singulier à cela ?

Emma

Je le trouve cependant.

Marie

Que trouves-tu ?

Emma

Je ne veux rien dire.

Marie

Il faut dire ce que tu penses. Hélène a-t-elle fait quelque chose de mal ?

Emma

De mal ?... Non.

Marie

Emma, renseigne-moi.

Emma

Puisque tu m'y forces : Hélène coquette avec ton mari.

Marie

Avec Gerhard ! Hélène !

Emma

Tout le monde peut le voir. Toi seule es aveugle.

Marie

Es-tu sûre, Emma, que ce ne soit pas toi qui vois le mal où il n'est pas ?

Emma

Comme tu voudras, mais il est certain qu'il la visite souvent, qu'ils ne se quittent pas des yeux quand ils sont ensemble et qu'ils ont toujours quelque chose à se dire.

Marie

Mais c'est naturel. Qu'il la voie souvent, je ne le crois pas. Pas plus souvent que nous et d'ailleurs toujours avec moi.

Emma

Pas toujours. Plusieurs fois je l'ai trouvé seul chez elle. Et aujourd'hui : qui demeurera avec le laborieux

Gerhard, quand il était certain que tu étais sortie ?
Hélène.

Marie

Que dis-tu ? Non, cela est impossible.

Emma

Réfléchis toi-même ! Et adieu.

Marie

Et il me renvoyait. Il faut que je te parle encore.

Emma

Il me faut rentrer à présent.

Marie

Reviens alors après-midi, je t'en prie. Je ne veux pas rester seule avec ce tourment ! Ecoute donc !

Emma

S'il m'est possible de quitter la maison, je reviendrai ; à tantôt ! (*Elle embrasse Marie*).

Marie

Amie, je t'accompagnerai.

Emma

Cela n'est pas nécessaire. Voilà ton mari. Adieu.
(*Elle sort par l'antichambre*).

Gerhard (*venant de sa chambre*)

Elle n'était pas partie encore ! Ah ! tu l'as gardée pour adoucir sa blessure.

Marie

Il est vrai qu'Hélène a été cruelle pour elle.

Gerhard

Cruelle ! Pas plus qu'elle ne le mérite.

Marie

Un peu plus. Et à quoi bon ces dures paroles ? Hélène éloigne le monde par ses manières.

Gerhard

Peut-être ne tient-elle pas à l'attirer ? Elle se suffit à elle-même.

Marie

Eh bien ! (*A la femme de chambre qui entre*). Qu'y a-t-il ?

La Femme de chambre (*venant de gauche*)

Doit-on servir ?

Marie

Oui, je vous prie.

Gerhard

Alors, à table !

Marie

J'appelle Jeanne.

Gerhard

Mais Jeanne est chez Hélène !

Marie

C'est vrai. Allons, alors, nous, les deux vieux. (*Ils sortent à gauche*).

(*Rideau*)

ACTE II

(Chez Hélène, salon meublé avec un confort extrême. A gauche, devant sur la scène, une fenêtre. A droite, porte menant à la salle à manger, à gauche au fond, porte conduisant à la chambre à coucher d'Hélène. Au milieu, au fond, porte allant à l'antichambre).

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, JEANNE, M^{me} BORDING

(Hélène et Jeanne sont ensemble autour d'une table où est servi le café. Madame Bording, un peu éloignée, dort dans un coin du sofa. Les autres parlent bas).

Jeanne

Elle dort !

Hélène

Oui... Tout à l'heure, elle le niera.

Jeanne

Pourquoi ?

Hélène

Parce qu'elle est vieille et qu'elle a trop mangé.

Jeanne

Sais-tu, ce qu'il y a d'étourdissant en toi. C'est que tu réponds toujours. Je ne sais rien d'aussi inepte que

les parents qui ne veulent pas répondre. Tout doit être un secret incompréhensible. Comme si je ne savais pas tout ! Mon Dieu, quand on a quatorze ans, on n'est plus une enfant.

Hélène

Ni tout à fait une grande personne. Est-ce que ta mère ne répond pas à tes questions ?

Jeanne

Pas toujours, papa plutôt.

Hélène

Qui aimes-tu le mieux ?

Jeanne

C'est la question que l'on pose aux enfants.

Hélène

Oui, oui, intelligente enfant ! je te fais grâce de la réponse.

Jeanne

Je peux te dire. Je crois les aimer également. Mais j'aime mieux être avec papa. Il est plus intéressant.

Hélène

Comment ! pour causer ?

Jeanne

Oui, vois-tu, une mère est plutôt mère qu'autre chose. Elle nous caresse, nous soigne, nous gronde, nous corrige : « Tiens-toi droite, Jeannette ; enfant que lis-tu maintenant ? as-tu fait tes exercices aujourd'hui ? tu viens de froisser ta robe. »

Hélène

Je ne crois pas ta mère bien sèvere.

Jeanne

Non, elle est douce et bonne, mais un père c'est au-

tre chose. Quand j'entre dans la chambre, où sont ses armes, ses cartes, les rayons de ses livres, fleurant le tabac, sentant l'homme, il me semble être en une autre partie du monde que chez maman, on y est seulement en...

Hélène

En Europe.

Jeanne (*riant*)

Juste, car maintenant papa est en Afrique. (*M^{me} Bording se lève*). Voilà qu'elle s'éveille.

Hélène

Non, elle s'agite seulement en rêvant.

Jeanne

Elle est charmante du reste ; Jean Bording est charmant, lui aussi.

Hélène

Tu trouves ?

Jeanne

Il a l'air si intelligent. Et quand il joue du piano, c'est étourdissant, divin, on est tout à fait ému en l'entendant. Quel âge a-t-il ?

Hélène

Trente ans. C'est vrai, tu étais au concert l'autre jour.

Jeanne

Oh ! j'aime bien mieux l'entendre dans l'intimité, quelquefois chez ma tante Emma ; il vient dans l'après-midi jouer avec elle. Moi aussi je dois jouer avec lui bientôt. Maman l'a promis. Je m'en réjouis, mais je frissonne aussi à cette seule pensée : lorsqu'il me re-

garde de ses grands yeux tristes, tout tourne autour de moi.

Hélène

Il est vraiment si séduisant ?

Jeanne

Non, il n'y a rien de tel que les artistes, ce ne sont pas des hommes semblables aux autres. On doit avoir pour eux du respect.

Hélène

Pour eux comme pour les autres, quand ils valent quelque chose. J'aurais voulu que Jean vint à l'heure exacte. Je n'aurais pas eu besoin de lui faire garder son diner.

Jeanne

Un artiste ne saurait être exact.

M^{me} Bording (*se réveillant*)

Quoi ! est-ce Jean ?

Hélène

Non, Jean n'est pas venu... Belle-mamam, vous avez dormi.

M^{me} Bording

Non, je ne peux dormir pendant le jour ; je me reposais seulement un peu, et puis je ne voulais pas interrompre le babil de Jeanne.

Hélène

Désirez-vous encore du café ?

M^{me} Bording

Oui, une petite tasse. (*Hélène verse du café*). N'as-tu pas un peu de liqueur ?

Hélène

Certainement, je n'y pensais pas. (*Elle en cherche*

et revient avec deux bouteilles). Cognac et curaçao!

M^{me} Bording

Du cognac, Hélène chérie, il n'y a rien de plus sain que le cognac.

Hélène

Beaucoup pensent ainsi.

M^{me} Bording

Demande seulement à ton frère le docteur. Eh bien ! Jean n'est pas venu, c'est bien de lui cela ! Ce grand enfant ! Il sera tombé sur une partition de Wagner ou de Mozart, et il oublie le monde entier et le diner.

Hélène

Peut-être est-il simplement tombé dans un café avec quelques bons amis.

M^{me} Bording

Tu es mordante, petite Hélène, tu ne comprends pas Jean. Il vit avec le cœur. Comme nous autres Bording, nous sommes gens de sentiment ; toi, au contraire, tu vis avec l'esprit.

Hélène

Mais, belle-maman, je ne trouve pas que ce soit mal d'entrer dans un café.

Jeanne

Je ne crois pas non plus, Hélène, que tu comprenes bien Jean Bording. C'est un artiste, vois-tu, et il ne peut être comme tout le monde.

M^{me} Bording

Jeannette a raison : pense combien Jean est artiste. Est-ce que tu ne prendrais pas un petit verre de liqueur, mon enfant, un peu de cognac ?

Jeanne

Un peu de curaçao, je vous prie.

M^{me} Bording

C'est vrai, les enfants aiment ce qui est doux, le cognac, c'est bon pour les vieux. (*Elle verse pour elle-même et pour Jeanne*). Non ! Hélène ne comprend pas Jean, parce que Hélène n'est pas musicienne ; nous autres, Bording, nous sommes tous musiciens. Ce pauvre Frédérik ! Comme il savait goûter la bonne musique, Wagner et Mozart !

Hélène

Et Offenbach.

M^{me} Bording

Oui, Offenbach, voilà son piano.

Hélène

Un de ses pianos.

Jeanne

Il en avait beaucoup ?

Hélène

Vois-tu, quand Frédérik devint fou, on remarqua qu'il achetait des pianos pour les donner à tous les membres de sa famille et à ses amis. Il offrit même à belle-maman et à Jean un magnifique piano à queue.

Jeanne

J'aurais bien voulu qu'il m'en donnât un.

M^{me} Bording

Oui, Frédérik était un cœur d'or. Pauvre Frédérik, à présent il est là-bas avec tous ces vilains malades, lui, si bien portant, si gai. La dernière fois il m'a très bien reconnue, très bien.

Hélène

Il y a longtemps que vous êtes allée le voir, ma mère ?

M^{me} Bording

Assez] longtemps. Je ne peux supporter de le voir là-bas. Jean non plus. Jean ne peut travailler pendant quinze jours, quand il a vu Frédérik.

Hélène

Jean l'a-t-il] visité ? Je ne m'en souviens pas. D'ailleurs, la] semaine dernière, quand j'y étais, Frédérik m'a reconnue à peine, il parlait en tout cas, avec plaisir, d'autres femmes qu'il a connues et que je ne valais pas. Va prendre un peu plus d'embonpoint, tu reviendras après, me dit-il.

M^{me} Bording .

Frédérik était toujours si gai et il aimait tant la plaisanterie ! Est-il vraiment aussi malade maintenant : ne le vois-tu pas un peu trop avec ton intelligence ?

Hélène

Gai ! Oh ! belle-maman, pendant les deux ans où nous avons voyagé, il n'a pas été d'une humeur égale. Une fois il imagina de tirer au pistolet dans la chambre et voulut absolument prouver sa sûreté de main en enlevant une pomme placée sur ma tête, et il se croyait excellent tireur. Une nuit, je me souviens... non, je ne veux pas effrayer Jeanne avec mes histoires de malade. Après, je l'ai eu ici, chez moi, une année et, depuis dix mois qu'il est là-bas, je le visite chaque semaine. Je] connais bien son état.

Jeanne (*près de la fenêtre*)

Voilà M. Bording qui arrive.

M^{me} Bording

C'est Jean ! Pourvu que le diner soit chaud encore, Hélène ?

Hélène

Je le crois. Mais c'est une heure trop tard.

SCÈNE II

LES MÊMES, JEAN BORDING *venant de l'antichambre.*

Jean

Pardon, Hélène, j'ai tout à fait oublié l'heure et je me suis mis à causer en route. Bonjour, chère maman. Bonjour, Jeannette, comme je suis heureux de te trouver ici. *(Il l'embrasse sur le front, elle rougit).* Il fallait peut-être dire vous ?

Jeanne

Oh non, je vous prie de me tutoyer.

Jean

Mais *tu* es presque une grande fille.

M^{me} Bording

Bonjour, mon fils, n'as-tu pas couru trop fort ?

Hélène

Veux-tu entrer dans la salle à manger. Ton diner t'attend ?

Jean

Oh non ! je mangerai ici. Donne-moi ce que tu voudras, une bouchée seulement.

Jeanne

Permettez-moi de servir, c'est très amusant.

(Elle sort en courant et elle apporte les plats).

Jean

As-tu un peu de vin rouge, Hélène? Je suis tellement altéré par mon verbiage! Je dois vous dire, j'étais avec Agenem qui me reproche toujours que ma musique n'est pas assez moderne. Je suis moderne tout autant que lui, mais le bon vieil art, celui qui vient du cœur et va au cœur, nous ne le dépasserons pas. Non, personne ne vaut Beethoven, le vieil Haydn ou Bach. Quoi, Jeannette? c'est un consommé, merci, c'est délicieux. Pourvu qu'il soit chaud?

Jeanne

Oh! oui, il l'est. Moi je raffole du Chopin, il est étourdissant.

Jean

En effet, il a du nerf, du cœur et pas de mathématiques. Hélène, ce vin rouge dont tu parlais?

(Jeanne sort en courant).

Jean

Elle est gentille, la petite.

Hélène

Elle est grande. Tu ne devrais pas l'embrasser.

Jean

Tu as certainement un morceau de miroir du diable dans tes yeux, Hélène; tu vois le mal partout, même dans la caresse la plus innocente faite à un enfant. De quels hommes atroces tiens-tu donc cette triste expérience?

Hélène

Je n'ai été mariée qu'avec ton frère.

M^{me} Bording

Hélène ne nous comprend pas, voilà tout.

Jean (*à Jeanne apportant le vin rouge*)

Merci, mille fois, mais ne portes-tu pas un verre pour toi-même ? Oui, moi je prendrai le grand verre, maman le petit.

M^{me} Bording

Merci, mon enfant, pas de vin maintenant ; mais peut-être un peu de cognac. (*Hélène en verse*).

Jeanne

Pas autant, monsieur Bording, je ne sais même pas si j'ose. J'ai peur de m'enivrer.

Jean

Pour trinquer ensemble. A ta santé, Jeannette ! Nous jouerons du Chopin, n'est-ce pas ?

Jeanne

Je désire beaucoup jouer avec vous. Personne ne joue d'une façon plus étourdissante que vous.

Jean

Nous passerons de bons moments. A ta santé, mère !

M^{me} Bording

Merci, mon fils. Hélène, désires-tu quelque chose ?

Hélène

Merci, je ne prendrai rien.

Jean

Tu n'es pas gaie, Hélène. Voyons le second plat, si vous voulez bien, ma petite servante. (*Il envoie de ses doigts un baiser à Jeanne*).

Jeanne

J'y cours. (*A Hélène en passant*). Dieu ! comme je m'amuse !

SCÈNE III

LES MÊMES, D^r VINGE *venant de l'antichambre*

D^r Vinge

Bonjour, Hélène ; bonjour, madame Bording.

Hélène

Assieds-toi.

M^{me} Bording

C'est bien à vous de nous venir voir, cher docteur, car nous nous portons vraiment très bien.

D^r Vinge

Tant mieux. Que grand bien vous fasse ! Jean, vous dînez encore ?

M^{me} Bording.

Il est venu tard.

Jean

On m'a retenu, mais je suis maintenant aussi bien lesté qu'un archevêque servi par de charmantes bachelettes. (*A Jeanne qui rentre avec le plat*). Merci, ma chère enfant. Ah ! du canard, c'est justement mon plat favori.

Jeanne

Faut-il découper ? Bonjour, mon oncle !

Jean

Oui, un solide morceau, car j'ai vraiment faim, et je me trouve si bien ! Vous ne prenez pas un verre de vin, docteur ?

D^r Vinge

Du vin ! C'est du vin rouge ? Cela ne pourra pas me faire de mal.

Jean

Il est très bon, il faut un verre.

Jeanne

J'y vais.

Hélène

C'est une des dernières bouteilles de la cave de Frédéric.

Jean

Frédéric savait apprécier le bon vin et tout ce qui était bon et beau en ce monde, comme nous faisons tous, nous autres Bording. A votre santé, docteur !

Dr Vinge (à Jeanne qui vient de lui verser à boire)

Merci, Jeannette ! A votre santé, Jean ! Il est vraiment bon, ce vin. Il était connaisseur, Frédéric.

Jean

Et gourmet ?

M^{me} Bording

Et si gai ?

Hélène (causant)

Et maintenant il est fou.

Jean

Comme tu n'entends rien au sentiment, Hélène... Tu es bien peu artiste !

M^{me} Bording

Elle n'a que de l'esprit.

Jeanne (bas à Hélène)

Comme tu es taquine. Tu n'as pas honte !

Hélène

Ne bois pas autant, Jeanne.

Jeanne

Oh ! je m'amuse d'une manière étourdissante. A présent je vais chercher le dessert.

D^r Vinge

Hum... Hélène n'avait pas tort de nous rappeler la maladie de Frédérik, puisque nous sommes justement réunis ici à cette occasion.

Hélène

Quoi donc ! cette petite réunion se change en congrès médical ?

M^{me} Bording

Oui, nous voulions tous trois causer un peu avec toi, Hélène. Puisque Jean et moi devons venir ici aujourd'hui...

Jean

Nous priâmes Vinge de se joindre à nous, lui aussi. (*A Jeanne*). Merci, chère.

D^r Vinge

Nous voulions parler de Frédérik, tu comprends ?

Hélène

Très bien, mais alors, Jeanne, il faut sortir un instant.

Jeanne

Quoi ? C'est étourdissant ! Je dois me retirer juste au moment où nous étions le mieux.

Jean

Nous nous dépêcherons. C'est bien ennuyeux.

Jeanne (*prête à pleurer*)

Oh oui ! ah !

Hélène

Oui, oui, ma fillette. Mais cela est nécessaire. (*Jeanne sort*). Eh bien ? belle-maman, qu'y a-t-il donc ?

M^{me} Bording

Oh ! je trouve si triste pour Frédérik le séjour de

là-bas ! Quand je m'imagine mon pauvre fils au milieu de ces gens sauvages, lui qui était si bon, si gai, je me désespère.

Hélène

Je trouve cela très triste aussi, il est assurément mal là-bas, si toutefois il a conscience de sa situation, c'est pourquoi je l'ai soigné d'abord à la maison, contre l'avis des médecins qui le déclaraient incurable et me recommandaient instamment de le conduire à un asile d'aliénés.

M^{me} Bording

Oh ! le vilain mot ! Tu ne comprends pas, Hélène, combien c'est terrible pour une mère d'entendre dire : Votre fils est dans une maison de... horrible !

Jean (*en train de peler une poire*)

Pauvre mère, tu ne peux supporter cette douleur. Nous avons trop de cœur, nous autres Bording.

Dr Vinge

Il ne faut pas prendre les choses ainsi. Quand un homme est malade, il le faut transporter à l'hôpital, quand il est mort, il faut l'enterrer. Il est heureux que nous ayons de belles institutions, autrefois on maltraitait ces pauvres malheureux bien davantage.

M^{me} Bording

Oh ! toutes ces affreuses maladies ; de mon temps on n'en entendait pas parler.

Dr Vinge

Ah ! si j'avais été docteur alors ! Mais ne nous perdons pas dans ces considérations générales. Jean, donnez-moi un peu de vin encore. Diable, comme son goût est pur ! Parlons maintenant raisonnablement.

M^{me} Bording

Prêtez, vous autres, votre intelligence, moi je n'ai que mon amour.

D^r Vinge

Que dis-tu, Hélène ?

Hélène (*l'interrompant*)

Attends un peu, je veux d'abord connaître l'avis de ma belle-mère et de mon beau-frère, pour savoir s'ils me conseillent de retirer Frédérik de là-bas ?

M^{me} Bording

Oui, si tu le peux, mais nous ne te forçons à rien.

Jean (*mangeant*)

Cela serait assurément un grand sacrifice pour toi, mais tu connais Frédérik, il serait mieux auprès de toi qu'avec un médecin étranger et des gardiens grossiers.

Hélène

Je n'ai pas, en principe, de sérieuses objections à faire ; je trouve, comme vous, qu'il est mal là-bas, du moins quand il est calme. Pourtant il y a une question qu'il me faut poser : celle des frais.

M^{me} Bording

N'en parlons pas.

Jean

De l'argent, qu'est-ce cela ?

Hélène

L'argent est une question. Je ne peux soigner Frédérik toute seule.

M^{me} Bording

Il est si bon et si doux !

Hélène

Pas toujours. Il me faut un gardien, peut-être en-

core une bonne, et cela coûte cher, parce que les gens s'effrayent d'un tel service. Et moi je ne possède presque plus rien. Frédérik a gaspillé sa fortune au début de sa folie.

M^{me} Bording

Il ne faut pas penser à cela, petite Hélène. Use d'abord tes ressources, et celles-ci épuisées, viens me trouver. Tu es mon enfant, la fidèle gardienne de mon pauvre fils malade. (*Elle pleure*).

Jean

Tu ne peux plus subir cet entretien, ma mère ; mieux vaut le terminer. Prends un peu de vin, ou un peu de cognac, ou de café, Hélène, si tu en as.

Hélène

Je vais le chercher. (*Elle va dans la salle à manger*).

D^r Vinge

Mais elle ne sait rien encore.

Jean

Dites-le lui vite, vous.

M^{me} Bording

Oui, Jean a raison. Dites-le lui, cher docteur, je ne puis pas en parler, moi.

Hélène (*revient*)

Jean, voici le café, et Jeanne perd patience. Je pense que nous n'avons plus rien à discuter. Je verrai le directeur de la maison de santé.

D^r Vinge

Hélène, je l'ai déjà fait la semaine dernière, selon le désir de ta belle-mère, et il a été d'avis qu'on pouvait emmener Frédérik.

Hélène

L'emmener chez moi ?

D^r Vinge

Naturellement. Il est rarement dangereux à présent, mais satisfait et calme, et je ne vois plus de raison pour le retenir dans un établissement que le plaisir ou la Providence se chargent de remplir à un tel point, qu'il n'y a jamais de places vacantes. Avec un peu d'aide tu peux facilement le soigner, c'est un enfant, un enfant un peu malpropre.

M^{me} Bording

Oh, docteur !

Jean

Ne t'émotionne pas, maman, bois un peu de vin.

Hélène (*pensive*)

Je n'ai rien à objecter au retour de Frédérik, je regarde cela comme un devoir qui m'appartient, mais j'aurais voulu voyager pendant quelque temps.

M^{me} Bording

Ah ! Hélène, il y faut renoncer ; nous ne pouvons pas du tout nous passer de toi. Ce serait autre chose, si tu voyageais avec Frédérik.

Hélène

Non, cela n'est pas mon idée.

M^{me} Bording

Alors, n'y pensons plus. (*Emue*). N'est-ce pas, ma chérie, tu ne peux pas me quitter ?

Jean (*réviant, un peu gris*)

Je comprends bien qu'Hélène ait besoin de voyager, maintenant que vient l'hiver, j'ai aussi la nostalgie des pays lointains, du soleil et des fleurs.

D^r Vinge

Et du vin.

Jean

Pourquoi non ! J'aurais presque envie de t'accompagner, Hélène ; à deux on voyage toujours plus économiquement que seul.

M^{me} Bording

Si vous voulez vous en aller, je partirai volontiers avec vous, dois-je demeurer seule ici avec le froid ? A trois, on voyage à bien meilleur compte.

D^r Vinge

Pardonnez-moi, mais à présent le romanesque et l'économie sont inutiles, puisque Hélène ne peut pas partir.

Hélène

Et pourquoi ! Ne suis-je pas indépendante ?

D^r Vinge

Parce que Frédérik va arriver.

Hélène

Aujourd'hui ?

D^r Vinge

Oui, ce soir, par le train, nous avons pensé que puisque cela était nécessaire, mieux valait l'amener ici sans détours.

M^{me} Bording

Nous avons trouvé qu'il était préférable de t'épargner toute réflexion pénible. Nous savons quelle sagesse tu apportes en tout ce que tu fais. Tu n'es pas l'esclave de ton cœur comme nous autres, toi. Voilà pourquoi nous avons agi de la sorte.

Jean

Nous te connaissons, Hélène ; tu améiiores les situations les plus difficiles.

Hélène (*les regardant*)

Vous faites tout si bien pour moi !

Jean

Voilà notre voyage manqué.

D^r Vinge

Ah ! on est tout de même mieux chez soi.

Jeanne (*regardant de la salle à manger*)

Non, vraiment, je n'en peux plus. Puis-je bientôt entrer ?

Jean

C'est terminé. Nous n'avons vraiment pas été galants pour vous, Mademoiselle, et ce qu'il y a de pire pour moi, c'est (*Il consulte sa montre*) qu'il me faut partir tout de suite, j'ai une leçon.

Jeanne

Si tard !...

Jean

Je dois jouer avec votre femme, docteur.

D^r Vinge

Alors, dépêchez-vous. C'est vraiment le plus grand plaisir d'Emma, ces leçons, et elle a besoin de quelque autre chose que le ménage et l'éducation des enfants.

Jean

Elle est excellente musicienne.

D^r Vinge

Moi, je ne sais pas, mais j'estime la musique : c'est un art si tranquille !

Jean

Trouvez-vous vraiment cela ?...

D^r Vinge

J'entends qu'il ne tourmente pas les femmes, comme

la littérature, de pensées, de problèmes, de passions, toutes ces choses malades. La musique est comme la religion. Ma femme est un modèle: bien portante, jolie, sage, tranquille, je peux me fier à elle, elle ne lit pas, elle fréquente l'église.

Jean

Et puis elle joue du piano.

Dr Vinge

Vous êtes content d'elle?

Jean

Enchanté, mais il me faut partir.

Dr Vinge

Dites-lui mille choses de ma part, j'ai des visites à faire et ne reviendrai pas d'une heure.

Jeanne (à Jean)

Vous voulez vraiment nous quitter? Et moi qui m'étais réjouie à la pensée que vous joueriez un peu pour nous. J'adore votre dernière valse.

Jean

Oui, elle n'est pas mal, surtout le thème du milieu, comme ça, elle balance et enivre. (*Il joue quelques mesures sur le piano*).

Jeanne

Ah, c'est étourdissant!

Hélène

Le bal va bientôt commencer.

Jean

Non, il faut que je parte.

M^{me} Bording

Je pars avec Jean, je préfère m'en retourner avant que la nuit soit complète.

Jean

Tu devrais prendre un fiacre, je t'accompagnerais un bout de chemin. Adieu, Jeannette, la prochaine fois, je jouerai toute une heure pour vous. (*Il embrasse Jeanne sur le front*).

M^{me} Bording

Il faut que Jeanne vienne bientôt nous voir.

Jeanne

J'en serai très heureuse.

D^r Vinge

Je m'en vais moi aussi. J'irai prendre Frédérik ce soir à la gare. Je te l'amènerai.

Hélène

Attends un peu, j'ai quelque chose à te dire.

M^{me} Bording

Adieu, Hélène, ne te dérange pas.

Jeanne

Je vous accompagnerai. (*M^{me} Bording, Jeanne et Jean sortent par l'antichambre*).

Hélène

Dis-moi, Knud, pourquoi agis-tu ainsi avec moi ?

D^r Vinge

Oh ! pour l'amour de Dieu, ne devenons pas solennels, Hélène !

Hélène

Pourquoi es-tu d'accord avec ces deux égoïstes, qui ne se servent de moi que pour leur agrément ?

D^r Vinge

Des gens de ce monde, chère ! La vieille est parfaite lorsqu'il s'agit de s'amuser, pour le reste, il n'y faut pas compter, elle s'entend admirablement à modérer le chagrin et à étouffer les sanglots. Et Jean, c'est le

plus grand charlatan des trois pays scandinaves. Ils sont bien amusants tous les deux.

Hélène

Pour les autres, mais pas pour moi ; enfin, réponds-moi. Ma fortune une fois mangée, sur quoi puis-je compter avec eux ?

D^r Vinge

Non, sur ce qui est réglé sous la loi pour les indigents. Bah ! tu auras toujours le nécessaire. Il est vrai qu'ils n'aiment pas à se séparer de ce cher argent, qu'ils n'ont pas eu la peine de gagner, mais enfin, nous sommes là, nous autres.

Hélène

Vous autres ?

D^r Vinge

Que diable, Emma et moi !

Hélène

Oui, naturellement. Tu as parlé à Emma du retour de Frédérik et tu l'as engagée à me le cacher ?

D^r Vinge (*un peu gêné*)

Certainement, je lui en ai parlé comme je fais toujours.

Hélène

Et elle conseillait qu'on m'expédiât Frédérik sans crier gare !

D^r Vinge

Elle était d'avis que toute préparation augmenterait ta peine ; elle fait beaucoup de cas de toi, et dit que tu te débrouilles admirablement bien, quand tu es aux prises avec des difficultés.

Hélène

Très charitablement pensé ! Comme vous êtes attentionnés pour moi.

Dr Vinge

Qu'est-ce, à présent, de la défiance, de l'amertume ! A la fin, tu deviens impossible, Hélène.

Hélène

Je ferais mieux de disparaître, eh bien !

Dr Vinge

Non, c'est moi qui disparais. Je dois visiter une femme en couches, puisque les femmes veulent avoir cette peine. Adieu alors. (*A Jeanne qui entre*). Adieu, Jeannette. (*Il sort par l'antichambre*).

Jeanne

Adieu !... A la bonne heure, le voilà parti. A présent, Hélène, nous serons si bien seules !

Hélène

Oui ! ma chérie, profitons du moment.

Jeanne

Penses-tu, la vieille M^{me} Bording m'a invitée à dîner mercredi, et Jean a promis de jouer à quatre mains avec moi ; mais je n'ose espérer tout cela. Crois-tu qu'on me permette d'y aller ?

Hélène

Pourquoi pas ? Cela me semble un plaisir assez innocent.

Jeanne

Alors, il me jouera la valse. (*Elle joue les mêmes mesures que Jean*).

CHANGEMENT DE DÉCOR

(Chez Dalstrup, même salon qu'au 1^{er} acte).

SCÈNE IV

MARIE, LA FEMME DE CHAMBRE. *Un instant après,*
GERHARD.

Marie (*ayant sonné la femme de chambre*)

Voilà la visite terminée. Vous pouvez apporter le café.

La Femme de Chambre

Bien, madame. (*Elle sort à gauche*).

Marie (*criant*)

Et un peu de liqueur (*A Gerhard venant de sa chambre*). Eh bien, tu t'es débarrassé de lui ?

Gerhard

Pourquoi cet homme est-il venu me déranger ?

Marie

Mon Dieu ! c'était probablement pour savoir si l'article était prêt ?

Gerhard

Je me moque qu'il soit même jamais fini.

(*La femme de chambre apporte le café*).

Marie

Tu n'as pas honte, quand cela touche à ta sainte Afrique. Eh bien, voici du café, nous le boirons tranquillement ensemble, voici du cognac, de la chartreuse, qui te plaira. C'est amusant pour une fois d'être seuls, sans Jeanne qui a pris la mauvaise habi-

tude d'ouvrir l'oreille. A quatorze ans, elle n'est pas loin de tout comprendre.

Gerhard

Tu crois ? Il est bon que Jeanne ne soit pas ici, car je désire te parler.

Marie

Je suis toute à toi. C'est peut-être d'agriculture ?

Gerhard

Non, Marie, laisse-moi te le dire en un mot. Je veux partir.

Marie

Une excursion ?

Gerhard

Non, loin, très loin.

Marie (*inquiète*)

Très loin, que veux-tu dire ? pas pour...

Gerhard

Justement, pour la sainte Afrique, comme tu l'appelles.

Marie

Ce n'est pas sérieux ?

Gerhard

Très sérieux. Je trouverai du travail là-bas. Depuis longtemps je me suis préparé à ce voyage, et j'ai besoin de quitter cette existence de famille et cette vie banale.

Marie

Jeanne et moi sommes-nous comprises dans cette existence de famille, dans cette vie banale !

Gerhard

Pourquoi dire cela ?

Marie

Tu veux donc nous emmener avec toi ?

Gerhard (*hésitant un peu*)

Non, je ne veux pas, j'entends partir sans vous.

Marie

Et combien de temps durera ce voyage ?

Gerhard

Longtemps.

Marie

Plus d'un an ?

Gerhard

Oui, certes, plus d'une année.

Marie]

Et tu me dis cela tranquillement, une après-midi, pendant que nous prenons le café, tu veux quitter ta maison, ta famille, tes amis.

Gerhard

Mes amis ?

Marie

Je ne peux pas discuter, je suis toute saisie. Mais, Gerhard, n'as-tu pas pensé au chagrin que me fera cette séparation subite, as-tu tout à fait oublié que tu es mon mari, que je t'aime, que je ne possède rien au monde que toi ?

Gerhard

Je n'ai pas oublié qu'il me faudrait t'éprouver. Mais il me faut partir si je ne veux sombrer.

Marie

Sombrer ! comment ?

Gerhard

J'entends, par ce mot énergique, devenir tellement malheureux que même vous ne trouverez aucune joie à m'avoir auprès de vous, mon travail est manqué et je ne puis recommencer.

Marie

Bien, puisque tu le veux ainsi, ne peut on vivre pour soi ? Allons ailleurs, nous pouvons nous fixer à l'étranger.

Gerhard

Je ne veux pas vivre en voyageur, étranger en un pays, à tout ce qui s'y fait, encore plus qu'ici. Voilà pourquoi je veux me réfugier là, où il n'y a ni état, ni société, mais où on fait usage de ses mains et de son cerveau pour subsister, pour se défendre.

Marie

Mais tu veux t'éloigner aussi de moi, qui ne veux que ton bien. Tu ne réponds pas ! pourquoi veux-tu me rendre si malheureuse ?

Gerhard

Je te laisse Jeanne.

Marie

Pourquoi ne pas nous prendre avec toi ? Mon Dieu ? cela se doit, nous sommes solides et de bonne santé.

Gerhard

Y penses-tu ! enlever Jeanne à quatorze ans à une vie tranquille, et la transporter dans un pays sauvage, la conduire à de périlleuses fatigues, à de dangereuses expéditions. Non, tu comprends, sans la plus impérieuse nécessité on n'agit pas ainsi avec son enfant ; pense aux extrémités auxquelles on l'exposerait.

Marie

Tu as raison, alors mettons Jeanne en pension, et je t'accompagne. Je ne crains aucune fatigue, aucun péril avec toi ; aussi bien as-tu fait naître en moi l'envie de connaître ces grands pays sauvages et majestueux.

Gerhard

Tu veux quitter Jeanne ?

Marie

Pour une année, oui, beaucoup de parents font cela. Le séjour d'une pension à l'étranger lui sera profitable ; ici, elle prend des habitudes d'enfant unique et gâtée.

Gerhard

Mais, il ne s'agit pas d'une année, Marie.

Marie

Combien de temps, alors ? Ce n'est pas l'éternité cependant.

Gerhard

Pour un grand nombre d'années, toujours.

Marie

Je commence à comprendre : tu veux quitter le pays pour toujours, et tu veux nous dire adieu. Ne plus jamais voir ni Jeanne, ni moi. C'est ta pensée, Gerhard.

(GERHARD garde le silence).

Marie

Si tu as le courage de le faire, tu dois avoir le courage de le dire. C'est là ton dessein !

Gerhard

Oui, mon dessein bien arrêté. Et si je ne sentais pas que cela fût nécessaire, je ne m'arracherais pas ainsi à vous.

Marie

Je ne comprends pas. Oh ! je saisis bien ton désir de quitter un pays où tu ne trouves pas d'aliment pour ton énergie. Mais ce matin encore tu m'assurais de ton amour, et tu nous rejettes, Jeanne et moi, maintenant, comme un jouet qui a cessé de plaire ; tu ne m'abandonnes pas moi seulement qui suis vieille et laide,

mais Jeanne, que tu aimes. Qu'as-tu, Gerhard, que signifie cela? Tu ne t'imagines pas qu'une vieille femme raisonnable comme moi se laisse endormir, étourdir par des paroles, comme un enfant. Tu ne dis pas tout; toi, l'honnêteté et la raison mêmes, tu deviens soudain turbulent comme à vingt ans, assoiffé d'aventures, car ton travail et ta science pourraient bien s'accommoder de nous ailleurs qu'ici, je pense, le monde est grand et tu n'as que nous deux. Mais quelque chose ou quelqu'un se cache derrière tout ceci. Dis-moi la vérité, Gerhard, toute la vérité, tu me la dois, et je veux la connaître.

Gerhard

Je te dirai tout, Marie; tu dois le savoir : je ne pars pas seul.

Marie

Pas seul : et avec qui? Vite, réponds-moi.

Gerhard

Avec une femme.

Marie

Alors, c'était vrai! Avec qui?

Gerhard

Avec Hélène...

Marie

Oh! mon Dieu? (*Elle se jette sur un sofa*).

Gerhard

Sois calme, Marie, je t'en conjure, ne prends pas la honte au tragique : depuis longtemps je voulais te faire cet aveu, cela ne m'a pas trop coûté, je te savais si différente des autres femmes, sans petitesse, sans préjugé, bonne, intelligente et dévouée. Tu m'avouais

ce matin encore que tu étais capable de tout pour me rendre heureux, je me suis fié à cette parole, j'y compte encore même en ce moment.

Marie (raide et avec lenteur)

Je disais vrai ce matin, mais tu mentais, mentais comme tu le fais depuis longtemps, quand tu me disais que j'étais la meilleure des femmes.

Gerhard

Je ne mentais pas, car je t'aime beaucoup et te place très haut.

Marie

Mais ce n'est pas de l'amour, avoue-le-donc !

Gerhard

Tout mon être ne m'entraîne pas vers toi.

Marie

Et c'est ainsi qu'Hélène et toi, vous vous attirez mutuellement.

Gerhard

Hélène et moi, nous nous sommes rencontrés, la chaîne mystérieuse qui lie deux êtres nous a réunis ; nous sommes nécessaires l'un à l'autre et nous nous aidons mutuellement.

Marie

Oui, maintenant que tu as assez de moi, mais quand tu auras assez d'elle ? Peut-être cela te paraît-il impossible ?

Gerhard

Que te dire ! Si ce sentiment s'affaiblit, nous nous quitterons, ou si nous sommes devenus vieux, nous vivrons dans cette amitié, qui succède à l'amour.

Marie

Mais tu ne peux pas vivre ainsi avec moi ; à présent il te faut un sentiment plus fort !

Gerhard

Ce serait indigne de nous ; crois-tu autrement que je quitterais Jeanne, que j'aime autant que tu le fais.

Marie

C'est vrai, Jeanne ! je l'avais tout à fait oubliée. (*Elle sonne avec violence.*) C'est honteux tout de même la façon dont vous agissez avec moi.

Gerhard

Que nous reproches-tu ? (*La femme de chambre rentre à gauche.*)

Marie (*à la femme de chambre*)

Allez chez M^{lle} Bording et amenez M^{lle} Jeanne aussitôt. Vous direz qu'elle vienne immédiatement. Vous avez compris ?

La Femme de Chambre

Bien, Madame. (*Elle sort à gauche.*)

Gerhard

Il est préférable que Jeanne ne soit pas à la maison en ce moment.

Marie

Et moi je ne veux pas qu'elle demeure une minute de plus là où elle est.

Gerhard

Cela ne te ressemble pas, Marie. Hélène...

Marie

Je ne sais ce que je dois penser d'Hélène.

Gerhard

Hélène sera la même pour toi qu'elle était autrefois.

Marie

Je crois qu'elle changera pour nous deux. Elle doit sans doute t'épouser, ou comment ?

Gerhard

Le côté pratique m'est indifférent, du moment où je te quitte, tu obtiendras ta séparation et nous partagerons notre fortune.

Marie

Comme tu arranges tout à mon avantage !

Gerhard

Je voudrais tant que nous puissions parler comme deux bons amis, Marie ; j'ai toujours pensé à toi comme à une excellente amie.

Marie

Même quand vous étiez ensemble, Hélène et toi.

Gerhard

Demande-le lui.

Marie

Merci ! je préfère te demander combien de temps a duré cette liaison ?

Gerhard (*hésitant*)

Elle existe depuis quelque temps.

Marie

Depuis plusieurs mois ?

Gerhard

Oui.

Marie

Vraiment, vous vous êtes conduits honnêtement. Cela sera un souvenir agréable pour moi, quand je serai seule et me rappellerai de quelle façon vous m'avez trompée ici. N'affirmais-je pas triomphante, ce matin encore, que tu n'aimais pas Hélène ! En vérité,

j'ai été aussi aveugle que le sont, dit-on, ordinairement les maris. Chaque fois, je la priais] de revenir, j'étais heureuse d'habiter auprès d'elle ; cet été, je l'invitais, chez nous, à la campagne, malgré la peur où j'étais, qu'elle te gênât ou te dérangerât ; et naturellement quand j'étais en ville, n'est-ce pas... ?

Gerhard

Je ne te reconnais pas, Marie.

Marie

Après quinze ans de mariage ! Ah, mon ami, tu ne me connais que trop, et c'est pour cela que tu as assez de moi ; il te faut de la variété. D'ailleurs, je n'ai pas ce dégoût de la vie, si piquant chez Hélène : elle n'est pourtant pas trop dégoûtée de faire des voyages d'exploration !

Gerhard

Ps ! On a sonné ; quelqu'un vient.

Marie

C'est certainement Emma.

Gerhard

Il faut la renvoyer.

Marie

Ma sœur, mais en aucune façon ! Je n'ai pas trop d'amis.

Gerhard (*Marie va vers l'antichambre*)

Eh bien, je ne veux pas la voir maintenant ; je rentre dans ma chambre. (*Il entre à droite*).

SCÈNE V

MARIE, EMMA, *venant de l'antichambre ;*
plus tard, JEANNE

Marie

Comme tu es aimable de venir.

Emma

J'attendais Jean Bording pour ma leçon, mais il n'est pas arrivé à l'heure exacte et je n'aime pas à attendre. Maintenant je n'ai besoin d'être à la maison que pour le retour de Knud.

Marie

Il a des visites à faire ?

Emma

Non, il est chez les Bording, où la question Frédéric se débat. Nous allons voir si Hélène reprendra son mari chez elle.

Marie

Probablement que non.

Emma

Ne dis pas cela. Je ne l'aime pas, je déteste sa morgue, son mépris des convenances ; mais elle soignait parfaitement son mari et elle l'a gardé chez elle tant que cela a été possible. C'est ainsi qu'elle conserva sa couronne de martyre, et elle en ceindra de nouveau son front, quand même cela la gênerait.

Marie

Elle ne le fera pas.

Emma

Tu affirmes, tu sais donc ? (*Marie courbe la tête affirmativement.*) Comment ? elle est déjà venue ici ?

Marie

Non, je le sais par Gerhard.

Emma

Par Gerhard ! Ah ! c'est son confident. Et quelle raison invoque-t-elle pour échapper à ce devoir, puisque Frédérik est calme maintenant ?

Marie

Elle veut voyager.

Emma

Voyager ! Que signifie cela ? Tu sais certainement quelque chose de plus, Marie. Laisse-moi te regarder : oui, tu as pleuré !

Marie

Non.

Emma

Si, si, tu n'as pas confiance en moi, ta sœur. Je ne m'impose pas, je m'en vais.

Marie

Je t'en supplie, ne pars pas ! J'ai confiance en toi, mais je ne puis parler maintenant.

Jeanne (*s'élançant de l'antichambre*)

Mais, maman, pourquoi me fais-tu revenir ! Pourquoi ne pas me laisser chez Hélène ? Bonsoir, tante Emma. C'est vraiment trop fort, comme si j'étais en nourrice ! Hélène, Hélène non plus n'a pas compris ce que voulait dire cette fille, affirmant qu'il fallait retourner à la maison immédiatement. Pourquoi ? A quoi bon ! Pas d'explication, pas de raison. Madame a donné l'ordre que mademoiselle revint tout de suite. Alors je suis partie et me voici. Et que me veut-on alors ? Pourquoi a-t-on besoin de mon indispensable présence ?

Marie

J'ai pensé qu'il était préférable que tu reviennes. Hélène n'est pas une société pour toi.

Jeanne

Hélène, pas une société pour moi ? A-t-on jamais entendu rien de pareil.

Marie

Pas de bruit ! J'ai mal à la tête et veux causer avec tante Emma ; va dans ta chambre.

Jeanne

Mais quoi, maman, je ne dois pas avoir d'explication et je ne puis pas rester au salon, alors qu'on est venu me chercher.

Marie

Rentre en ta chambre, enfant, et laisse-moi.

Jeanne

C'est étourdissant. (*Elle entre à gauche*)

Emma

Oui, Marie, je pars, du moment où je ne peux pas t'être utile, je ne veux pas t'être à charge.

Marie

Tu ne me gênes pas, ne t'en va pas, j'ai besoin de toi. Je suis malheureuse et si des sœurs ne se soutiennent pas entre elles, n'est-ce pas vraiment la fin de tout ? Et du reste, ça l'est, la fin de tout.

Emma, (*tendrement, servant Marie contre sa poitrine*)

Qu'as-tu, Marie ? Pleure, mais conte-moi ce qui te fait souffrir. Fie-toi à moi, je t'aiderai.

Marie (*avec des sanglots*)

Gerhard veut partir.

Emma

S'en aller loin de toi ? Te quitter !

Marie

Oui ! cela me tuera. Jamais je ne supporterai cette vie.

Emma

Je erois tout comprendre. Il veut se séparer, pour une autre... Et cette autre, c'est l'arrogante...

Marie

Hélène.

Emma

Hélène, que tu défendais.

Marie

Hélène, que je hais, que je méprise !

Emma

Et tu veux la laisser fuir avec ton mari ?

Marie

Puis-je retenir Gerhard quand il est las de moi et veut m'abandonner ?

Emma

Gerhard est aveuglé, ensorcelé par cette infâme créature. Je me suis toujours méfiée d'elle, toujours douté de ce que dissimulait cette fine sensitive. Maintenant, elle déplie ses feuilles ; mais tu ne dois pas tolérer... Ou ne tiens-tu plus à Gerhard !

Marie

Oh ! Emma ! je l'aime ; je suis désespérée de le perdre.

Emma

Reprends courage, alors, et lutte pour ce que tu ne veux pas perdre.

Marie

Comment lutter ? Ne suis-je pas battue ?

Emma

Toi ! Sa femme légitime. Tous les droits sont pour toi.

Marie

Ah, les droits !

Emma

Je te jure que je ne laisserais pas mon mari me traiter de la sorte, ni partir ; mais s'il ne se soucie ni des droits, ni du devoir, ni de ton amour, il restera alors une chose encore : l'enfant, Jeanne. Crois-moi, Marie, en tenant Jeanne par la main, bientôt tu chasseras Hélène.

Marie

On sonne : c'est elle certainement.

Emma

Je vais voir. (*Elle va vers l'antichambre et entrebaille la porte*).

Marie

Je ne veux pas qu'elle entre. Je ne veux pas la voir maintenant.

Emma

Oh oui ! Non, ce n'est pas elle. C'est Jean Bording.

Marie

Prie-le de m'excuser. Dis que je suis malade. Je ne puis.

Emma

Je saurai bien le faire partir. (*Marie sort vite à gauche*.)

Jean

Bonsoir. C'est moi qui chasse la maîtresse de la maison ?

Emma

Marie a la migraine et vous prie de l'excuser.

Jean

La migraine ? Je sens là le soufre de l'enfer du mariage. N'est-ce pas cela ?

Emma

Dites-moi plutôt ce qui vous amène ?

Jean

Moi ? Mais je ne viens que pour vous chercher. Je m'étais réjoui à l'idée de notre leçon, et quand j'arrive chez vous, on me dit : « madame est sortie, elle est allée chez sa sœur. » Je n'y tenais plus, j'avais tant besoin de vous voir et de jouer avec vous.

Emma

J'étais irritée contre vous. Pourquoi n'êtes-vous pas venu à l'heure exacte ?

Jean

Mais je dînais chez Hélène, et ce dîner, nous l'avons attendu au moins une heure. J'ai sacrifié le café, et suis arrivé quand même trop tard. (*Il prend sa main*). Vous n'êtes plus fâchée, chère Emma ?

Emma

Non, plus !

Jean

Une preuve. (*Il veut l'embrasser*).

Emma

Ce n'est pas bien, Jean ; ici, chez des étrangers ! Et maintenant, partez.

Jean

Vous me chassez.

Emma

Et Marie qui est malade.

Jean

Cela est d'autant plus commode pour causer ensem-

ble. Non, c'est vrai : le sévère capitaine, où est-il ?

Emma

Il est chez lui, et il faut que vous vous en alliez.

Jean

Mais il faut que vous partiez aussi. Il me faut jouer une heure avec vous ce soir, mes nerfs vibrent.

Emma

Moi aussi, j'ai besoin d'un peu de musique ; en outre, j'ai quelque chose à vous conter. A propos, qu'a répondu Hélène ?

Jean

Eh bien ! elle a été assez raisonnable.

Emma

Attendez un peu, je vais voir qui vient. (*Elle va vers l'antichambre.*) C'est Hélène, je dirai adieu à Marie, et attendez-moi en bas. Vous m'accompagnerez à la maison.

Jean

Mille fois merci.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HÉLÈNE *venant de l'antichambre.*

Plus tard GERHARD et MARIE

Hélène

Bonsoir.

Jean

Bonsoir encore et adieu. Adieu, Madame.

(*Il sort par l'antichambre.*)

Emma

C'est toi, Hélène ?

Hélène

Comme tu vois. Où est Marie ?

Emma

Elle a la migraine ; dois-je la prévenir que tu désires lui parler ?

Hélène

Merci, je le ferai moi-même (*Gerhard venant de sa chambre*).

Emma

J'y vais d'abord, et voilà Gerhard pour te tenir compagnie. Adieu (*elle sort à gauche*).

Hélène

Elle sait tout.

Gerhard

Elle avait l'air mauvais ; mais je ne puis croire que Marie ait raconté...

Hélène

Certes ! Marie n'a jamais beaucoup apprécié Emma, mais dans son infortune elle se cramponne à elle comme à un soutien naturel. C'est pour ces cas-là qu'on a des frères et des sœurs.

Gerhard

Mais d'où conclus-tu que j'ai causé avec Marie ?

Hélène

D'abord de l'estafette envoyée pour chercher Jeanne, afin que je ne la souille plus de ma présence.

Gerhard

Malheureusement tu as raison. Elle n'a pas pris la chose comme je pensais.

Hélène

Je le savais. Elle a été irritée et désespérée.

Gerhard

Plutôt irritée contre toi... et bien, bien malheureuse. Tu veux vraiment lui parler !

Hélène

Absolument. Tu vois, c'est plus difficile que tu le pensais. Tu regrettes ?

Gerhard

Pas un instant. Mais nous aurions pu nous épargner cela.

Hélène

Du tout ! Il faut traverser le feu... ou rester dans le pays.

Gerhard

Alors traversons. Mais toi, ne regrettes-tu pas ?

Hélène

Je n'en sais rien. Il y a quelque chose de nouveau en moi.

(Marie entre à gauche.)

Gerhard

Quoi donc ? Voilà Marie.

Hélène

C'est bien !... Bonsoir, Marie.

Marie

Je m'étonne de te voir ici, Hélène.

Hélène

Il serait plus qu'étrange, tout à fait excessif, que je ne t'aie pas cherchée, quand j'ai compris que Gerhard t'avait avoué ce qui existait en nous.

Marie

Alors, tu as quelque chose à me dire ?

Hélène

Ou peut-être à entendre de toi ?

Marie

Mon opinion doit t'être tout à fait indifférente.

Hélène

Tu te trompes, Marie. Je fais le plus grand cas de ton sentiment. Mais tu es irritée maintenant et malheureuse.

Marie

Je t'en prie : épargne-moi une pitié qui n'est qu'une offense de plus.

Hélène

Tu te trouves offensée avec raison, car nous t'avons caché ce qu'il y avait entre nous et tu nous as cru autres que nous n'étions. Mais vois-tu, Marie, si le malheur ne t'avait frappée toi-même, tu pardonnerais tout, car alors tu comprendrais que tel sentiment surgit inconsciemment, indépendamment en nous, et semble tout d'abord si mince que la femme la plus honnête trouverait inutile de s'en expliquer... et puis cela grandit, peu à peu ou beaucoup, jusqu'au moment où elle n'en saurait plus parler. Eh bien, que cela te paraisse révoltant ou ridicule, je te dirai cependant il est regrettable que Gerhard ne puisse avoir deux femmes selon la loi, car toutes deux nous lui sommes chères jusqu'au moment où il lui faut faire... un choix...

Marie

Aussi c'est toi la plus jeune, la plus belle et la plus spirituelle qu'il choisit. Evidemment, en quoi le gênerais-je si j'étais dans son *harem* comme ex-favorite, pourvu qu'il ait sa nouvelle sultane ! Il est dommage que les mœurs africaines ne soient pas admises dans ce pays. Je t'en prie, Hélène, épargne-moi tes beaux

discours, car je sais combien tu as plus d'esprit que moi. Je pourrais te répondre que, si tu te trouvais dans ma situation, tu sentirais et penserais comme moi.

Hélène

Peut-être !

Marie

Et te défendrais comme moi, si, du reste, je tiens à me défendre.

Gerhard

Que veux-tu dire par ce mot te défendre ?

Marie

Oh ! ne crains rien pour le beau visage d'Hélène. Je ne pense pas à le défigurer.

Gerhard

Pourquoi ce ton ?

Marie

Je n'ai pas désiré un entretien avec Hélène et je ne comprends pas encore pourquoi elle est venue ici. (*A Hélène*) Est-ce pour chercher Gerhard ? As-tu peur qu'il t'échappe ? Le filet qui enveloppe sa tête n'est-il pas noué assez solidement ?...

Gerhard

Hélène, il vaut mieux t'en aller.

Marie

C'est la première fois que j'entends ce « tu ».

Hélène

Je suis venue ici, parce que je voulais te voir, Marie, quoique je m'attendisse bien à cette réception, mais je suis venue aussi dans un autre dessein.

Mari

Alors le vrai.

Hélène

Je suis venue, parce que je me trouve tourmentée et inquiète. Tu me crois bien froide et bien intelligente, Marie, et je ne me fais présomptueuse que pour ne pas montrer mon embarras. Sais-tu, Gerhard, ce qui m'attendait à la maison : un conseil de famille, où était résolu le retour de Frédérik... Non, il était déjà convenu, mais où il me fut annoncé. Et, ce soir, mon mari, malade, revient à la maison...

Marie

Juste au moment où tu vas en sortir avec ton joyeux amant !

Gerhard

Tu te moques de cela, Marie !

Marie

Mon cœur n'en est pas profondément ému, mais, enfin, ceci n'est pas mon affaire.

Hélène (*continuant sans prendre souci des dernières répliques.*)

Et, alors, quand on vint chercher Jeanne, je compris qu'à présent tout s'écroulait chez vous, une grande peur me saisit, j'accourus. Je pensais que, peut-être, toi, Marie, tu avais persuadé à Gerhard de renoncer à son projet, de m'abandonner à moi-même. Je trouvais cela sage et naturel, car, il me semble que nous sommes trop vieux, du moins moi, pour recommencer une existence. Nous avons une tâche à remplir et nous ne pouvons nous y soustraire, pas plus que nous ne pouvons échapper à nous-mêmes. Enfin, Frédérik m'appartient et je ne peux non plus le laisser seul à la maison. Tout cela, je l'ai compris à la fois si clai-

rement et d'une façon si éloquente que, maintenant, je vous demande à vous deux : brisons là, regardons tout ceci comme une courte folie, un renouveau de jeunesse avant l'arrivée de l'hiver. Effaçons-le, je suis prête à demeurer là où j'ai une œuvre à accomplir.

(Pause.)

Gerhard (*pâle*)

Est-ce pour cela que tu es venue, pour me rejeter loin de toi, sphinx !... Quand, ce matin...

Hélène

Ce matin, tu m'entraînais loin, loin de moi-même, et je te laissais me conduire dans le pays enchanté.

Gerhard

Et tu t'imagines que tout peut redevenir comme avant, avant aujourd'hui ?

Hélène

Pas tout à fait, mais sans cet amour de la vie qui n'est plus fait pour nous.

Gerhard

Et toi-même, Hélène, quelle existence vas-tu mener, à présent que les tiens savent tout ? N'est-ce pas, Marie, que tu t'es chargée de tout dire ? (*Marie baisse les yeux.*) Toi qui étais l'inattaquable, comment veux-tu faire face à leurs visages, répondre à leurs paroles ?

Hélène

Je suis et je reste la même, malgré l'opinion de ces gens-là.

Gerhard

Il est peut-être inutile de te parler de moi. Et, cependant, Hélène, réfléchis à la vie qui me sera faite, à présent que Marie sait que je t'aime ; que deviendra

notre existence commune, notre maison, non, non, Hélène, tu ne peux pas agir ainsi avec moi : m'élever si haut et me laisser tomber si bas.

Marie (avec une passion grandissante)

Si bas dans le mariage ! Avec moi ! Epargnons-nous cette comédie. Tu ne me feras pas croire que ceci soit autre chose qu'un nouvel appât tendu à l'oiseau qui ne demande qu'à être pris dans ton filet. A présent, la scène du martyr est complète ! Frédérik, malade, est au fond, toi-même au premier plan, renonçant à Gerhard et planant vers le ciel et nous bénissant tous les deux. Oh ! non, arrêtons-nous là ! L'amorce a produit son effet et il est inutile que Gerhard continue à m'affirmer son dégoût pour la vie commune. J'ai assez de lui, je l'abandonne ; il peut aller où bon lui semble. Mais, j'ai aussi assez de toi et je ne te veux plus ici. Quand je songe que tu étais le modèle de Jeanne, j'ai honte de penser combien je fus mauvaise mère ; quand je pense que tu fus mon amie, que je te défendis, le dégoût de la vie me prend ; mais, quand je me souviens que toi, la maîtresse de mon mari, tu as mangé à ma table, couché dans ma maison, embrassé mon enfant et moi-même, alors je désire être quitte avec toi. Je te chasse donc, fille que tu es ; je ne veux plus voir ton visage pervers.

Gerhard

Marie, c'est indigne !

Marie (riant)

Qu'elle est une fille ?

Hélène (avec une voix basse, mais vibrante)

Assez ! Ici, il n'y a plus de place pour moi. C'est

Emma qui parle par ta bouche, Emma et les autres.

Marie

Ne dis rien de ma sœur, c'est une honnête femme...
Que signifie cette mine ? Va, te dis-je, pars !

Gerhard

C'est ici ma maison aussi bien que la tienne, Marie,
et il faut en finir avec ces clameurs.

Marie

Tu veux, alors, que je m'en aille. Une de nous doit
céder la place.

Gerhard

Retourne chez toi, Hélène, et prépare-toi au départ.
Dans quelques heures, j'irai te prendre et, alors, loin
d'ici et pour toujours !

Hélène

Il ne faut pas m'abandonner maintenant, Gerhard,
car je suis bien basse.

Gerhard

Compte sur moi. (*Il la conduit vers la porte.*)

Marie (*répétant avec terreur*)

Dans quelques heures !

ACTE III

(Même salon)

SCÈNE PREMIÈRE

GERHARD, LE DOCTEUR VINGE (*Le Docteur Vinge venant rapidement de l'antichambre, allant vers la porte de Gerhard et y frappant vivement. Gerhard sort de sa chambre.*)

Gerhard

Qu'y-a-t-il ? Ah ! c'est toi.

Dr Vinge

Tu es fou (*Gerhard levant les épaules,*)... fou à lier.

Gerhard

Peu importe. Calme-toi. Tes paroles m'irritent et j'ai peu de temps à perdre.

Dr Vinge

De quel côté puis-je pencher en cette étrange affaire ? Mon beau-frère veut enlever ma sœur et l'emmener en Afrique. Tu veux abandonner femme et enfant et avec elle quitter le toit conjugal. Pathologiquement parlant, c'est de la folie et c'est la plus douce explication que je puisse donner de votre état d'esprit.

Gerhard

D'abord, tu n'as rien à voir à ce qui me concerne. Ce que je *veux* ne te regarde pas. Je serais plus poli,

du reste, si tu ne criais pas aussi fort. Pour l'instant je te dis seulement : Laisse-moi la paix et ne te mêle pas de mes affaires.

D^r Vinge

Grand Dieu ! ai-je entendu jamais semblable chose ! Es-tu tout à fait fou... furi... Du reste, j'ai aussi l'expérience de ces maladies. Et ce que fait ma sœur ne me regarde pas non plus ?

Gerhard

Du tout ; jamais tu n'as été pour elle un frère.

D^r Vinge

Tiens ! Tu te permets d'apprécier cela ?

Gerhard

Puisque tu demandes mon avis.

D^r Vinge

Je ne sollicite pas ton opinion sur ma conduite et u'ai nul besoin, étant le plus proche parent d'Hélène, de ton approbation pour parler ainsi.

Gerhard

Que me veux-tu donc ? Vite ! je te prie, je suis pressé.

D^r Vinge

Par le ciel, tu me parles comme si c'était moi le criminel et toi le juge !

Gerhard

Le contraire n'est pas exact non plus : tu n'es pas, je pense, juge de mes actions, ni de celles d'Hélène et je n'ai pas de temps à perdre à entendre des mots. Que désires-tu ?

D^r Vinge

Marie nous a adressé quelques lignes confuses, dont

le résumé est ceci : Gerhard et Hélène partent ensemble cette nuit... Est-ce exact ?

Gerhard

Je pars cette nuit et j'espère que la sœur partira en même temps.

D^r Vinge

Et tu dis cette chose énorme tranquillement ! Écoute, Gerhard, je suis venu ici pour prévenir ce malheur, si je puis te faire entendre raison.

Gerhard

Quel malheur ?

D^r Vinge

Celui que tu prépares : la perte de ta famille et la ruine de ma sœur. N'est-ce pas suffisant ?

Gerhard

Excluons ma famille ; cela ne regarde que moi, et je ne souffrirai que personne m'en dise un mot. Mais puisque tu es le frère d'Hélène, pour t'empêcher de la tourmenter, dis-moi quel est le bonheur que je lui enlève ?

D^r Vinge

Bonheur !... sa maison, sa famille, son...

Gerhard

... Son mari. Pourquoi n'achèves-tu pas ? Pourquoi ne nommes-tu pas l'homme avec lequel vous l'avez unie ? Tu étais le camarade de Frédérik Bording, tu connaissais son caractère, ses habitudes et même son état de santé. Je ne te reproche rien, mais je ne trouve pas dans ta passivité d'alors une grande préoccupation du bonheur de ta sœur. Plus tard, quand Frédérik devint fou, tu laissas Hélènes aux prises avec ce maniaque et en butte à l'égoïsme de la famille. C'était le

moment pourtant de montrer cette affection dont tu parles. Et maintenant, quand, toujours impitoyable, tu ramènes le mari fou au logis, que fais-tu encore de cet amour fraternel que tu invoques ? Parle modérément de ton affection pour ta sœur... ou si tu n'as pas autre chose à dire, laisse-moi.

Dr Vinge

Tu traites en romanesque les choses pratiques de la vie ; mais permets-moi de te le demander : Est-ce toi qui procureras le bonheur à Hélène ?

Gerhard

Premièrement, je la soustrais au malheur d'une vie sans joie, ensuite je lui offre un amour qu'elle partage. Nous avons tous les deux ce qu'il faut pour vivre d'heureuses années !

Dr Vinge

Et toi, homme marié, tu penses avoir le droit d'enlever une femme mariée... comme on fait une partie de campagne !

Gerhard

Pourquoi n'aurais-je pas ce droit ?

Dr Vinge

Parce qu'il existe des règles et des devoirs dont on ne peut se départir. Parce que tu ne vis pas parmi les sauvages, mais dans une société organisée, dont tu dois respecter la morale, puisque tu jouis de ses avantages. Fais-toi aussi fort, aussi indépendant que tu voudras, — moi je ne suis ni réactionnaire ni bigot, — mais certains principes sont inviolables et auront toujours une autorité inébranlable. Tout ne peut être sans frein, ce serait l'anarchie universelle. Hélène est une femme

honnête, et bien que tu aies pu la gagner à tes idées, elle n'est pas dépourvue de moralité. Rien ne le prouve davantage que son attitude envers Frédérik, et l'accomplissement de son devoir envers lui.

Gerhard

Comprends-moi bien : je n'accepte d'autre loi que celle que je me donne à moi-même. Je trouve en moi ma morale, ma loi et mon devoir. Je n'ai rien à faire avec ta société, rien avec sa morale de camisole de force, faite par tout le monde. Comme je pense, pense aussi Hélène : nous nous sommes rencontrés dans l'indépendance de toute cette œuvre contre nature, de cet ancien code barbare, dont on a fait un nouveau. Me comprendras-tu, je ne sais, mais telle est ma réponse. N'essaie pas de raisonner plus longtemps avec moi ; c'est comme si tu criais du rivage opposé de la mer ; je ne puis entendre tes paroles (*Fortement.*) Laisse-moi suivre ma voie et ne cherche pas à m'arracher Hélène. Dans mon désespoir on ne saurait pouvoir me barrer la route.

Dr Vinge

Pour fou, tu l'es, et je suis fou moi-même de discuter avec toi.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIE *venant de l'antichambre.*

Plus tard, JEANNE

Marie

Encore des plaintes et des menaces ?

D^r Vinge

Je suis venu, Marie, après avoir reçu ta lettre.

Marie

Je t'en remercie, Emma était tout à l'heure chez moi.

D^r Vinge

Et j'ai rencontré un furieux, qui ne veut entendre que ses propres paroles, qui est à peine poli et encore moins amical, je m'en vais.

Gerhard

Tu vas chez Hélène maintenant ?

D^r Vinge

Cela me regarde.

Gerhard

Comme tu voudras, je ne te retiens pas.

D^r Vinge

Je ne veux pas te déranger plus longtemps. Adieu, Marie, ma pauvre et malheureuse Marie, nous ne te ferons pas défaut.

Marie

Je le sais. Merci. Emma t'attend ici. (*Elle le conduit vers l'antichambre et traverse le salon.*)

Gerhard

Je t'en prie, reste. Il faut que je te parle.

Marie

Je veux aller chez Jeanne.

Gerhard

Elle n'est pas encore couchée ? Ah ! il n'est que neuf heures. Je ne te retiendrai pas longtemps. J'ai arrangé nos affaires matérielles : tu trouveras tous les papiers utiles sur mon bureau. S'il manquait quelque chose,

qu'on écrive à Bruxelles. Maintenant je... je vais bientôt partir... et... te dire adieu.

Marie

Déjà ! Ce soir ! C'est vraiment sérieux, Gerhard ?

Gerhard

Comment ?

Marie

Elle et toi vous voulez partir ensemble cette nuit ?

Gerhard

Oui, nous voulons quitter la ville et demain aller plus loin.

Marie

Et je ne te verrai plus ?

Gerhard

Qui sait, Marie ! peut-être nous reverrons-nous dans quelques années... Il existe entre nous un lien puissant, et si tu modifiais ta manière de voir actuelle, Jeanne nous réunirait toujours.

Marie

Tu veux partir ce soir ?

Gerhard

Oui, comme je te l'ai dit.

Marie

Demeure quelques jours encore... un jour seulement.

Gerhard

Pourquoi ? Pourquoi demander cela ?

Marie

J'ai tant besoin de te voir... Je ne puis encore supporter la pensée de te perdre... Tout cela est arrivé si subitement pour moi ; ce matin encore j'ignorais tout et croyais paisible ma vie maintenant brisée. Et toi,

Gerhard, le seul homme que j'ai aimé, le seul que j'aime, tu veux m'abandonner. Gerhard, Gerhard, comment as-tu le cœur d'agir ainsi ?

Gerhard

Mais Marie, pourquoi ces paroles ?

Marie

Oui, je me suis laissée aller à la colère, mets-toi à ma place ! On dit n'être pas jalouse ; c'est si facile d'être courageuse loin du danger. Mais quand la peine arrive, alors on perd toute dignité, tout...

Gerhard

J'étais convaincu, Marie, que tu n'avais aucune jalousie ; je disais surtout à Hélène que tu nous comprendrais et nous aiderais. J'avais la confiance absolue que tu ne désirais que mon bien, même au prix de ton propre chagrin.

Marie

Oui, Gerhard, c'était penser justement et je devrais te remercier, mais combien dure est cette séparation. J'étais toute jeune, quand je fus à toi ; je t'aimais depuis notre enfance, de l'enfance à la jeunesse, du mariage à présent, où je suis vieille. Peux-tu t'étonner que je te demande consolation et aide pour supporter mon malheur. Cet adieu, ne me le dis pas pour toujours... et retarde un peu ton voyage. Laisse-moi m'habituer à la perte si cruelle que je vais faire.

Gerhard

Comprends l'impossibilité de ce que tu demandes. Comment vivre ensemble après ce qui s'est passé entre nous ?

Marie

Oh ! très bien. De ma bouche tu n'entendras pas un reproche : tu ne sentiras pas ma présence ; je me ferais toute petite, si tu ne partais pas encore.

Gerhard

Et Hélène qui m'attend !

Marie (*avec emportement.*)

Hélène, elle... (*De nouveau tranquille.*) Je n'aurais pas dû m'emporter ainsi, mais mon désespoir était plus fort que moi. Il me semblait voir cette femme t'emmener loin de moi. Mais, Gerhard, pourquoi désires-tu donc unir à jamais ta vie avec celle d'Hélène ? As-tu donc la certitude de la voir toujours avec les mêmes yeux ?

Gerhard

Pourquoi parler de cela, Marie ? C'est l'être avec lequel je commuie spirituellement... puisqu'il faut te le dire.

Marie

Tu n'as point de pitié ! Souviens-toi combien heureux nous avons été ensemble ; souviens-toi des premières années, où tu m'aimais, de la naissance de Jeanne... de toutes tes promesses... de nos jours lumineux... de nos heures si douces.

Gerhard (*doucement.*)

Je me souviens de tout, Marie.

Marie

Et tu ne m'aimes plus ?

Gerhard

Mon cœur se serre, quand je te vois si malheureuse.

Marie

Pense à Jeanne. Rappelle-toi combien elle est douce, jolie et bonne, et combien elle t'aime et t'admire. Tu ne la verras plus ; ne la regretteras-tu pas ?

Gerhard

Je le sais, Marie, je sais tous les regrets et toutes les tristesses qui vont m'accabler... mais je n'ose y penser, pour ne pas perdre mes forces... je ne veux même pas voir Jeanne ce soir.

Marie

Comme elle va te pleurer ; comme elle va te réclamer ; quand je serai seule avec elle ! et pense combien il lui sera incompréhensible de ne plus te voir venir baiser son front... jamais !

Gerhard

Tais-toi, Marie, tu me martyrises ! Crois-tu que c'est d'un cœur léger que je la quitte, ainsi que toi et ma maison.

Marie

Reste alors, reste avec Jeanne et moi ; donne-nous un mois, une semaine ; seulement pas d'irréparable rupture !

Gerhard

Cela est impossible, Marie. J'ai un devoir à remplir auquel je ne puis me soustraire. Je te remercie des bonnes paroles que tu m'as dites. Séparons-nous amis... mais séparons-nous. Je ne puis trahir Hélène, ni me trahir moi-même. Il me faut maintenant me livrer au destin.

Marie

Et tu te sens le droit d'agir ainsi ?

Gerhard

Oui, j'en ai le droit. Je ne te fais pas de mal de gaité de cœur. J'y suis forcé. Je t'ai donné vingt ans de ma vie, toute ma jeunesse et plus encore. Les quelques heures qui précèdent l'arrivée de la nuit !..

Marie

Tu veux les offrir à Hélène ?

Gerhard

Ces heures, je veux les employer comme un autre homme que je suis devenu.

Marie

Gerhard, je suis désespérée. Je t'en supplie, je m'humilie devant toi : aie pitié, ne t'éloigne pas de moi. Je ne puis supporter cette pensée.

Gerhard

Je serais loin de toi, même si je restais ; mais laisse-moi partir. Il le faut.

Marie (*soudainement froide.*)

Bien ! alors, j'appelle Jeanne.

Gerhard

Que veux-tu ?

Marie

Appeler Jeanne, comme je te le dis. (*Elle veut sortir.*)

Gerhard (*lui barrant le chemin.*)

Que signifie cela ? A quoi penses-tu ?

Marie

Je pense que tu vas lui dire adieu avant de partir, et non pas la quitter sans explication.

Gerhard

Je te l'ai dit : je ne le veux pas. Cela ne servirait à

rien, cette scène d'adieu, dont elle ne comprendrait point l'importance. (*En exclamation.*) Marie, ne rends pas ma tâche plus lourde ; laisse-moi quitter Jeanne sans la voir. Ne m'enlève pas la force dont j'ai besoin.

Marie

Besoin ! Tu sembles posséder assez de force pour rejeter Jeanne et moi dans le malheur et l'abandon. Je ne veux pas appeler Jeanne pour toi, mais pour moi. Je veux qu'elle sache pourquoi elle sera orpheline, une enfant dont les parents sont éloignés l'un de l'autre.

Gerhard

Que veux-tu ?

Marie

Ce soir, maintenant, il faut que tu lui dises tout. J'exige que tu lui expliques ce que tu vas faire.

Gerhard

A Jeanne ! A cette enfant ! Lui expliquer ce qu'elle ne doit pas comprendre, la tourmenter, lui faire du mal sans utilité ; la placer devant une énigme, qui sera un supplice douloureux, où elle ne saura débrouiller sa propre pensée ! Songe, Marie, à ce que tu exiges et quels chagrins tu créeras à l'enfant !

Marie

Je pense que Jeanne peut entendre exposer les actions que son père est capable de commettre. D'ailleurs, la vie lui fournira bientôt des enseignements, grande comme elle l'est. Et on ne peut lui cacher ton départ avec Hélène. Alors, ce serait à moi de lui expliquer... Non, cela t'appartient !

Gerhard

Ecoute-moi, Marie, tu sais bien que cela ne peut se passer ainsi. Si tu le veux, tu peux ménager l'enfant. J'avais compté sur toi pour rendre ce malheur moins cruel pour elle et aussi pour moi.

Marie

Oui, je devais rester ici, avoir soin de ton nom et de ton honneur dans la pensée de ta fille, entretenant son amour pour toi, pendant que tu voyagerais au loin avec ta maîtresse... Non, ce rôle divin ne me va pas. Je ne demande pas à être une *sainte* dans ce monde. Je suis une âme ordinaire. Je ne veux ni t'accuser, ni t'excuser. Je veux te mettre en face de Jeanne. Parle et défends-toi ; attaque-moi si tu l'oses ; parle-lui d'Hélène... mais explique-lui toi-même la situation. Je vais la chercher.

Gerhard

Tu ne me trouveras plus à ton retour. Je quitte la maison à l'instant même.

Marie (se retourné et dit très lentement.)

Tu veux fuir ! Tu manques de courage. Cela n'empêchera rien. Tu ne me comprends pas : je ne renonce pas à toi. Je te suivrai avec Jeanne chez Hélène, même cette nuit, partout où tu iras, jusqu'à ce que je t'aie mis face à face avec ta fille. Tu me connais, Gerhard, tu sais si je suis entêtée quand je veux une chose. Nous avons beaucoup à parler encore. Je ne me soumets pas. Nous allons voir qui l'emportera : de la maîtresse ou de la femme légitime et de la mère. Je te suis avec Jeanne, entends-tu !

Gerhard (*avec une voix plus forte.*)

C'est indigne, ce que tu fais !

(*Marie aussi avec force*)

Tu oses parler ainsi ! Qui de nous deux agit indignement envers Jeanne ?

(*Jeanne entre en courant à gauche.*)

Jeanne

Mon Dieu ! que se passe-t-il ? Pourquoi parlez-vous si haut ? Vous vous disputez ? Maman, tu as pleuré ?

Gerhard

Ce n'est rien !

Jeanne

Mais si. Quelque chose de grave se passe. Je suis inquiète ; la maison a un aspect sinistre ce soir et vous avez un air si étrange tous deux. Dis-moi, père chéri, es-tu irrité contre maman ? Ne te fâche pas contre elle, car elle est toujours bonne et douce.

Gerhard

Je ne suis pas irrité, mais nous parlons de choses très sérieuses. Va te coucher, Jeanne.

Jeanne

Mais je ne suis plus une enfant, n'est-ce pas, maman ? Toutes deux nous parlons raisonnablement de tout. Dis-moi ce qu'il y a ?

Gerhard

Tu ne comprendrais pas.

Jeanne

Si, n'est-ce pas, maman ? Pourquoi ne me réponds-tu pas ? J'ai peur que vous soyez en querelle. Il ne le faut pas. (*En larmes*). Cela me ferait tant de peine.

Gerhard

Bien, bien, Jeanne ; ne t'énerve pas. Couche-toi.

Jeanne

Quand vous serez redevenus bons amis, maman et toi.

Gerhard

Nous sommes amis.

Jeanne

Est-ce vrai, maman ?

Marie

Nous sommes en désaccord.

Jeanne

Tu entends, vous allez redevenir bons amis, l'un et l'autre, n'est-ce pas ? Il faut terminer cette querelle.

Marie

Cela dépend de ton père. C'est très sérieux, Jeanne, et il ne faut pas te coucher. Assieds-toi. Ton père te parlera et t'expliquera la cause de notre désaccord, ma chère enfant.

Gerhard

Marie, tu ne le veux pas !

Marie

Tu le sais, je le veux.

Gerhard

Dire à cette enfant !

Marie

Aussi vrai que je vis, je le veux.

Jeanne

Pourquoi cet air furieux ? Ne vous regardez pas ainsi ! Finissez.

Gerhard

C'est ta volonté inébranlable de troubler l'âme de cette enfant, d'empoisonner l'air pur qu'elle respire ?

Marie (*à voix basse mais dure*)

Maintenant et pour jamais : Jeanne jugera entre nous deux et tu seras présent. Je ne te quitte pas.

Jeanne

Je n'en peux plus ! (*Pleurant, elle se jette sur une chaise.*)

Gerhard

Non, cela ne sera pas (*Criant.*) Je ne peux pas ! je n'ose pas !

Marie

Parles-tu selon la vérité ?

Gerhard (*la regardant fixement*)

Je m'incline.

Marie (*vite, à Jeanne*)

Couche-toi tranquillement, Jeanne ; mais, d'abord, embrasse ton père et remercie-le, puisqu'il veut être bon pour toi et aussi pour moi.

Jeanne

C'est bien vrai que vous êtes redevenus amis ? Il était temps, vraiment : il ne faut pas que les parents se disputent. De quel côté voulez-vous que se mette l'enfant ? Bonsoir, papa ; tu es calme, maintenant ?

Gerhard

Tout à fait calme, tout à fait tranquille.

Jeanne

Alors, bonsoir (*elle l'embrasse*) et merci, bien que j'ignore pourquoi je te remercie. Bonsoir, mère chérie, tu es contente ; maintenant tout va bien.

Marie

Aussi bien que cela peut aller. Bonsoir. (*Jeanne sort.*) Tu ne pars pas, tu resteras ici ?

Gerhard

Je fais ce que tu m'obliges à faire.

Marie

Tu ne le regretteras pas, Gerhard. Tu verras : chaque jour de ma vie sera un remerciement, une bénédiction pour ce que tu viens de faire.

Gerhard

Je t'en prie : ne me parle pas, je ne puis plus t'entendre. Va chez Jeanne et laisse-moi un peu seul. (*Elle va vers le côté gauche, lui vers sa chambre.*)

CHANGEMENT DE DÉCOR

(*Le salon chez Hélène.*)

SCÈNE III

HÉLÈNE, LA FEMME DE CHAMBRE *en train de faire une malle, qui reste dans la chambre à coucher, vers laquelle la porte reste ouverte. Plus tard, LE D^r VINGE ET EMMA.*

La Femme de Chambre (*de la chambre à coucher.*)

Dois-je prendre la robe de soie rouge de Madame ?

Hélène

Oui, prenez les robes de soie, laissez les robes de laine. Tous les vêtements en bon état.

La Femme de Chambre

Madame veut être élégante dans son voyage ?

Hélène

Il faut bien montrer aux étrangers ce qu'on a de mieux.

La Femme de Chambre

Madame sera longtemps absente ?

Hélène

Je ne sais pas, Sophie. Cela dépendra du soleil.

La Femme de chambre

Du soleil, Madame ?

Hélène

Ou du ciel. On sonne, allez ouvrir.

(*La femme de chambre sort et rentre avec le D^r Vinge.*)

D^r Vinge

Bonsoir, Hélène.

Hélène

Bonsoir. (*A la femme de chambre.*) Arrangez maintenant tout comme il faut et fermez la malle. (*La femme de chambre entre dans la chambre à coucher.*)

D^r Vinge

Tu fais tes malles ?

Hélène

Comme tu vois.

D^r Vinge

Tu pars ?

Hélène

Comme tu sais.

D^r Vinge

Oui, je sais tout.

Hélène

Autrement tu ne serais pas venu.

D^r Vinge

Et tu t'imagines que je me résignerai à cela ?

Hélène

A quoi ?

D^r Vinge

Ah ! pour l'amour de Dieu, laissons-là la plaisanterie. Je connais l'histoire et tu ne peux pas que

j'empêcherai ma sœur de se conduire comme une.....
une...

Hélène

Comme une fille publique ! Emploie tout de suite l'expression la plus grossière, car alors nous serons au bout des injures. Ecoute, Knud, tu ferais bien de t'épargner cette pose tout à fait inutile. Naturellement, je ne puis t'empêcher de te conduire envers moi d'une manière insolente, mais je t'assure qu'aucun bruit ne me sera plus indifférent que celui des mots dont tu useras contre moi.

D^r Vinge

Je suis ton frère.

Hélène

Dans les occasions solennelles, à l'occasion des mariages et des enterrements.

D^r Vinge

Et des scandales !

Hélène

C'est le souci de ta réputation qui m'empêcherait ?

D^r Vinge

L'honneur de la famille : oui.

Hélène

Oh ! les mots ! Vois-tu, si tu pouvais me dire que tu es affligé de mon départ, que tu me regrettes, ou que tu penses combien je serai malheureuse, en un mot, si tu pouvais me dire de ces choses que se disent les gens qui s'aiment, alors un entretien entre nous, ce soir, serait raisonnable. Mais quand tu te présentes ici, invoquant le désagrément passager qu'un scandale va te

causer, alors tu te trouves de l'autre côté de la rivière et je n'entends pas ce que tu me cries.

D^r Vinge

Ecoute, Hélène ! Réfléchis. Tu auras bientôt trente ans ; tu n'es plus tout à fait jeune et ne peux pas avoir des passions bien fortes ; en tout cas elles finiront bientôt. Tu jouis d'une grande considération et tu es à peu près inattaquable, même dans ta conduite envers Frédéric. Tes idées très libres ont un peu irrité le monde, parce que sa vie disait hautement le contraire de tes opinions. On admire ton intelligence, ton amabilité, oui, je ne dis pas cela pour te faire des compliments. A présent tu veux jeter au loin honneur et considération, plus encore : détruire la vie et le bonheur d'autres êtres. Soit, j'admets que tu oses agir pour toi comme tu l'entends, mais tu rends Marie profondément malheureuse. A Jeanne tu enlèves son père, ta belle-mère va être accablée. Je ne te parlerai pas d'Emma et de moi, après ce que tu viens de me dire, et pourquoi ? Pour un caprice ! Une fantaisie.... Voyons, si vous...
(*S'arrêtant.*)

Hélène

Tu veux dire : si vous avez un tempérament si chaud, pourquoi ne pas vous arranger pour éviter un scandale. N'est-ce pas ?

D^r Vinge

Je dirai simplement : oui, c'est peut-être mal ce que vous faites, mais le faire publiquement, c'est plus que sottise, c'est folie. On devrait vous enfermer tous les deux.

Hélène

Avec Frédérik ! Non, cela me rappelle qu'il va venir.

Dr Vinge

Hélène ! le ton dont tu parles...

Hélène

Te montre que je ne désire point discuter mes actions avec toi. D'ailleurs, je puis te répondre autrement, si tu y tiens, bien que ce soit probablement seulement par devoir que tu me rendes cette visite ce soir. (*Il veut l'interrompre.*) Vois-tu, je ne suis pas d'humeur à accepter des lieux communs. Je pense qu'Emma et toi serez aussi heureux sans moi, Emma un peu plus heureuse même ; elle n'a jamais pu me souffrir. (*Il veut l'interrompre de nouveau.*) Je ne t'ai pas interrompu tout à l'heure. Le scandale sera un doux parfum pour elle : elle médiera gracieusement en me plaignant. Belle-maman se consolera aussi, quoiqu'elle dine volontiers chez moi ; mais peut-être pourrez-vous procurer à Jean une femme qui me remplacera pour elle. Enfin, en ce qui concerne Marie, pour plusieurs raisons, il m'est trop pénible de la tromper comme tu le conseilles : je ne crois pas que tu comprennes ces raisons et je te les épargne.

Dr Vinge

Nous n'avons plus rien à nous dire.

Hélène

Je crois, Knud, que jamais nous ne nous sommes rien dit. Tu ne peux me comprendre : je n'ai plus le cœur à dire des choses banales et comme il faut... c'est fini.

D^r Vinge (*regardant sa montre*)

On sonne. C'est certainement Emma. Je l'ai priée de monter te voir.

Hélène

Emma ?

D^r Vinge

Je désire que tu lui parles. Je crois que c'est inutile, mais c'est un devoir. (*Emma venant de l'antichambre.*)

Hélène

Oui, la voilà.

D^r Vinge

A présent, je vais à la gare recevoir Frédérik.

Hélène

Tu ne me retrouveras probablement plus à ton retour.

D^r Vinge

Bien, bien. Emma, j'ai parlé à Hélène ; elle est sourde à mes paroles. Tâche d'être plus heureuse.

(*Il sort par l'antichambre.*)

Hélène

Eh bien, Emma ! que me veux-tu ?

Emma

Hélène, oublions ce soir ce qui peut exister entre nous !

Hélène

Y a-t-il jamais eu quelque chose entre nous ?

Emma

Je veux me rappeler seulement que je suis la femme de ton frère, que je te dois égards et amitié ; que mon devoir m'ordonne d'essayer tout pour t'arrêter sur la pente funeste où tu roules.

Hélène

Je comprends parfaitement que tu tiennes à me tenir ce langage, mais quand je t'aurai donné l'assurance qu'aucune de tes paroles n'empêchera mes projets, peut-être alors, couperas-tu court à tes discours.

Emma

Pense que ce soir tu franchis pour ta vie le fossé qui...

Hélène

Je suis déjà sur l'autre bord, et te laisse la place.

Emma

Ton nom, ta considération...

Hélène

Resteront entre tes mains.

Emma

Ta famille, tes amis, le sort de Marie, rien ne peut donc te toucher ?

Hélène

Knud m'a dit tout cela et vraiment, il était plus éloquent que toi ; ne ferions-nous pas mieux de briser là. Si tu désires un certificat attestant que tu es venue ici ce soir, je te le donnerai, tu auras fait ton devoir et tu pourras t'en aller.

Emma

Tu me mets à la porte ?

Hélène

Je suis pressée.

Emma

Pourquoi, Hélène, es-tu si froide, si cruelle ?

Hélène

C'est assez. Retourne chez toi et réjouis-toi d'être enfin débarrassée de moi. Mais ne pense pas me duper ;

ton cœur est plein de haine, je n'ai aucune estime pour toi, ni pour tes semblables, hypocrites, satisfaits de vous-mêmes que vous êtes ! Je suis bien bonne de te parler sérieusement. Va-t'en !

Emma

Toujours la même. Tu mérites ton destin. Prends garde, c'est ton orgueil qui te mène à la chute.

(Elle sort par l'antichambre.)

SCÈNE IV

HÉLÈNE, LA FEMME DE CHAMBRE,
plus tard GERHARD

Hélène *(en ouvrant la porte de la chambre à coucher)*

Tout est prêt ?

La Femme de Chambre

Tout, Madame. Le plaid est roulé dans les courroies.

Hélène

Vous avez ma jaquette et mon chapeau ?

La Femme de Chambre

Dans l'antichambre.

Hélène

Prenez-les et mettez-les sur cette chaise.

La Femme de Chambre *(les apportant)*

Madame désire-t-elle encore quelque chose ?

Hélène

Non, vous pouvez rentrer dans votre chambre. Mais ouvrez d'abord, on sonne. Quand le fiacre arrivera, vous aiderez le cocher à descendre les bagages.

(Gerhard, venant de la porte de l'antichambre, que la femme de chambre ouvre pour lui.)

Hélène (*courant à sa rencontre*)

Tu es là, mon ami. Oh ! comme cela m'est doux. (*Elle s'appuie contre lui.*) Que je suis heureuse de ta venue ! Je t'ai tant attendu... Quelle soirée, longue comme une année ! Ces geus m'ont fait souffrir ! On doit s'arracher à tout cela, qui ne vaut pas le moindre regret. Tu avais raison, mon énergique ami, je t'en remercie, je te bénis, puisque tu veux bien m'emmener avec toi, puisque tu forces ces portes derrière lesquelles on m'enfermait.

Gerhard (*bas*)

Tu penses ainsi maintenant ?

Hélène

Oui, à présent, je sens comme toi. Mais pourquoi ta voix est-elle si découragée ? Ah ! je comprends : la séparation a été pénible. Moi, Je n'étais tourmentée que par des indifférents. Mais toi ! Tu as de nouveau parlé à Marie... la malheureuse !... Je ne suis pas irritée contre elle... Et Jeanne ! As-tu vu Jeanne avant de partir ?

Gerhard

Je l'ai vue un instant.

Hélène (*à voix basse*)

Cela a été terrible.

Gerhard

Je n'ai rien vécu de pareil.

Hélène

Pauvre cher !... Je t'ai attendu dans la crainte, dans l'anxiété... maintenant que les ponts sont rompus et la retraite impossible, tu arrives. Je suis prête ! Allons ! Hâtons-nous, car tu sais, *il* arrive ce soir... bientôt peut-être.

Gerhard

Que dis-tu ?

Hélène

Frédérik... naturellement.

Gerhard

Oui, j'avais oublié.

Hélène (*le regardant attentivement, puis elle dit lentement.*)

Alors, il faut partir tout de suite.

Gerhard

Un moment... il me faut d'abord... (*Il s'arrête et la regarde.*)

Hélène

Qu'y a-t-il, Gerhard ? J'aperçois seulement ton visage. (*Avec exclamation.*) Tu ne veux plus ! Tu n'oses plus !

Gerhard

Ecoute, Hélène, je suis désespéré, désolé jusqu'à la mort. Je ne peux pas, je ne peux pas ! Elle veut que l'enfant juge entre nous... laisser un enfant juger ! Elle veut m'obliger à faire souffrir Jeanne ! Elle ne me lâche pas, elle ne me quitte pas.

Hélène

Tout cela m'est indifférent. Dis-moi seulement : c'est fini. Tu n'oses pas, n'est-ce pas ?

Gerhard

Si je pars, elle me menace de nous suivre avec l'enfant... et elle le ferait. Elle s'est montrée à la fois furieuse et froide. Je ne puis me débarrasser d'elle.

Hélène

Tu n'oses pas ?

Gerhard

Ne parle pas ainsi et n'aie pas l'air si malheureuse. Si j'ai péché contre toi, crois-moi, c'est moi qui serai puni le plus cruellement, le plus longuement. Tu resteras seule...

Hélène

Seule ! moi !

Gerhard

Je dois vivre avec elle après tout cela.

Hélène

Cela veut dire que tu dois rester désormais avec une bonne épouse, qui t'aime, et ton enfant que tu aimes. Tu peux quitter demain la ville, si tu veux... et tu le voudras... Mais moi ! je dois vivre avec mon mari, qui est fou et avec sa famille qui sait tout. Oh ! Gerhard, tu as mal agi envers moi.

Gerhard (*furieux*)

Que veux-tu que je fasse ? Il n'est plus de pensée dans mon cerveau, plus de force dans mon âme. En venant ici, ma tête se troublait ; il n'y a qu'une seule issue à tout cela : je voudrais me coucher dans ce coin et ne plus bouger. J'appelle la mort.

Hélène

Gerhard !

Gerhard

Veux-tu ? Veux-tu que nous partions... plus loin que nous l'avons rêvé ? Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe ? Et qui sait les horreurs qui nous attendent ?

Hélène

Cesse de l'égarer ! Je n'ose pas mourir. Je suis trop jeune encore. Si je me trouvais aux prises avec la maladie la plus affreuse, avec la misère la plus terrible... je me refuserais peut-être encore à mourir. Et maintenant, subitement, juste au moment où j'allais vivre si passionnément, si tendrement... Non, Gerhard, cela appartient seulement au roman, à l'imagination, comme tant d'autres choses !

Gerhard

Je ne crains pas la mort et je suis accablé par la vie.

Hélène

Mais moi, je ne veux pas. Je ne veux pas non plus que tu meures. Je ne puis supporter cette pensée. Non !

Gerhard (*à voix basse*)

Frédérik... et les autres.

Hélène

Que peuvent-ils faire après tout ? Ah ! Gerhard, je te perds, toi, et tu es le seul être qui m'as été cher.

Gerhard (*hésitant*)

Comment... tu me perds ?

Hélène

Crois-tu que maintenant cela puisse être comme autrefois, quand nous nous contentions du *possible* ?

Gerhard

Sous la loi.

Hélène

Oui... et sans choix. Je l'avais toujours pressenti :

quand tu aurais à choisir, ce ne serait pas moi que tu prendrais. Tu as frémi du mal que tu pouvais faire à l'enfant et tu m'as abandonnée. Folle que j'étais d'avoir foi en toi !

Gerhard

Veux-tu encore ? Viens ! Bravons tout !

Hélène

Tu sais bien que maintenant c'est impossible. Tu as choisi...

Gerhard

Pardonne-moi, Hélène. Ne nous séparons pas irrités l'un contre l'autre. Dis-moi une douce parole.

Hélène

Je t'aime, Gerhard, et je te pardonne. Embrasse-moi, maintenant, pour la dernière fois. Et puis va-t'en, va-t'en vite.

Gerhard

N'y a-t-il plus d'espoir ?

Hélène

Il faut que tu t'en ailles, j'entends une voiture. C'est Frédéric. Hâte-toi. Ne le rencontre pas.

Gerhard

Dois-je te laisser ici seule avec lui ?

Hélène

Ce n'est pas là le pire, enfin. Adieu ! (*Il serre les mains d'Hélène et sort vite. La porte de l'antichambre reste ouverte ; Hélène, restant sur le seuil, dit lentement et à voix basse.*) Adieu !

La Femme de Chambre (*venant de la chambre à coucher.*)

Je crois que c'est la voiture, Madame. Dois-je descendre la malle ?

Hélène

Non, c'est inutile.

La Femme de Chambre

Ce n'est donc pas la voiture ?

Hélène

Non ; c'est Monsieur qui revient à la maison.

LES FIANÇAILLES ¹

PIÈCE EN 2 ACTES

PERSONNAGES

RONNING, sous-chef de bureau. SIGNE, leur fille.
M^{me} RONNING, sa femme. KONRAD RESEN, docteur en droit.

(L'action se passe chez les Ronning. Entre le premier et le second acte se passe un intervalle de deux mois.)

ACTE PREMIER

(Salon maigrement aménagé avec des meubles pauvres et usés. A gauche une table à ouvrage et une machine à coudre. Au milieu une table ovale préparée pour le déjeuner et entourée de chaises. A droite un canapé. A gauche une porte pour l'appartement : au fond porte menant à l'antichambre.)

SCÈNE PREMIÈRE

SIGNE assise devant la table à ouvrage, KONRAD arrivant par l'antichambre.

Konrad

Bonjour, Signe. (*Il serre la main de la jeune fille et baise son front. Signe demeure assise.*)

Signe

Bonjour. Tu arrives de bonne heure aujourd'hui. (*Souriant.*) Tu n'en seras que mieux accueilli.

Konrad (*s'asseyant sur un rocking-chaise*)

A vrai dire, ce n'est pas pour toi que je viens si tôt.

Signe

Ah !

Konrad

Ne te fâche pas. En descendant de cheval, je croyais trouver chez moi une lettre de mon père ; mais, rien ! Alors j'ai pensé que peut-être il avait adressé la lettre à toi-même.

Signe

Je n'ai rien reçu.

Konrad

Je ne puis m'expliquer ce silence.

Signe

Peut-être ta lettre ne lui a-t-elle pas plu ?

Konrad

Impossible. Mon père autant que moi a horreur des longues fiançailles. Il trouve cela inconvenant.

Signe

Oh ! Konrad.

Konrad

Mon père, vois-tu, est un campagnard ; il ne voit que le côté matériel des choses. Il ne peut donc pas lui être désagréable que je désire me marier après un stage, qui, bien malgré moi, je t'assure, a déjà duré six mois.

Signe

Tu te plains ! Je t'ai donc fait bien souffrir ?

Konrad

Si je n'étais pas aussi ardemment amoureux de toi que je le suis, je ne serais pas si pressé de me marier.

Signe

Ah ! voilà une explication.

Konrad

Vous consentez donc à notre union ?

Signe

Oui, Seigneur !

Konrad

Tu vois, nous sommes d'accord sur ce point, et mon père ne saurait être que du même avis.

Signe (*un peu troublée*).

Oui.... mais, pour ton père, la question d'argent...

Konrad

Oh ! que lui importe ! Il est riche. Je ne peux assurément pas me marier sans autres rentes que les mille couronnes que je touche au ministère. Et c'est lui-même qui m'a décidé à suivre la carrière administrative, je ne me trouve pas du reste assez de tête pour entreprendre autre chose. Mon père a affirmé que c'était le métier le plus sûr et le plus brillant, et c'est, au contraire, une existence de meurt-de-faim. 1.000 couronnes par an, c'est-à-dire 83 couronnes 33 par mois. (*Il rit.*) Nous irions loin avec cela. Mon père ajoute bien 150 couronnes par mois. Mais, pour entrer en ménage, j'exige seulement le double et en plus la somme nécessaire à notre installation, et nous voulons un intérieur élégant.

Signe

Oh ! Konrad, ce n'est guère nécessaire. Je ne serais pas à mon aise dans ce milieu.

Konrad (*s'approchant d'elle*).

Mais, moi, je l'entends ainsi. Et tu seras très belle

dans ton élégante robe de mariée. Elle sera en soie blanche, garnie de larges dentelles, ou bien en satin, je ne sais, mais pense à l'instant où sortant de l'église pour la première fois j'entourerai ta taille de mon bras, où seuls, enfin, le soir, nous gagnerons notre appartement, notre joli appartement tout garni de satin bleu, avec de lourds rideaux de soie à la fenêtre de ta chambre... Oh ! je deviens fou à cette seule pensée.

Signe

Oh ! mon ami ! Que je suis heureuse.

Konrad

Cela est dit et juré : nous nous marions au mois de mai. C'est encore deux mois à attendre, et c'est tout ce que nous pourrons faire.

Signe

Deux mois... Mais mon trousseau ?

Konrad (*dissimulant un sourire*).

Ton trousseau ?

Signe (*vite*)

Ne ris pas, Konrad, c'est mal.

Konrad

Oh, bah !

Signe

Non, c'est mal. Ma mère et moi, cousons tout le jour et une partie de la nuit. Mais parce que nous ne sommes pas riches.....

Konrad (*de sa main lui ferme la bouche*)

Tais-toi ! Et ne travaille plus pendant la nuit. Je te veux des yeux limpides pour nos noces.

Signe

Oh bien ! laissons cela. Mais parfois vraiment tu

m'exaspères : Quand tu es vaniteux, tu es tout à fait désagréable.

Konrad *(un peu vexé)*

On est comme on peut.

Signe

Assurément nous sommes beaucoup moins distingués que toi, puisque tu es comte.

Konrad

C'est toi qui devrais te taire maintenant.

Signe

Tu ne peux supporter aucune contradiction.

Konrad

Pas du tout, mais la façon dont tu traduis chacune de mes paroles m'est désagréable.

Signe

Ah ! si je te suis désagréable, je ne dis plus mot.

(Pause pendant laquelle Konrad tapote sur la table de ses doigts et Signe coud rapidement.)

Konrad

Vois-tu, si nous étions mariés, nous ne nous disputerions plus pour rien comme cela. Voyons ! sois bonne de nouveau ! *(Elle fait de la tête un signe d'assentiment.)* C'est parfait ! *(Il consulte sa montre.)* Il faut que je parte.

Signe

Tu t'en vas ? Tu ne déjeunes pas avec nous ?

Konrad

Non, je tiens à assister à une vente, où sont des japonneries, qui me plaisent infiniment. Figure-toi des fleurs, des paysages, des personnages mignons au possible et tout à fait curieux.

Signe

Je n'y connais rien. Mais tu pourrais d'abord déjeuner. Ne sortons-nous pas tous les deux tantôt ?

Konrad

Je reviendrai aussitôt la vente terminée.

Signe

La vente par hasard n'aurait-elle pas lieu au grand restaurant voisin ?

Konrad

Comment ?

Signe

Notre humble déjeuner n'est pas suffisant pour le palais délicat de Monsieur le Comte.

Konrad

Oh ! Que signifie cette plaisanterie ?

Signe

Avoue plutôt.

Konrad

Tu sais exactement la vérité, pourquoi m'obliges-tu à te répéter qu'il m'est pénible de voir préparer des plats spéciaux pour ton père, pendant que vous déjeunez, cela m'horripile.

Signe

Tu es bien nerveux. Je trouve tout naturel que maman soit aux petits soins pour papa.

Konrad

Oh ! ne parle pas ainsi : maman aux petits soins pour papa ! Quels termes insupportables !

Signe

Konrad, tu deviens par trop exigeant. Je ne sais plus que dire pour arriver à te plaire.

Konrad

Pas du tout, ma chérie. Je tiens seulement à t'avoir chez moi, toute seule, et tout s'arrangera ensuite, tu verras. Il n'est pas bon pour une grande fille comme toi de rester toujours entre papa et maman.

Signe

Mais c'est ce qui te trompe. Je me trouve très bien ainsi.

Konrad

Assez de dispute, hein, il faut que je m'en aille maintenant.

SCÈNE II

LES MÊMES, RONNING *venant du côté gauche.*

Ronning

Bonjour, mon cher Konrad. Tu es matinal aujourd'hui.

Konrad

Bonjour, beau-père. Je pars.

Ronning

Tu ne veux pas nous faire le plaisir de partager notre repas ?

Konrad

Merci bien, je dois aller à une vente, pour acheter quelques bronzes japonais.

Ronning

Tu as de la chance, Konrad, d'avoir d'autres ressources que tes appointements, car tu ne pourrais pas dépenser ton argent à de semblables futilités.

Konrad *(avec quelque hauteur.)*

Des œuvres d'art !

Ronning

Nos gouvernants tiennent certainement à ce que nous restions étrangers aux choses de l'art ; le seul que nous puissions cultiver, c'est celui de joindre les deux bouts avec nos revenus.

Konrad

Il est vrai que le travail que l'État demande aux fonctionnaires n'est pas écrasant, surtout pour les jeunes. Moi, par exemple, pendant plusieurs mois j'ai dormi trois heures chaque jour sur (*Mouvement de la part de Ronning...*) Je veux dire, j'ai apuré les comptes du Groënland de l'année passée. Eh bien, je m'engage à verser une forte somme à celui qui prouvera que mon travail a fait rentrer un centime dans les caisses de l'État.

Ronning

Mon cher Konrad, je trouve très drôle cette plaisanterie sur tes travaux de début, qui sont minces assurément. Nous, les vieux, nous travaillons d'une façon plus sérieuse. Mais tu reconnaîtras que l'administration est un ensemble, une harmonie, où chacun fait sa partie, une énorme machine, où le plus petit rouage a son importance : même à ton insu le plus mince agent accomplit une partie de la tâche... dans les détails.

Konrad (*avec indifférence*)

Des mots ?

Ronning (*dissimulant son mécontentement*)

Mais non ! Et tu ne dis pas ce que tu penses. Un garçon de ton éducation, riche comme toi, ne partage certes pas ces idées modernes qui tournent en dérision le fonctionnarisme. Tu apprendras que les bureaux des

ministères c'est le gouvernement même et que rien ne subsisterait s'ils disparaissaient. Mais, à notre triste époque, toute la jeunesse a des tendances radicales.

Konrad

Bah ! Je ne suis pas du tout radical, je vous assure.

Ronning

Bien entendu. Tu laisses ces sentiments aux gens de rien ou aux journalistes sans vergogne. Assurément, tous les fonctionnaires ne sont pas indépendants comme toi ; mais, le peu qu'ils possèdent est assuré, et la sécurité dans la médiocrité, c'est ma devise. (*A Signe.*) Du reste, nous n'avons jamais été bien malheureux, n'est-ce pas, Signe, bien qu'avec les appointements du plus ancien sous-chef, on ne puisse faire grande figure.

Konrad

Ah ! vous allez être bientôt chef de bureau.

Signe

Nous n'avons jamais manqué de rien. Mais, Konrad a des idées toutes différentes...

Konrad

Oh ! j'ai bien peu d'idées, et ce n'est pas à cause d'elles que nous nous disputerons, beau-père. Au revoir !

Ronning

Fume ce cigare !

Konrad

Merci bien, goûtez plutôt celui-ci ; c'est une nouvelle espèce que je viens de recevoir. (*Il tend à Ronning son porte-cigares.*)

Ronning

Oh ! quel parfum ! Tu ne fumes que des Havanes. Je le goûterai après déjeuner.

Konrad

Adieu. (*A Madame Ronning, qui entre du côté gauche, portant un plateau.*) Bonjour et adieu, belle-maman. (*Elle sourit affectueusement au jeune homme.*)

SCÈNE III

RONNING, M^{me} RONNING ET SIGNE, *s'asseyant autour de la table.*

M^{me} Ronning

Où va donc Konrad ?

Signe

Il n'a pas voulu déjeuner, parce qu'il se rendait à une vente.

Ronning

Konrad est singulier. Autrefois, on avait moins souci de soi-même..... Qu'est-ce que tu m'as préparé, ce matin, mon amie ? (*M^{me} Ronning lui présente le plat.*) Oh ! tu me gâtes vraiment, ma chère.

M^{me} Ronning

Konrad est toujours charmant pour notre enfant : cela doit nous suffire.

Ronning

Ah ! pour ma part, j'exige une certaine correction ; Konrad n'est pas assez sérieux. Nous, qui appartenons à l'État, nous devons rester absolument fermés à toutes ces paroles, à tous ces bruits, qui tendent à ébranler l'édifice social.

Signe

Tu n'entends pas dire, par là, que Konrad soit un révolutionnaire.

Rønning

Konrad n'est pas imbu de mauvais principes, il est quelque peu indifférent et sans énergie. La vie a été trop douce pour lui, il ne s'est pas levé d'assez bonne heure et n'a pas eu à lutter contre l'adversité.

Signe (*froissée*)

Konrad n'est pas un paresseux.

M^{me} Ronning

Mais ton père n'a rien voulu dire de semblable. Konrad est un charmant garçon, et il est fort aimable.

Rønning

Naturellement, tu trouves ton gendre parfait.

M^{me} Ronning

La joie de Signe est la mienne. Mais, changeons de conversation. Tu sais que le trousseau de ta fille coûte fort cher, j'ai bien peu d'argent, et cependant, je ne voudrais rien acheter à crédit.

Rønning

Je ne vois cependant pas d'autre moyen, ma chère.

M^{me} Ronning

Mais, la tâche n'en deviendra que plus lourde ensuite.

Rønning

Bah ! quand Signe ne sera plus là...

M^{me} Ronning

Assurément, mais il y a mille petites choses que je préférerais solder maintenant.

Signe

Mais, maman, songe donc que Konrad ne se préoccupe nullement du trousseau. Il me prend telle que je suis, et vous avez bien tort, mon père et toi, de vous tourmenter et de vous gêner pour tout cela.

M^{me} Ronning

Non, Signe, ne parle pas ainsi. Je n'entends pas que mon enfant sorte nue de la maison paternelle. La plus pauvre servante a un trousseau... La honte serait trop grande pour nous.

Signe

Une honte. Pourquoi donc ? maman, puisque nous sommes pauvres.

M^{me} Ronning

Dieu merci, nous sommes assez riches pour te donner cela, en nous gênant.

Ronning

C'est vrai, et ta mère a raison, Signe. La fille d'un fonctionnaire, quitter la maison sans trousseau. Ce serait une honte qui rejaillirait sur tout le ministère.

Signe

Oh ! mon cher papa...

Ronning

Non, enfant, tu ne sais pas les obligations que nous imposent notre situation vis-à-vis du monde. Nous étions bien pauvres, au début, mais nous avons fait des sacrifices pour certaines choses, afin que personne ne connaisse exactement notre situation. Nos vêtements, les miens surtout, étaient toujours irréprochables ; à la maison, la table était modeste, mais luxueuse, au contraire, toutes les fois que nous avions un invité. Oh ! ta mère a passé des nuits bien dures,

pour tous les soins du ménage, afin que l'argent ne fit pas défaut.

M^{me} Ronning

Ne parlons pas de ça, Ronning ; toi, tu fournissais cet argent nécessaire à tous.

Ronning

Mais, pour ton éducation, nous n'avons pas été avares. Nous l'avons fait élever dans la meilleure institution et nous n'avons pas épargné même les arts d'agrément. Enfin, c'est une chose décidée, et ta mère entend que tu ne quittes la maison qu'avec un trousseau digne de la fille d'un fonctionnaire du roi. Tu comprendras donc que nous soyons froissés par tes paroles. J'ajouterais que je me sens parfois humilié par la différence de fortune existant entre ton fiancé et moi.

Signe

Voyons, tu sais très bien que Konrad ne tire pas vanité de sa fortune.

Ronning

Je ne dis pas cela et je n'aime pas à parler de ces choses, mais, je ne trouve pas Konrad aussi respectueux, aussi attentif pour nous qu'il devrait l'être. Et puis, il oublie aussi la distance qui existe entre lui, le dernier des attachés, et moi, le plus ancien sous-chef et sans doute bientôt chef dans le même ministère.

M^{me} Ronning

Oh ! si ta nomination pouvait arriver enfin ! Cette nomination que nous attendons depuis tant d'années !

Ronning

Allons, allons, ma chère, tout le monde n'a pas de chance et de relations. Le père de Konrad est l'ami du

ministre, aussi le jeune homme avancera-t-il certainement. Quant à nous, nous devons travailler.

Signe

Mais ce n'est pas la faute de Konrad, mon père.

Ronning

Mais je n'ai rien dit de semblable.

Signe

Non, tu parais cependant irrité contre lui.

Ronning

Pas le moins du monde. Seulement, je ne le trouve pas suffisamment correct. Toi-même, penses-tu qu'il ait vis-à-vis de nous l'attitude qui convienne à un gendre pour ses beaux-parents ? (*Signe courbe le front*) Tu vois, tu l'as jugé toi-même. (*Il se lève et tendant la main à sa femme, il dit*) Je vais à mon bureau.

M^{me} Ronning

Eh bien ! et cet argent dont tu nous avais parlé ?

Ronning (*embarrassé*)

Demande du temps, nous nous arrangerons pour les échéances.

M^{me} Ronning

Oh ! cela m'est si pénible.

Ronning

Enfin, c'est chose entendue. Il ne faut pas que Konrad ait le droit de formuler aucune plainte sur la question du trousseau. (*Il caresse la joue de Signe et sort par le fond.*)

Signe

Si tu savais, maman, comme il m'est douloureux d'entendre toutes ces choses. Tout cela détruit complètement ma joie.

M^{me} Ronning

Ma chérie, puisque nous ne pouvons te donner qu'un trousseau, tu comprendras combien nous tenions à ce qu'il soit convenable.

Signe

Mais je ne vois pas du tout la nécessité de passer pour avoir de l'argent quand on n'en n'a pas, simplement pour s'endetter.

M^{me} Ronning

La vie, mon enfant, serait vraiment par trop misérable, vue sous son vrai jour. Une fois mariée, tu sauras qu'on est tenue de dissimuler bien des choses sans s'avouer, même entre mari et femme, combien elles sont pénibles. Il faut savoir cacher sa tristesse, autrement l'existence tout entière serait trop lugubre.

Signe

Tu n'as pas toujours été heureuse, maman ?

M^{me} Ronning

C'est pourquoi je me réjouis à la pensée que tu seras heureuse, toi. Tu vas avoir une jeunesse joyeuse. Si tu as été un peu pauvre, tu t'en es peu aperçue. Tu étais si jolie, je puis te le dire, que tu étais partout accueillie, fêtée, entourée. Cela était suffisant pour les premières années de jeunesse. Mais tu ne pouvais vieillir ici dans ce cadre trop sombre pour tes joues fraîches, et c'est pourquoi je me réjouis...

Signe

D'être débarrassée de ta fille ?

M^{me} Ronning

Non, de penser que tu seras bientôt dans ta jolie maison avec ton mari et que tu feras une belle et une élégante jeune femme.

Signe (*l'embrassant*)

Ma bonne mère.

M^{me} Ronning

Voilà ton fiancé.

SCÈNE IV

LES MÊMES, KONRAD *venant du fond.*

Konrad

Bonjour, belle-maman. Je vous y prends à embrasser votre fille.

Signe

Tu es jaloux ?

Konrad

Pas du tout et de personne. Je trouve cela absurde.

M^{me} Ronning

Tu n'aurais du reste aucune raison pour cela. Signe t'aime trop pour qu'il y ait place pour une autre personne que toi dans son cœur.

Signe

Tu aurais quelque droit au contraire à être jaloux, car maman vient de me déclarer toute sa tendresse. Maintenant, je vais m'habiller, tu pourras, pendant ce temps, prendre ta revanche et dire à maman les choses les plus tendres.

Konrad

Attends un instant.

Signe

Non, tu te fâcherais ensuite pour m'avoir attendue. Baise ma main et exprime-moi tes regrets de ne pas être jaloux. (*Il embrasse en riant la main qu'elle lui tend et Signe sort à gauche.*)

Konrad

Elle est exquise.

M^{me} Ronning

Elle a toujours été charmante ; toute petite fille, elle était adorable. Elle ne marchait pas, elle sautait ou se balançait continuellement. Plus tard elle devint rêveuse, mais tu es venu et la mélancolie a disparu.

Konrad

Le caractère de Signe est parfois un peu inégal.

M^{me} Ronning

Il ne faut pas juger cela trop sévèrement. C'est toujours fort difficile pour une jeune fille de se faire à une existence nouvelle. Une fois fiancée, elles pensent toutes qu'elles vont être libres, et comme des oiseaux, s'envoler dans l'espace ; alors, qu'au contraire, le moment est venu d'être esclave, de rentrer ses ailes, de demeurer exclusivement au nid.

Konrad

Certaines femmes, après le mariage, prennent leur revanche, au contraire.

M^{me} Ronning

Signe sera la plus accomplie, la plus fidèle et la plus dévouée des épouses et elle n'aura d'autre objectif que ton bonheur.

Konrad

J'en suis convaincu. Mais j'entends qu'elle s'amuse et je ne veux point enfermer ma femme dans le nid comme vous dites.

M^{me} Ronning

Mon Dieu, quand le nid est doux, c'est encore là qu'on est le mieux. Vous achetez prochainement votre mobilier ?

Konrad

J'attends seulement une lettre de mon père. Je ne comprends absolument rien à son silence.

M^{me} Ronning

Ton père est sans doute fort occupé ?

Konrad

Du tout. Mon père passe une existence très gaie. Son homme d'affaires s'occupe des terres, mais pour les dîners, la chasse et le jeu, mon père s'en charge lui-même. On s'amuse beaucoup chez nous. A vrai dire, depuis quelque temps, la maison est devenue un peu rurale. Quand ma mère vivait, au contraire, tout était élégant et notre train de maison était celui d'un grand château. La société se composait d'une foule de femmes jolies et élégantes, nos dîners étaient des plus *selects*, ni trop *raides*, ni trop *gais*. J'avais quinze ans seulement à cette époque. Cependant, ma mère voulait que je prisse part à toutes ces fêtes. Je m'amusais follement. Nos plus jolies invitées me traitaient à la fois en homme et en enfant. Puis ma mère mourut et tout fut fini.

M^{me} Ronning

Vos relations mondaines ont cessé alors ?

Konrad

Je fus envoyé à Copenhague pour passer mes examens et mon père n'eut jamais grand goût pour le luxe. Mais ces souvenirs d'enfance sont restés vivants dans mon esprit. Je rêve de les réaliser de nouveau : Je veux une installation luxueuse et élégante comme celle de ma mère, et c'est dans ce cadre que Signe et moi devons vivre.

M^{me} Ronning (*avec distraction, écoute la dernière réplique de Konrad.*)

Voici mon mari qui rentre. (*A Ronning.*) Qu'y-a-t'il donc ?

SCÈNE V

LES MÊMES, RONNING, *venant du fond*

Ronning

Je désire seulement dire quelques mots à Konrad avant d'aller au ministère. C'est pourquoi je suis revenu sur mes pas.

M^{me} Ronning

C'est quelque chose d'important, n'est-ce pas ?

Ronning

Tu le sauras dans un instant. Rentre un moment chez toi ; je désire être seul avec Konrad (*M^{me} Ronning sort à gauche.*)

Konrad

Vous paraissez bien solennel. Vous avez une communication importante à me faire.

Ronning

J'ai des nouvelles de ton père.

Konrad

Enfin ! Vous avez une lettre pour moi.

Ronning

Oui, j'ai rencontré le facteur et il me l'a remise. Mais, Konrad, la réponse n'est pas telle que tu la désirais.

Konrad

Comment ?

Ronning

Ton père ne peut pas donner satisfaction à tes désirs.

Konrad

Il ne le peut pas? Non, dites qu'il ne le veut pas. Mais, mon Dieu, pourquoi mon père s'opposerait-il à mon mariage? Il ne peut désirer me voir rester fiancé éternellement.

Ronning

Je te répète que ton père ne *peut* pas donner satisfaction à tes désirs.

Konrad (*avec inquiétude*)

Ne *peut* pas?

Ronning

Non, cela lui est maintenant matériellement impossible.

Konrad

Expliquez-vous complètement. Une catastrophe est arrivée?

Ronning

Oui, je le crains. Ton père m'écrit que sa situation de fortune est tout à fait modifiée et à ma lettre il en joint une autre pour toi qu'il me charge de te remettre personnellement. Par celle-là, sans doute, nous serons renseignés.

Konrad

Donnez vite. (*Ronning tend la lettre à Konrad qui pâlit en la lisant.*)

Ronning

Eh bien! mon ami?

Konrad (*à voix basse*)

Mon père est ruiné, il lui faut vendre ses terres.

Ronning

Grand Dieu, ton père ruiné ! lui qui passait pour si riche !

Konrad (*avec amertume*)

Quand on ne fait rien et qu'on dépense plus que ses revenus, on doit facilement avoir raison de la plus belle propriété.

Ronning

C'est terrible.

Konrad (*en exclamation*)

Et Signe ! et le mariage ! Que faire, grand Dieu !
(*Il cache sa tête entre ses mains et sanglote.*)

Ronning

Mon cher Konrad, je suis vraiment désolé. Je prends la plus grande part à ta peine, tu as été élevé dans le luxe et tu avais le droit d'espérer, avec la grande fortune qui t'attendait, mener une existence opulente, et voici que brutalement arrive la désillusion. Mais rappelle-toi combien il y a d'hommes dont la situation n'est pas plus brillante que la tienne et qui se sont fait une carrière, péniblement, il est vrai, mais en tout cas suffisante pour eux et pour les leurs. Va, c'est fortifiant de se dire qu'on ne doit rien à personne. Du reste l'argent n'est pas tout dans ce monde.

Konrad

L'argent est tout au contraire.

Ronning

Ne dis pas cela. On peut être très heureux dans une honnête médiocrité.

Konrad

Peut-être les hommes habitués à la pauvreté, qui longtemp's ont mal diné et ont été toujours mal

vêtus. Ceux-là, c'est possible, je ne les connais pas et si cela peut faire plaisir à quelqu'un, affirmons qu'ils sont heureux dans leur médiocrité. Mais s'il s'agit d'hommes comme nous, ayant notre éducation et nos besoins, je ne crois plus ces phrases et je suis suffisamment renseigné. La médiocrité honnête est plus qu'insuffisante pour ceux-là. Je ne parle certes pas de la nécessité d'une grande fortune, je parle des quelques milliers de couronnes nécessaires à la vie habituelle et je ne comprends pas du tout, comment, sans ce peu d'or, je vais pouvoir m'organiser dans cette misérable existence qui va commencer. Oh ! être obligé de regarder à une couronne, n'oser prendre un fiacre, attendre pour acheter un pardessus...

Ronning

Un homme peut-il avoir un caractère aussi léger ? Comment c'est dans ces menus détails que se place ton infortune !

Konrad

Je cite simplement les faits qui se présentent à ma mémoire. C'est une vie terrible que celle qui va commencer : pour moi, plus d'amis, plus de plaisirs, toujours gêné, il me faudra fuir le monde.

Ronning

C'est très mal de ne penser qu'à toi dans cette circonstance. Et ton malheureux père ?

Konrad

Des phrases ne sauraient être utiles à mon père. N'est-ce pas par sa propre faute que tout cela est arrivé ? Il est devenu vieux en s'amusant, il a passé avec ma mère sa jeunesse dans le plaisir, et longue a été cette

jeunesse. Maintenant, il a soixante ans et la vie est finie pour lui. Il va trouver un coin où s'écouleront ses vieux jours médiocrement ; il lui faut peu de choses à présent. Non, c'est pour moi que le malheur est vraiment grand, mon père le dit lui-même. Vous allez entendre. (*Il lit la lettre à haute voix.*)

« Mon pauvre garçon ! Je ne sais vraiment comment t'avouer tout cela : la vie te paraissait dans un avenir facile, comme une grande route, large et commode ; eh bien ! c'est au beau milieu de cette voie, si largement ouverte, que je viens de verser ; ma chute est complète, je suis ruiné, et cela juste au moment où tu allais épouser ta charmante fiancée. Maintenant, les mauvais jours vont être longs et les longues fiançailles sont dangereuses. Il est vrai, Dieu merci, que tu es jeune et intelligent, que tu pourras te faire une carrière, malgré les difficultés du début. »

Oui ! oui, les phrases, les phrases habituelles ! *Se faire une carrière* ; mais, je ne suis pas du tout préparé pour me faire une carrière ; je ne puis qu'apurer la comptabilité du Groënland et celle de l'an passé, encore c'est tout ce que je sais faire. Non, tout est fini. Oh ! Dieu, quelle existence va être la mienne !

Ronning

Tu penses bien peu à Signe ?

Konrad

Au contraire, je ne pense qu'à elle. C'est là le plus profond de ma peine. Qu'allons-nous devenir tous les deux ? Combien je m'étais réjoui à la pensée de notre installation commune, de notre voyage de noces ; tout cela était si charmant. Et, maintenant, nous devons res-

ter ici tous les deux, nous disputant et nous réconciliant tour à tour, jusqu'à ce qu'elle devienne vieille, et moi d'un caractère difficile, idiot enfin.

Ronning

Il faut vous marier tout de suite, malgré vos faibles ressources.

Konrad

Des phrases, beau-père. Peut-on se marier avec mon revenu de 1000 couronnes ; 83 couronnes par mois ?

Ronning

Tu gagnerais bien 1000 couronnes de plus, si tu consentais à donner des leçons, des répétitions aux élèves des écoles.

Konrad

Qui sait. Mais, même avec cela, peut-on vivre ?

Ronning

Moi, j'ai modestement vécu, avec d'aussi faibles ressources, pendant des années.

Konrad

Oui, beau-père... mais...

Ronning

Mais, quoi ? Dis.

Konrad

Mais, comment avez-vous vécu ?

Ronning

Comment ?

Konrad

Oui, de quelle façon avez-vous vécu avec belle-maman ? Pauvrement, vous l'avouez.

Ronning

Je trouve cette remarque singulière.

Konrad

Je ne sollicite aucune confiance et mon intention n'est pas de vous blesser. J'entendais dire, par là, que vous, qui vous aimiez, vous avez vu votre amour maltraité par la vie matérielle. Regardez belle-maman, elle est vieille avant le temps, sa tête et ses mains tremblent. C'est la crainte, l'inquiétude du lendemain qui ont amené ce résultat.

Ronning (*avec énergie*)

Assez, Konrad ! On peut passer beaucoup de choses à un homme qui vient d'être frappé cruellement par le sort, mais...

Konrad

Je voulais simplement dire que votre exemple ne me tente pas.

Ronning

Ce ton est absolument déplacé.

(*M^{me} Ronning entre par le côté gauche.*)

M^{me} Ronning

Mais, qu'y a-t-il donc ?

Konrad

Belle-maman, je suis sous le coup d'une grande catastrophe. Mon père m'écrit qu'il ne peut plus me donner aucun argent pour mon mariage. Il est ruiné. Sa fortune, que je croyais si grande, s'est évanouie ; ses terres, il ne les a plus ; il lui reste seulement des dettes.

M^{me} Ronning

Mon pauvre enfant ! Quel malheur subit ! La vie est cruelle. Cela m'attriste pour ton père ; est-il bien désolé ?

Konrad

Oui, mon père est très attristé à cause de moi, car c'est moi qui suis le plus à plaindre, moi et Signe.

M^{me} Ronning

Oui! mes pauvres enfants, c'est une chose terrible qui arrive justement au moment même où vous étiez si heureux.

Ronning

Et maintenant Konrad a perdu toute espérance et ne croit plus de bonheur possible pour lui et pour Signe.

M^{me} Ronning

Est-ce possible ?

Konrad

Que puis-je vous dire ? Je dois certainement rendre sa parole à Signe. Elle s'est fiancée avec moi lorsque j'étais riche et elle n'a plus d'engagement envers moi qui suis maintenant...

Ronning (*l'interrompant*)

Cela veut-il dire que tu entendes rompre tes fiançailles avec Signe ?

M^{me} Ronning

Tu ne vas pas l'abandonner ?

Konrad

Je n'ai point dit cela. Vous reconnaîtrez qu'il est de mon devoir de la consulter, de la laisser librement choisir, alors même que sa décision serait cruelle pour moi.

M^{me} Ronning

Je cesse de comprendre. Signe t'aime et jamais elle ne s'est inquiétée de savoir si tu étais riche ou pauvre.

Je considère même cela comme une injure adressée à ma fille.

Konrad

Cependant !

M^{me} Ronning

Tu es bon. Tu ne la feras pas souffrir.

Konrad

Je vous affirme.

Ronning

La voici !

M^{me} Ronning

Retirons-nous un instant, mon ami. Laissons-les seuls ; cela est préférable.

Ronning

Tu as raison. Il faut, du reste, que j'aille au ministère.

(Tous deux sortent par la porte de côté.)

SCÈNE VI

KONRAD, SIGNE, *(venant du côté gauche)*

Signe

Me voici. Ah ! tu es fâché d'avoir attendu, tu es de mauvaise humeur, fier, hautain, comme toujours. Je me suis pourtant faite aussi belle que possible ; mais j'ai grand peur de n'être pas assez distinguée pour monsieur le comte.

Konrad

Il faut ôter ton manteau. Nous ne sortirons pas.

Signe

Nous ne sortirons pas ? Pourquoi ?

Konrad

J'ai à te parler. Une affaire grave à te communiquer.

Signe

Qu'y-a-t-il donc, mon cher Konrad ?

Konrad

Je viens de recevoir une lettre de mon père.

Signe (*vite*)

Il veut bien que nous hâtions notre mariage ?

Konrad

Non.

Signe

Pourquoi donc ?

Konrad

Il n'a plus l'argent nécessaire à notre établissement.

Signe

Eh bien, mon ami, nous attendrons.

Konrad

Nous y sommes bien obligés. Et tu ne me demandes même pas pourquoi mon père a répondu de la sorte ?

Signe

Mais je n'en ai pas le droit.

Konrad

La raison est simplement que mon père est ruiné. Il a mal dirigé ses affaires, il est pauvre maintenant, et moi, je suis le fils d'un homme pauvre.

Signe

Oh ! mon cher Konrad !

Konrad

Comprends-tu bien, Signe, l'effroyable malheur qui nous accable ? C'est notre condamnation à mort à tous deux, la fin de tous nos rêves. Maintenant, je ne pourrai plus te mener, toute vêtue de dentelles et de soie,

de l'église à notre chambre bleue. Oh ! Signe, je suis désespéré ; c'est la nuit qui nous environne.

Signe

Mon bien-aimé, pourquoi te désespérer ? Tout cela arrivera, si nous nous aimons bien.

Konrad

Qu'arrivera-t-il ? Rien de ce que j'ai espéré, qui était si proche pourtant, et que j'avais le droit de désirer.

Signe

Nous serons aussi heureux sans tout cet argent, sans ces meubles de soie bleue, mais...

Konrad

Mais il faut attendre, attendre jusqu'à ce que notre amour soit mort, attendre jusqu'à ce que soient venues la tristesse et la maturité.

Signe

Ne te désespère donc pas ainsi.

Konrad

Non, je ne le veux pas et je ne le dois pas non plus. Cependant, il nous faut parler raison. Je serai calme. Ce que je tiens à te dire, c'est qu'en restant fiancée avec moi pendant de longues années encore, tu perds toute ta jeunesse.

Signe

Explique-toi.

Konrad

Tu as vécu ici, loin de toute joie, loin de toute lumière ; à vrai dire, cela ne te manquait pas, mais tu n'en jouissais pas non plus, car lorsque tu revenais du bal, des fêtes, c'était pour rentrer dans ce milieu si singulièrement disparate ! Ton mariage allait t'introduire définitivement dans ce monde entrevu seulement,

et je me réjouissais à la pensée que tu me devrais cela. Il me semblait que c'était la base fondamentale du bonheur qu'un époux dût tout à l'autre. Maintenant, je n'ai pas une joie à t'offrir, seulement l'attente, la longue attente.

Signe

Oh ! mon ami, le bonheur viendra, j'en suis sûre.

Konrad

Trop tard.

Signe

Crois-tu qu'il existe un homme ayant répondu au bonheur qui frappait à sa porte : « Va-t'en, il est trop tard. »

Konrad

Le bonheur commence et finit avec la jeunesse.

Signe

Mais alors d'autres joies commencent.

Konrad

Non, il n'y a qu'une félicité, et celle-là nous ne la goûterons pas ensemble.

Signe (*pâlissant*)

Que comptes-tu donc faire, Konrad ?

Konrad

N'est-ce pas le plus élémentaire de mes devoirs de te demander si tu comptes longtemps m'attendre ?

Signe

Oh ! Konrad ! Konrad !

Konrad

Tu n'es liée avec moi par aucune promesse, aucun engagement antérieur. Tu es absolument libre. (*Signe veut l'interrompre.*) Non, écoute-moi, ce n'est pas avec moi que tu es fiancée. En effet, je ne suis plus le

même, je ne peux plus tenir mes engagements, te faire l'existence douce que je t'avais promise. Réfléchis donc !

Signe

Je n'ai point de réflexion à faire.

Konrad

Ne réponds pas aujourd'hui, je te donne tout le temps nécessaire pour y penser.

Signe

Je n'ai besoin d'aucun délai pour te donner ma réponse. Mais je te demanderai, à mon tour, si ton intention est de me quitter, s'il te paraît trop lourd de m'attendre, si tu ne m'aimes plus.

Konrad (*remuant tristement la tête*)

Est-il besoin de me poser cette question ?

Signe

Certainement ; car, si tu m'aimais, tu ne pourrais t'exprimer ainsi.

Konrad

C'est mon devoir.

Signe

Oh ! non, Konrad ! cesse ce froid langage, regarde-moi encore une fois avec tendresse. Dis-moi que tu ne veux pas me quitter, que tu ne me quitteras jamais, que tu n'y penses pas en ce moment.

Konrad

Ma douce amie, je ne veux que ce que tu désires.

Signe

Vraiment, j'oublie ! J'oublie que tu souffres en ce moment ; mais je serai bonne à l'avenir. Tu me parles de ma jeunesse, des joies que j'ignorais ; mais ma joie

et ma jeunesse sont en toi. Dis-moi que tu m'aimes et que tu ne veux pas me quitter.

Konrad

Je t'adore.

Signe

Mon bien-aimé ! Oublie les menaces de l'avenir, ou plutôt pense-y, tu verras comme c'est bon, l'espérance. Cela console de tout. Moi, je ferme les yeux et quand, par la pensée, je vois nos deux êtres unis, tout chagrin disparaît.

Konrad

Oh ! ma chérie.

Signe

Et tout cela arrivera bien plus vite que tu ne le penses. Avons-nous besoin, pour être heureux, de beaucoup d'or ? Comme c'est insensé à toi d'être venu solennellement me dégager de mes promesses. (*Eile rit.*) Non, non, tu ne seras pas débarrassé de moi si facilement. Viens t'asseoir près de moi. (*Il s'assied à côté d'elle sur le canapé.*) Eh bien ! pourquoi ne nous marierions-nous pas bientôt ?

Konrad (*souriant*)

Mais, ma chérie, nous n'avons rien.

Signe

Crois-tu que tu ne pourrais pas gagner ce qui est nécessaire, ne serait-ce pas un but digne de toi ? Penser qu'à chaque centaine de couronnes obtenues, c'est un mois de bonheur gagné ! Et quand tu reviendrais près de moi, épuisé par ton travail, je te chérirais bien plus encore qu'autrefois, car j'aurais la certitude alors que tu m'aimes vraiment. Oui, quand tu pouvais m'avoir sans peine, je pouvais croire que tu souhaitais

seulement un luxe de plus. Maintenant qu'il te faut lutter pour m'obtenir, j'aurai foi dans ta tendresse. Tu verras combien la vie sera bonne, si nous travaillons tous les deux pour être l'un à l'autre.

Konrad (*avec passion*)

Tu dis vrai, ma bien-aimée ; j'ai été faible, sans énergie devant le malheur, mais je vais me ressaisir pour la lutte, et nous réussirons, j'en suis convaincu. Je n'ai plus peur, je reprends courage, je travaillerai pour t'obtenir, pour avoir le bonheur, car je t'adore et je veux goûter avec toi toutes les joies de la vie. Tu verras, je serai fort et je ne t'abandonnerai pas, parce que le destin aura été cruel pour moi.

Signe (*entourant de ses bras le cou du jeune homme*)

Oh ! mon bien-aimé ! Comme il m'est doux de t'entendre parler ainsi, et que je vais être heureuse !

RIDEAU.

ACTE II

(Même décor. Le déjeuner est servi sur la même table.)

SCÈNE 1^{re}

SIGNE *coud à la machine.* KONRAD *entre par le fond.*

Konrad

Bonjour, Signe.

Signe

Bonjour, Konrad. (*Konrad se jette sur un siège.*) Tu es fatigué ?

Konrad

C'est à devenir idiot de donner des leçons à ces enfants.

Signe

Moi, j'ai fait une promenade charmante ce matin. C'est la plus belle journée de l'été !

Konrad

Oui, il fait un temps exquis pour aller à la campagne voir les arbres verts, respirer l'air pur. Mais il faut rester dans une école qui sent l'enfant. C'est horrible ! Au reste, je me demande ce que je déteste le plus, des élèves ou des professeurs : des enfants bêtes et grossiers ou des maîtres faméliques et prétentieux. Celui qui m'exaspère surtout, c'est le chef de l'institu-

tion ! Ah ! un type énorme. Il sait arracher à leurs parents des enfants de quatre ans, en paraissant n'avoir d'autre souci que le bien de l'humanité. Oh ! ce mélange de commerce nuancé de philanthropie... abominable !

Signe (*souriant*)

Heureusement, mon père ne t'entend pas

Konrad (*fait un mouvement de la tête*)

Assurément !

Signe

Bah ! ne te tourmente pas !

Konrad

Tu me rappelles combien je suis devenu servile. Il m'est interdit de parler librement.

Signe

Pas du tout, mais le principal du collège est l'ami de mon père, qui t'a recommandé à lui.

Konrad

Oui, et on lui doit des égards ! Pense donc : être riche, c'est pouvoir se moquer de tous ces gens. Oh ! maintenant, je comprends les sentiments qui animent ceux qui ont la haine des bourgeois. Quand on abandonne le premier étage pour habiter le grenier, on jouit alors d'une vue plus étendue, qui vous permet d'embrasser mille choses ignorées la veille.

Signe

En effet, tu ne pensais pas ainsi autrefois.

Konrad

Autrefois, j'étais heureux ; tout cela m'était indifférent. Aujourd'hui, ma bonne humeur est partie.

Signe

Tu me dis des choses gaies !

Konrad

Cela ne devrait pas te surprendre.

Signe

Mon Dieu, non. Tu me répètes la même chose chaque jour. Est-ce plus gai pour cela ?

Konrad

Je croyais pouvoir me montrer sincère.

Signe

C'est-à-dire que tu me réserves toute ta mauvaise humeur. Je pensais qu'il te serait agréable de me voir. Au contraire, dès que tu entres ici, tu es irrité. Je devrais te consoler et je t'aigris au contraire.

Konrad

Je t'avais dit que notre vie ne serait pas folâtre.

Signe

Oui, mais tu m'avais affirmé que tu puiserais des forces dans notre amour.

Konrad

Ces mots de force et d'amour sont bons pour le dimanche, comme la pompe religieuse. Pour les jours de semaine, des mots moins nobles sont suffisants.

Signe

Tu te ris des sentiments les plus élevés.

Konrad

Non, mais nous nous épuisons tous deux en ces éternelles fiançailles. Où trouver l'occasion de dépenser ces sentiments distingués dont tu parles ? Tout est mesquin et pauvre pour nous, nous sommes réduits, en toute chose, à la portion congrue. Les riches ont droit à un amour large, mais les pauvres diables comme nous doivent se satisfaire d'une affection plus étroite.

Signe

Chacun de tes mots exprime combien ta chaîne te paraît lourde.

Konrad

Oui, je suis malheureux d'être fiancé, car je souffre de n'être pas encore ton mari.

Signe

Si malheureux que tu préférerais ta liberté.

Konrad

Ne dis pas...

Signe

Il faut bien, puisque tu m'y forces.

Konrad

Il vaut mieux ne pas autant parler de cela.

Signe

Pourquoi ?

Konrad

Parce que....

Signe

Tu y penses toujours, toi (*Avec des larmes dans la voix*). Eh bien ! quitte-moi, puisque tu le désires. Je ne me plaindrai même pas, je ne m'attacherai point à tes pas.

Konrad

Voyons ! ne pleure pas, ma chérie.

Signe

Je ne pleure pas et je ne te ferai pas de scène. Rassure-toi.

Konrad

Ecoute. C'est aujourd'hui le quinze mai. Comprends-tu ce que cette date évoque de pensées en moi, quand je compare le passé au présent ? N'est-il pas explicable

que le désespoir me prenne et comment peux-tu te déclarer blessée par un sentiment qui est l'expression la plus vive de mon amour ?

Signe (*tristement*)

Assurément, si c'est l'amour, Konrad, l'amour sincère et vrai qui dicte tes paroles.

Konrad (*brièvement*)

Cela m'est tout à fait désagréable, ce que tu dis.

Signe

J'ai tort, mon ami, de prendre en effet ces paroles au tragique. Ne t'irrite pas contre moi.

Konrad

Jamais je ne m'irrite contre toi. Tu doutes de mon courage, eh bien ! j'en doute moi-même.

Signe

Allons, plus de tristesse ! Un peu de gaiété maintenant que je viens de terminer la confection de cette élégante cravate.

Konrad

Tu ne travailles plus à ton trousseau ?

Signe

Au contraire ! Je gagne beaucoup d'argent.

Konrad

Tu deviendras sans doute millionnaire ?

Signe

Je me contenterais de beaucoup moins.

Konrad

Nous promènerons-nous ce soir ?

Signe

Non, mon ami, j'ai une leçon à donner après déjeuner.

Konrad

Vraiment. Ah ! ce n'est pas drôle. Quels sont ces gens chez lesquels tu vas ?

Signe

L'enfant est charmant.

Konrad

Et les parents ?

Signe

Je ne vois que la mère.

Konrad

Et la mère !

Signe

Un peu fière.

Konrad

Pas polie ?

Signe

Si.

Konrad

Quoi, alors ?

Signe

Elle me considère comme quelqu'un d'un peu plus distingué qu'un domestique. Qu'importe !

Konrad

Dire que c'est ma fiancée qu'on traite ainsi.

Signe

Cela m'est indifférent, je t'assure.

Konrad

Je ne puis supporter cette pensée. Je désirerais vivement que tu ne fusses plus dans cette maison.

Signe

Mais j'y suis forcée.

Konrad

Tu vois quelles bassesses on est obligé de commettre quand on est pauvre.

Signe

N'exagère rien. Bassesses ! Du tout.

Konrad

Il ne faut pas se payer de mots.

SCÈNE II

LES MÊMES, RONNING *venant du côté gauche.*

Un peu plus tard, M^{me} RONNING.

Ronning (*avec humeur.*)

Qu'y a-t-il ? Vous vous disputez encore ?

Signe

Du tout.

Ronning

On le croirait vraiment.

Konrad

Comment cela va-t-il, beau-père ?

Ronning

Bien, Konrad. Qu'aviez-vous donc tous les deux ?

Konrad

Je trouvais blessant que Signe ne fût pas reçue avec égards dans la famille où elle donne des leçons.

Signe

Konrad exagère, ils ne sont pas aimables, ces gens, mais polis.

Ronning

Je suis convaincu que Signe ne tolérerait aucune grossièreté.

Konrad

Je n'ai pas grande confiance dans la force de résistance que peut opposer une jeune fille à une impolitesse. Elle accepte les dédains des femmes ou le manque d'égards des hommes sans mot dire, habituée qu'elle est au silence par éducation.

Ronning (*aigrement*)

Mais tu parles de ta fiancée !

Konrad

C'est justement pour cela que je trouve douloureuse cette situation.

Ronning

Tu n'es vraiment pas gracieux pour Signe.

Signe (*se ploçant entre eux*)

Mais, papa, je trouve Konrad bon et généreux de prendre ainsi fait et cause pour moi.

(*Mme Ronning entre du côté gauche*)

Ronning

Ah ! voilà notre mère qui nous annonce la venue du déjeuner.

M^{me} Ronning

Tu déjeunes avec nous, Konrad ?

Konrad

Volontiers.

(*On s'assied autour de la table*)

M^{me} Ronning

Voilà, Konrad, un œuf sur le plat et un excellent bifteck qui te donneront des forces.

Konrad (*prend le plat d'un air gêné et le présente à Ronning*)

Merci bien, à vrai dire, je n'ai pas besoin de fortifiants.

M^{me} Ronning

Tu n'as cependant pas l'air aussi bien portant qu'au-

trefois, mais les couleurs reviendront avec les vacances.

Konrad

Vous croyez ? Je pense que mes vacances se passeront à me rendre alternativement de mon bureau à ma chambre. Est-ce là un exercice suffisant pour me donner de nouvelles couleurs ?

M^{me} Ronning

Tu ne comptes pas passer quelque temps à la campagne ?

Konrad

Je n'ai pas d'argent.

Ronning

Bah ! On peut très bien rester l'été à Copenhague. Nous l'avons fait souvent.

Konrad

Oui, on a la banlieue.

Signe

Nous ferons de charmantes promenades dans les bois.

Konrad

Je te préviens que je n'accepte pas les bois. Je ne puis supporter ces parties de plaisir auxquelles on se rend par le chemin de fer après s'être bousculé pour avoir des billets et monter en wagon. Oh ! ces marches à travers la forêt pleine de poussière pour obtenir un maigre dîner. Et ce retour ! Faire la queue, le soir, au milieu de toute la canaille, pour avoir le droit de regagner sa demeure. Horrible ! Je me suis toujours demandé comment des êtres intelligents pouvaient consentir à s'imposer volontairement un semblable martyre, et je n'ai jamais compris leur gaieté inexplicable pendant tout ce temps. Non, je préférerais beaucoup

demeurer seul dans ma chambre qu'aller à la campagne de cette façon.

(Pause)

Signe

Monsieur le comte est trop délicat !

Konrad

Je t'en prie, Signe, épargne-moi cette plaisanterie qui n'a plus de raison d'être.

Ronning

Je trouve que Signe a raison quand elle t'engage à abandonner tes goûts et à partager nos humbles joies.

M^{me} Ronning

Oh ! je suis sûre que Konrad sera heureux, le dimanche, d'aller avec Signe respirer l'air pur de la forêt, après avoir vigoureusement travaillé six jours de la semaine.

Konrad

Vigoureusement travaillé ! On ne peut pas dire que le gouvernement exige de ses employés des travaux d'Hercule. Cependant je reconnais qu'il doit faire chaud au bureau pendant la canicule.

Ronning (*aigrement*)

Sois prudent dans tes paroles, Konrad.

Konrad

Je ne risque pas les travaux forcés.

Ronning

Cela est d'un mauvais effet.

Konrad

Vous exigez qu'on chante les louanges de celui qui donne le pain.

Ronning

On est tenu à des égards envers l'administration à laquelle on a l'honneur d'appartenir.

Konrad

Il est vraiment étonnant qu'un fonctionnaire aussi accompli que vous ne soit pas encore chef de bureau. Quant à moi, malgré l'honneur que me fait l'administration en me versant 83 couronnes par mois, je me permettrai d'énoncer les idées les plus révolutionnaires dans ma demeure.

Ronning (*indigné*)

Mais pas dans la mienne, je te prie.

Konrad

Comme vous voudrez.

(*Ronning se lève de table.*)

M^{me} Ronning

Tu as déjà fini ?

Ronning

Je n'ai plus faim.

(*Tous se lèvent.*)

Signe

Il faut que j'aie donné ma leçon.

(*M^{me} Ronning enlève un plat de la table. Ronning allume un cigare.*)

Signe (*à voix basse à Konrad*)

Sois aimable pour mon père, Konrad, il est vieux.

Konrad

Tu rentreras bientôt ?

Signe

Dans une demi-heure.

Konrad

Tu me retrouveras ici, alors. Adieu.

(*Signe sort par le fond. M^{me} Ronning sort par le côté gauche.*)

SCÈNE III

RONNING, KONRAD. *Plus tard*, M^{me} RONNING.

Ronning

Evitons des discussions de ce genre, mon cher Konrad. Veux-tu un cigare ?

Konrad

Merci, je ne fumerai pas. Je désire vous parler.

Ronning

Je suis tout à toi.

Konrad

Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit, il y a deux mois, lorsque est arrivée la lettre de mon père ?

Ronning

Je ne sais pas à quoi tu fais allusion.

Konrad

Je vous ai dit que je me faisais une obligation de dégager Signe de sa parole. Certes, c'eût été mon devoir de briser aussitôt nos liens, de ne pas la consulter et de prendre moi-même toute la responsabilité de cette rupture. Mais, j'étais sans courage et, à vrai dire, j'avais plus d'espérance qu'aujourd'hui. Tout me semblait aisé, quand je me disais qu'il appartenait à Signe de décider. Du reste, sa décision ne m'était-elle pas connue à l'avance. Une jeune fille, honnête et bonne comme Signe, peut-elle repousser un fiancé, parce qu'il est devenu pauvre ? Pouvait-elle agir autrement sans perdre sa propre estime ? Non, la résolution qu'il convenait de prendre dans cette éventualité me regardait seul.

Ronning

Tu as fait à ce sujet de nouvelles réflexions ?

Konrad

Oui. A chaque heure, à chaque journée écoulée pendant deux mois, ces pensées se sont agitées dans mon cerveau, au point de le faire éclater.

Ronning

Et tu as trouvé une solution ?

Konrad

Oui.

Ronning

Laquelle ?

Konrad

Je veux rompre avec Signe.

(Pause.)

Ronning (*d'une voix sourde.*)

Expose les raisons.

Konrad

Je n'ai pas assez de force pour attendre pendant des années.

Ronning

Beaucoup de jeunes gens attendent ainsi le mariage.

Konrad

Je le reconnais. Pour moi, cela est impossible.

Ronning

Travaille donc, tu arriveras plus vite à ton but.

Konrad

Quel labeur me fournirait le nécessaire ? Je suis un médiocre bachelier, je ferais un mauvais avocat ; je suis tout au plus suffisant pour trainer ma vie entière dans un bureau.

Ronning

Va, si tu aimais vraiment Signe, tu trouverais dans cet amour une énergie suffisante pour réussir.

Konrad

Certes, je l'aime. Ne vous irritez pas ; mais des paroles, comme celles que vous venez de prononcer, sont vides pour moi. Mon amour ne me donne ni plus d'énergie ni plus d'instruction. Mes obligations de fiancé prennent une partie de mon temps et m'énervent au contraire.

Ronning

Je ne veux pas discuter plus longuement avec toi ; j'estime que c'est ton devoir strict de demeurer auprès de ta fiancée. Mais, à notre époque, mariage et fiançailles sont des liens qu'on détache facilement.

Konrad

Quand on n'aime plus !

Ronning

On tient malgré tout ses engagements ; on ne viole pas ses serments.

Konrad

Même quand on ne voit pas la réalisation possible du bonheur ?

Ronning

Oh ! le bonheur, le bonheur ! On fait d'abord son devoir. Tu ne parais pas t'en douter. As-tu songé aussi à ce que Signe allait devenir ?

Konrad (*passant nerveusement sa main sur son visage*)

Oui, je sais combien elle va souffrir.

Ronning

Car il faut que tu y songes, sa situation va singulièrement se modifier. Quand elle s'est engagée avec toi,

elle était belle et son avenir était assuré, sa réputation intacte. Tu la quittes et il ne lui restera que la pauvreté ; on parlera d'elle ; sois assuré qu'on ne l'épargnera pas.

Konrad (*baisse la tête*)

Ce n'est pas la première fois, cependant, que des liens de cette nature sont brisés.

Ronning

C'est vrai. Mais on peut attribuer à Signe, dans cette circonstance, des sentiments bas, et tu sais combien il est douloureux pour une jeune fille de traverser une crise aussi délicate et combien aussi il lui est pénible de se refaire une situation dans le monde. Y as-tu songé ?

Konrad

Est-ce ma faute ? Est-ce moi qui ai inventé cet état de fiancé ? Je l'ai toujours trouvé détestable.

Ronning

Je ne partage pas cette opinion. Je trouve, au contraire, l'époque des fiançailles la plus charmante qu'on puisse imaginer. Elle s'accorde si bien avec la jeunesse, étrangère à tout ce qui est pénible et gris dans la vie, à tout ce qui pèse rudement plus tard sur les épaules. Pour ma part, j'estime ce temps le plus poétique, le plus lumineux de celui que nous traversons dans notre existence. Tous, dans cette période si pure, hommes et femmes, sont plus voisins de l'idéal, et il est très pénible de te voir considérer d'une façon aussi matérielle, e dirai même aussi sensuelle, ce noble et chaste état.

Konrad

Je trouve, au contraire, cette attente absolument révoltante et contre nature.

Ronning

N'oublie pas que nous ne pouvons discuter ainsi, nous parlons de Signe. Assurément, une rupture n'est pas toujours une catastrophe irrémédiable pour une jeune fille, mais lorsqu'elle est pauvre, cela est infiniment grave. Je ne ferai point de phrases, comme tu dis ; c'est simplement la vérité que je t'exposerai. Une fille sans fortune doit nécessairement se marier, puisque ses parents ne laissent après la mort aucune ressource. Et en rompant avec Signe, tu lui en enlèves presque la possibilité, tu la réduis toi-même à la misère.

Konrad

C'est contre ma volonté.

Ronning

As-tu le droit d'agir ainsi ?

Konrad

Quand je me suis fiancé, je ne pouvais prévoir les événements qui se sont succédés.

Ronning

Ce qui est arrivé, est arrivé ; et, après avoir agi, tu es responsable des conséquences de ton action.

Konrad

Et quand ces conséquences ne sont que le malheur ? Car cela sera notre malheur à tous les deux. Je ne vois aucune espérance de joie ; je distingue très bien, au contraire, la souffrance et la misère pendant de longues années. Elle sont déjà venues, du reste, pour moi. Je le confesse ; lorsque je viens ici, je monte péniblement l'escalier, ma main hésite à sonner, car, vous le sentez bien vous-même, la joie n'habite pas ici. Nous nous disputons, vous avec moi, moi avec Signe, à quoi

tout cela nous mènera-t-il ? Ne vaut-il pas mieux, une bonne fois, souffrir violemment que chaque jour prendre une même dose de chagrin ?

Ronning

Il me semble que nos discussions sont bien insignifiantes et bien étrangères à votre amour ?

Konrad

Assurément, mais moi, je suis d'autant plus froissé que je me sens constamment votre obligé, que vous m'invitez chaque jour, vous qui n'êtes pas riche...

Ronning

T'a-t-on jamais fait sentir ?...

Konrad

Non, non, mais cela m'est insupportable, cela est terrible pour moi, je ne respirerai librement que lorsque j'aurai brisé les liens qui m'unissent à Signe.

Ronning

Cela suffit. Je ne discuterai pas davantage. Agis selon ton cœur.

(M^{me} Ronning entre par le fond.)

Konrad

Je vais faire part de ma résolution à Signe aujourd'hui même.

M^{me} Ronning

De quoi s'agit-il ?

Ronning

Je m'en vais au ministère. (Il sort rapidement par la porte du fond.)

M^{me} Ronning

Eh bien ! Qu'y a-t-il ?

Konrad

Une chose très grave.

M^{me} Ronning

Tu souffres ?

Konrad

Oui, je souffre, parce que je ne me sens plus la force de continuer mon rôle de fiancé vis-à-vis de Signe.

M^{me} Ronning (*se laissant tomber sur un fauteuil.*)

Konrad, c'est impossible, tu ne veux pas l'abandonner !

Konrad

Il le faut. Ne me rendez pas ma tâche plus difficile. Il le faut.

M^{me} Ronning (*toute tremblante.*)

N'est-elle pas charmante, bonne et douce pour toi ; penses-tu jamais rencontrer une meilleure femme ?

Konrad

Non, je ne le pense pas, mais à quoi bon puisque ce mariage est impossible.

M^{me} Ronning

Tu as cessé de l'aimer.

Konrad

Nous nous usons tous les deux dans cette attente et si je ne rompais pas définitivement, cette pensée d'une rupture inévitable me hanterait continuellement pendant les longs jours qui vont se succéder. Il vaut mieux pour Signe agir ainsi et tout de suite ; je ne puis plus que la faire souffrir.

M^{me} Ronning

Non, c'est maintenant qu'elle va être malheureuse, souffrir, sans se plaindre, et pâle, malade désormais, pleurer jour et nuit. Epargne-la, Konrad, je t'en supplie, aie pitié d'elle, attends, l'avenir deviendra meilleur.

Konrad

Pourquoi cette vaine espérance ?

M^{me} Ronning

Je t'en prie, Konrad, je n'ai que cette enfant et c'est tout ce que j'aime ici-bas. Dire que je croyais son avenir si lumineux, lorsque le malheur a fondu sur vous. Naturellement, cette catastrophe matérielle m'avait paru déplorable, mais vous vous aimiez et vous étiez jeunes. Il vous fallait seulement attendre. Si ta fiancée avait encore un esprit plus léger ou si son caractère était plus ferme, peut-être aurais-tu raison, mais Signe ne supportera pas cette douleur. Elle n'aimera jamais un autre homme que toi, et Konrad, je te jure, elle ne survivra pas à ton amour.

Konrad

C'est cruel de me parler ainsi.

M^{me} Ronning

Oui, mon ami, pense à la malheureuse existence de Signe, désormais seule avec ses vieux parents. Et tu n'auras pas le courage de faire cela.

Konrad

Vous paralysez mon énergie. Mais il le faut, il le faut. Ne vous irritez pas, ne me jugez pas sévèrement, je n'en puis plus, je ne puis plus supporter cette vie.

M^{me} Ronning

Et peut-être, Konrad, demain sera-t-il plus cruel pour toi qu'aujourd'hui. Tu vas briser pour toujours l'âme d'une malheureuse créature. Crois-tu que tu ne regretteras pas cette mauvaise action. En es-tu bien sûr ?

Konrad

Inutile. Je n'ai plus le choix. Ma détermination est

prise, il faut que cela soit ainsi, il le faut. (*Il écoute.*)
Voilà Signe.

M^{me} Ronning

C'est maintenant que tu veux lui parler ?

Konrad

Oui.

M^{me} Ronning

Je vous laisse, alors. (*En lui prenant la main.*) Tu verras, Konrad, tu n'auras pas le courage de faire ce que tu dis. (*Elle sort par le côté gauche.*)

SCÈNE IV

KONRAD, SIGNE *entrant par la porte du fond.*

Signe

Me voici ! Nous sortons ?

Konrad

Non.

Signe

Es-tu réconcilié avec papa ?

Konrad

Pas tout à fait.

Signe

Finissez donc de vous disputer tous les deux. Ne te suffit-il pas d'être en bon accord avec moi ?

Konrad

Tu trouves que nous nous entendons bien ?

Signe

Une petite discussion n'est pas mauvaise ; cela émoustille.

Konrad

Oh ! moi, j'en ai horreur.

Signe

Toujours de mauvaise humeur ? Oh ! je t'en prie.

Konrad

Mon humeur n'est pas mauvaise.

Signe

Pourquoi alors cette physionomie lugubre ?

Konrad

Je suis malheureux.

Signe

Comment ?

Konrad

Je trouve notre situation fort triste.

Signe

Assurément, si tu veux toujours en parler.

Ronrad

Une bonne fois il faut en parler, ce sera la dernière.

Signe (*avec angoisse*)

Que dis-tu ?

Konrad

Finissons-en ! Cette existence ne peut durer. Il faut être raisonnable, prendre les choses comme elles sont... oui, Signe, il faut...

Signe (*avance les mains comme pour se défendre d'un danger et pousse un cri*)

Pas nous séparer, Konrad. Ce ne peut être ta pensée.

Konrad (*avec gêne*)

Si, c'est ma pensée, Signe.

Signe (*tombant sur un siège et fondant en larmes*)

Que vais-je devenir ?

Konrad

Ecoute, Signe ! Nous n'avons pas été heureux ces temps derniers et pire sera l'avenir.

Signe

Nous n'avons pas été heureux ?

Konrad

Non.

Signe

Toi, alors.

Konrad

Toi non plus. Souviens-toi de ces tristes discussions, ce matin encore. Ne disais-tu pas toi-même qu'il fallait nous séparer, n'as-tu pas dit ce mot qui n'aurait dû jamais être prononcé entre nous, et ce n'est pas la première fois que tu le dis.

Signe

Parce que je pensais ce mot sans importance entre nous ; il signifiait seulement qu'un désaccord momentané nous séparait. Imagines-tu que je l'aurais employé, s'il avait eu une autre portée ?

Konrad

Vraiment, ta parole n'avait pas une signification plus profonde ?

Signe

Non, non. L'as-tu comprise autrement ?

Konrad (*hésitant*)

Moi...

Signe

Ose dire que j'entendais par là ne pas t'aimer !

Konrad

Non, mais tu entendais que notre situation était ruinée dans sa base. Elle est, du reste, impossible pour moi, cette situation faite de promesses vagues, qui ne se réaliseront jamais. Voilà la cause, le principe de nos vaines discussions. Je n'en puis plus ! Comment

peux-tu exiger de moi que je continue à venir te voir dans cette maison, au milieu des tiens, qui m'exaspèrent ! Oui, tout s'est bien écroulé pour nous, va, le jour de la catastrophe qui m'a ruiné.

Signe

Et c'est moi qui dois supporter le malheur de ta ruine ! Nos fiançailles n'ont rien à voir avec la fortune de ton père, pourtant.

Konrad

Mais si. Quand nous nous sommes engagés l'un à l'autre, c'était un point de départ, un commencement seulement. Je souriais alors des choses qui m'attristent le plus aujourd'hui ; je pouvais venir ici, en sachant que je ne verrais plus tes parents quand il me plairait. Le mariage, qui était proche, devait tout terminer. Et maintenant, je ne vois qu'un long jour uniforme et triste, qui s'écoule devant moi.

Signe

Si tu as le courage de me parler ainsi, c'est que tu ne m'aimes plus.

Konrad

Tu sais le contraire et combien, Signe, mon affection pour toi est profonde.

Signe

Pourtant, tu veux me quitter.

Konrad

Il le faut, puisque je ne puis te posséder. Et pourtant, Signe, mon cœur se déchire à la seule pensée qu'un autre viendra et t'obtiendra.

Signe

Tu le sais, personne ne viendra.

Konrad

Je sais que la jalousie m'étreindra le cœur.

Signe

Pourquoi donc m'abandonner ?

Konrad

Parce que je souffre, que je suis malheureux à cause de cet amour même. Il m'est impossible de t'expliquer, Signe... N'est-ce pas folie de me demander la suppression absolue de mes sens à côté de la femme que j'aime ? Il me prend parfois un désir fou de te serrer dans mes bras, de te couvrir de mes baisers de feu... je n'ose pas. Et je deviens insensé dans cette lutte contre la nature.

Signe (*tremblante*)

Oh ! Konrad, que dis-tu ? Et les autres qui sont fiancés comme nous ?

Konrad

Sais-tu combien ils sont infidèles à leurs serments ? Mais assez ! C'est fini, Signe, je n'ose pas poursuivre la série de ces jours douloureux que je vois perpétuellement devant moi.

Signe

Oh ! comme tu es cruel, Konrad.

Konrad

Il le faut. Ma détermination est prise. Longtemps, bien longtemps j'ai hésité, mais maintenant ma résolution est inébranlable.

(*Pause*)

Signe (*relevant lentement la tête*)

Je t'aime, Konrad, je t'appartiens et je mourrai quand tu m'auras quittée. Le bonheur m'est impossible dans ce monde sans toi ; tu es le seul homme qui existe pour moi, je ne saurais vivre sans ton amour.

Konrad

Moi aussi, ma chère amie, je t'aime profondément. (*Hésitant.*) Mais, Signe, qui pourrait dire si après cette longue attente, après ces jours et ces années écoulées ainsi, nous nous aimerions encore.

Signe

Tu ne m'aimes déjà plus, car tu le saurais. Non, tu ne m'aimes plus.

Konrad (*lentement*)

Eh bien ! non. Je ne t'aime plus.

Signe

Oh ! ne répète pas cette parole, Konrad !

Konrad

Non, ce n'est pas aimer que vivre ainsi. C'est la parodie seulement de l'amour. Aimer, c'est être l'un à l'autre, vivre ensemble. Nous rêvons d'un nid à nous et nous n'en avons point. Nous parlons de l'amour et nous ne le connaissons même pas. Mon cerveau brûle et j'ai froid au cœur quand je me trouve avec toi. Non, je ne veux plus. Laisse-moi partir, Signe, et restons amis !

Signe (*terrifiée*)

Tu ne veux pas partir maintenant, partir pour toujours, c'est impossible, Konrad ?

Konrad

Cela est inévitable. Ne nous rendons pas la tâche plus cruelle l'un à l'autre.

Signe

Ecoute-moi, Konrad, tu ne me quitteras pas sans m'avoir entendue, sans doute. Tu ne veux pas me frapper si subitement sans m'habituer à cette douleur. Il nous faut causer ensemble.

Konrad

Nous avons épuisé toutes les raisons...

Signe (*nerveusement*)

Non, non, je n'ai encore rien pu dire. Tout à l'heure, je me suis irritée, j'ai été amère, parce qu'il me semblait que tu me parlais rudement, un peu rudement. Mais je le vois maintenant, mon bien-aimé, tu souffres, et je ne veux plus être méchante. Ecoute-moi, ne me quitte pas encore. J'ai si peur et puis je souffre aussi. (*Konrad se lève effrayé.*) Non, je ne suis point malade, ma tête seulement tourne. Place-toi près de moi et causons tranquillement.

Konrad

Ma pauvre amie...

Signe

N'est-il pas vrai, Konrad, tu auras pitié, quand tu penseras à l'étendue de ma douleur, si tu me quittes à présent. Vois, je n'ai rien au monde que toi. Laisse-moi un peu d'espérance ! Lorsqu'il te sera absolument pénible de te rendre ici, n'y viens pas. Nous pourrons nous voir plus rarement à l'avenir, pas chaque jour, seulement quand tu en auras le temps et le désir. Oh ! prends toute la liberté qui t'est nécessaire, mais ne me quitte pas tout à fait. Ne plus jamais te voir, je ne supporterais pas ce chagrin, je te le répète, Konrad, il est impossible que tu agisses ainsi. Laisse-moi la plus faible espérance ! Que deviendrais-je sans toi ?

Konrad

Comment oserais-je te laisser de l'espoir, et à quoi bon ! Non, puisque nous nous séparons, il faut que cela

soit pour toujours, autrement la douleur serait plus grande encore.

Signe (*frémissante*)

Oh ! que tu es cruel, Konrad ! (*Perdue dans ses pensées.*) Naturellement, je n'ai pas été envers toi ce que j'aurais dû être ; autrement, tu ne me traiterais pas ainsi. Mais pardonne-moi !

Konrad

Oh ! Signe, toujours, au contraire, tu fus bonne.

Signe

Non, j'ai eu souvent tort. Comment ai-je pu me disputer avec toi, que j'aime tant ? (*Avec tendresse.*) Mais écoute, Konrad, si tu consens à me pardonner en faveur de ma tendresse, je te le jure, tu ne le regretteras pas.

Konrad

Signe, tu ne veux pas me comprendre.

Signe

Si, je comprends tout, mon ami. Tu es mal au milieu de nous ; tu n'y trouves aucune joie. Mais, Konrad, (*Elle regarde fixement devant elle*) je n'ose penser à l'avenir qui m'est réservé, à moi, et qui est pire que la mort.

Konrad (*d'une voix sourde*)

Si je ne résiste pas aujourd'hui à ta douleur, cela sera chaque jour à recommencer. Finissons-en vite !

Signe

Oh ! Konrad, je me mets à tes genoux et j'implore ta pitié. Je t'adore, tu es toute ma pensée et pas une fibre de mon être qui vibre à l'appel de ton nom. Lorsque tu prends ma main, rien n'égale ma félicité. Tous mes

rêves, tous mes désirs vont uniquement vers toi, vers notre vie commune. Jour et nuit, je ne désire que toi. Oh ! accorde-moi un délai, attends un peu.

Konrad

Cesse de me prier. Il vaut mieux que je parte tout de suite.

Signe

Sois généreux. Je meurs, si je te perds.

Konrad

Ne parle pas ainsi. C'est indigne de toi.

Signe (*affolée*)

Indigne ? Peut-être ! Qu'importe, nous sommes seuls. Souviens-toi des instants si doux que nous avons vécus, des mots si tendres que tu m'as dits. Reste auprès de moi. Jamais tu n'entendras de mes lèvres sortir une plainte ; tu ne sentiras pas même ma présence. Je n'aurai d'autre préoccupation que ton bonheur.

Konrad

Assez, Signe, je ne t'aime plus.

Signe

Ce n'est pas possible !

Konrad

Mon amour n'est pas semblable au tien. Je ne puis consumer ma vie tout entière dans cette attente. Je ne puis vivre en paix qu'à la condition d'être seul. Allons ! Laisse-moi.

Signe (*d'une voix brisée*)

Puisqu'il en est ainsi, va-t-en, Konrad.

Konrad (*s'approche de Signe immobile et lui prend la main.*)

Adieu.

Signe (*sans voix*)

Adieu. (*Elle garde la main du jeune homme.*) Kon-

rad, un seul baiser encore. (*Il la saisit entre ses bras et l'embrasse ; elle lui dit à voix basse.*) Reste avec moi, Konrad, et je suis à toi. Oui ! je t'appartiens.....

Konrad

Non. Je n'ose pas, Signe. Merci de tout ce que tu m'as donné et adieu.

(*Il s'arrache de ses bras et sort vivement par le fond.*)

Signe

Konrad, Konrad ! Pourquoi faut-il que je porte le poids des fautes des autres ?

(*Elle retombe sur le canapé, en se voilant la face de ses mains et éclatant en sanglots.*)

RIDEAU.

LES REMÈDES

Pièce en trois actes.

PERSONNAGES :

LEUNING, médecin.
CLAIRE, sa femme.
GABRIELLE, sa sœur.
NIEMANN, négociant.

PAULINE, sa femme.
BLANK, propriétaire.
EGGERT, médecin.
UN DOMESTIQUE.

(L'action se passe de nos jours. Premier acte chez Leuning, à Copenhague ; les deux autres actes à la campagne, chez Leuning.)

ACTE PREMIER

Élégant cabinet de consultation chez le docteur Leuning, à Copenhague. Au fond, porte menant vers l'antichambre. A droite (pour le public), porte conduisant à l'escalier ; à gauche, porte menant à l'appartement. A gauche, sur le devant de la scène, une table toute dressée pour un repas. A droite, un sofa.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE ET GABRIELLE *se mettant à table*. LEUNING
AVEC BLANK *venant de l'antichambre*.

Leuning

Viens d'abord déjeuner avec nous. Après tu te rendras à ma consultation, si tu en as encore le désir. (*S'adressant aux dames.*) Croyez-vous que je viens de trouver cette fleur de la jeunesse danoise dans mon antichambre, attendant comme un vulgaire éclopé la venue du docteur ? Pour débiter, je lui ai ordonné

une énorme côtelette, tout homéopathe que je sois.

Blank

Et moi, je commence en refusant d'obéir à la prescription du médecin, car j'ai déjà déjeuné. Mais si ces dames m'autorisent à demeurer ici pendant leur repas, j'attendrai l'heure de la consultation d'une façon plus agréable que je ne l'avais espéré.

Claire

Vous êtes souffrant, monsieur Blank ?

Blank

Oui, Madame.

Gabrielle

Vous avez déjà fait le choix d'une maladie déterminée ?

Blank

Hélas ! non ! Je ne suis pas encore fixé. Mais pourquoi voulez-vous que je vous entretienne de mon état de santé, comme a l'habitude de le faire ce bon Niemann, notre ami commun. Au lieu d'anticiper sur la consultation, je vous demanderai, Mesdames, ce que vous pouvez bien faire à Copenhague par un si beau jour d'été ?

Leuning

Ah ! ta question fait bien voir que tu n'es pas marié. Naturellement, faire des emplettes ! Quelle autre chose peut intéresser ces dames ?

Gabrielle

Tu oserais te plaindre ? Toi qui nous laisses vivre dans un village ! Je ne pense pas que tu exiges de nous d'être habillées comme des paysannes. Du reste, je ne sache pas que tu sois partisan de vêtements modestes

pour les femmes. Il est vrai peut-être que tu fais exception pour ta femme et pour ta sœur.

Leuning

Mais pas du tout. Claire sait très bien que je suis heureux de la voir mise avec élégance.

Claire

Je donne tous mes soins à ma toilette, mais je doute de pouvoir égaler ton idéal, Madame Niemann.

Leuning

Mon idéal, mon idéal ! Peut-être ai-je une fois fait la remarque...

Claire

Souvent.

Leuning (*haussant les épaules*)

... que M^{me} Niemann attirait les regards et avait plus que toi peut-être, ce qu'on nomme : *le chic*. Du reste, j'en appelle à Blank qui s'y connaît.

Blank

Je me récusé. Moi, je suis un rural, je m'entends aux choses de l'agriculture, à l'élevage du bétail, mais pas du tout aux chiffons des femmes et au luxe moderne.

Gabrielle

Votre propriété est donc située à Copenhague ?

Blank

Non, en Suède, Mademoiselle.

Gabrielle

Comme il est heureux alors pour vos amis que vos affaires vous appellent si souvent à Copenhague. J'avais toujours cru qu'un agriculteur était lié à son sol comme un bœuf au joug.

Blank

Vous raillez, Mademoiselle, parce que je cultive mes

terres à la sueur du front de mon fermier et que je demeure moi-même à Copenhague. Mais je n'en suis pas moins agriculteur. N'avez-vous jamais entendu des gens simples s'écrier dans une promenade à la campagne, alors qu'une ondée les traversait jusqu'aux os : « Remercions le ciel ; cette pluie est excellente pour l'agriculteur. » Ou encore, sous un soleil brûlant les essoufflant dans leur marche, dire : « Mon Dieu, quelle intolérable chaleur, mais comme elle est bonne pour l'agriculteur. » Cet agriculteur auquel tout le monde s'intéresse, c'est précisément moi, non l'agriculteur pratique, mais plutôt l'agriculteur théorique...

Leuning

Ou l'agriculteur absorbé par mille autres choses, parmi lesquelles, je crois, les chiffons de femmes.

Blank

S'il faut être sincère, ce qui est toujours difficile, je ne puis nier que je ne trouve rien de joli à voir comme une élégante toilette. J'estime qu'une femme moins belle, parfaitement mise, est plus séduisante qu'une autre, dont la beauté naturelle n'est pas en harmonie avec son costume.

Gabrielle

Cette maxime devrait être burinée en lettres d'or sur toutes les vitrines des magasins de modes de Copenhague, avec votre signature au-dessous.

Leuning

Tout homme sincère avouera penser comme Blank.

Claire

Quant aux qualités, Messieurs, vous en faites litière. Une poupée bien mise. Voilà tout...

Leuning

Oh, ma chère ! nous n'avons rien dit de semblable. Restons sur la terre, ne nous perdons pas dans le bleu !

Blank

Pardon, Madame ! Votre observation, comme celle de votre mari, ne me paraît pas bien fondée. Pour ma part, j'estime que l'habillement d'une femme traduit jusqu'aux moindres détails de sa pensée, de son être moral.

Gabrielle

Sans faire aucune allusion aux bas bleus, je suis presque d'avis que M. Blank a raison.

Blank

Ah ! c'est au crayon rouge qu'il faut marquer cette journée, car c'est miracle de voir Mademoiselle du même avis que moi. Aussi, ne sera-ce plus pour une simple question de mode, que je vais batailler maintenant... Vous serez tout de suite convaincue, Madame. En ce qui touche aux qualités les plus élémentaires : l'ordre, la propreté, je n'ai qu'à dire ces mots, n'est-ce pas, le plus mince détail dénote entièrement ces habitudes chez une femme. Examinons ensuite la question du goût qui guide dans le choix des étoffes et fait trouver la coupe ; remarquons surtout la corrélation existant entre tous les détails de la toilette et son ensemble, entre l'heure et l'endroit qui convient pour porter cette toilette. Réfléchissez un instant à toutes les conditions qu'exigent un goût affiné et original, pensez à toutes les qualités dont il est le témoignage. Enfin, le costume ne révèle-t-il pas toute l'esthétique d'une femme, plus encore, son éducation ? Mais je ne veux

pas m'égarer dans tout ce que je distingue de qualités morales dans une robe de mondaine. Cela me mènerait bien loin et voici que, depuis un instant déjà, mademoiselle Leuning me regarde d'un air si ironique, que je craindrais de rompre notre bonne harmonie de tout à l'heure.

Gabrielle

Pas du tout. Je déplore seulement que le monde ait perdu une modiste telle que vous.

Blank

Ne regrettez rien : je vous aurais coûté très cher. Pour terminer, Madame, je dirai seulement : quand vous vous représenterez par la pensée combien l'habit d'une femme exprime son désir de plaire, vous m'accorderez qu'inconsciemment chaque femme nous révèle son âme dans son costume.

Gabrielle

Et que chaque homme, par sa mise, nous montre combien de qualités féminines il possède. Claire, déclare-toi battue ?

Claire

Oui, mais je vous ferai remarquer qu'il faut une aussi grande expérience de la vie pour apprécier un costume que pour juger un homme.

Leuning

Voici le déjeuner terminé et vous allez quitter mon cabinet. Si c'est sérieux, je commencerai ma consultation par toi.

Blank

Je ne savais même pas si tu recevais tes malades pendant les vacances.

Leuning

En effet, j'en reçois très peu. Je propose que ces dames, pendant notre entretien, se préparent à sortir. Tu les accompagneras dans les différents magasins, pour mettre en pratique tes théories. Après quoi, vous reviendrez ensemble et nous prendrons tous le train de trois heures, s'il te convient de nous venir voir dans notre solitude.

Blank

J'accepte avec plaisir la promenade et l'invitation, si toutefois, je ne suis pas importun, Madame.

Claire (*un peu froide*)

Mon mari n'invite jamais personne que je ne reçoive avec plaisir.

Blank

Je vous remercie, Madame. Votre petite fille va bien ?

Claire

Elle est très enrhumée et cela m'a inquiétée. Il y a des cas de diphtérie dans les environs. Enfin, nous avons le docteur chez nous.

Leuning

J'ai plus de foi en la nature saine de Gertrude qu'à mes pilules.

Gabrielle

S'il est vrai, monsieur Blank, que vous désiriez nous accompagner, je vous préviens que, le plus souvent, il vous faudra nous attendre hors des magasins. Pendant que nous serons au dedans, vous pourrez chanter l'air de Laporello.

Blank

Je passerai mon temps alternativement à regret-

ter votre absence et à me réjouir de votre retour.

Gabrielle

Oh ! c'est vraiment trop aimable ! Mais hâtez-vous maintenant d'expédier vos souffrances. Nous vous donnons cinq minutes pour confesser tous vos péchés. Viens, Claire.

(CLAIRE et GABRIELLE sortent.)

SCÈNE II

LEUNING, BLANK

Leuning

Tu souffres vraiment ?

Blank

Je ne me porte pas bien.

Leuning

Précise un peu plus ta maladie.

Blank

Je ne suis pas malade, je suis nerveux.

Leuning

Hm ! hm !

Blank

Je ne sais pas ce que j'ai ; tous ces derniers temps, je me suis trouvé singulièrement faible, sans force, énérvé si tu veux, comme si un ressort s'était brisé en moi. La machine se refuse à marcher.

Leuning

Donne-moi la main.

Blank (*tendant la main*)

Tu veux me tirer ma bonne aventure.

Leuning

Tu n'as pas la main ferme ; elle tremble. Quel âge as-tu ?

Blank

Trente-six ans.

Leuning

Quand as-tu commencé la vie que tu mènes ?

Blank

A dix-sept ans.

Leuning

Tu n'a pas assez dormi. Tu t'es couché à quatre heures du matin et relevé à midi. Tu as diné irrégulièrement ; tu n'as jamais travaillé.

Blank (*interrompant*)

Faut-il me rendre aux eaux ?

Leuning

Oui, si tu peux trouver la source qui donne la jeunesse. Voici ta maladie : tu *as été* jeune ; — tu commences à vieillir.

Blank

Ainsi la maladie te paraît incurable.

Leuning

Du tout. Je puis t'ordonner un remède sérieux.

Blank

Me tuer tout de suite, peut-être ?

Leuning

Pas tout à fait aussi cruel. Te marier.

Blank

C'est à peu près la même chose.

Leuning

Tu es un vieux garçon, tu peux encore faire un jeune mari.

Blank

Ton remède est seulement en ordonnance, mais où trouver la pharmacie qui le préparera ?

Leuning

Tu n'exigeras pas sans doute que j'ouvre à cet effet une agence de mariage. Je pense, du reste, que tu ne dois pas manquer de relations féminines.

Blank

Je suis très exigeant.

Leuning

Vraiment ! On murmure, du reste, que tu vises une dame qui...

Blank

On parle beaucoup de cette femme, mais nous n'avons pas du tout l'intention de nous marier, elle encore moins que moi. Comme je te l'ai dit, je suis difficile ; il me faut jeunesse, beauté, fortune honorable, culture intellectuelle. A te dire vrai, j'ai toujours eu l'habitude des meilleures choses et des plus chères ; j'ai vécu luxueusement, j'ai fréquenté la meilleure compagnie, monté des chevaux de race. Il me faut la femme la plus accomplie ; rien de moins et c'est difficile de trouver tout cela réuni en une seule personne.

Leuning

Grand Dieu ! Mais tu n'ignores pas que les qualités, la beauté d'une femme se trouvent dans le regard de l'amoureux ; c'est là l'idéal dont parlent les poètes. L'infiniment petit contient l'infiniment grand. C'est pourquoi l'amour est apparenté à l'homéopathie.

Blank

Mais je ne pense pas que tu m'ordonnes de devenir amoureux ! Ce que je désire, c'est de trouver une

femme à qui je puisse dire : je désire me marier, je ne vous aime pas d'amour, mais vos qualités me conviennent. Voulez-vous vous décider à faire les honneurs de ma maison, ou quelque chose d'approchant. Je n'ai même pas envie de jouer à l'amoureux. Je veux faire un mariage de raison avec une femme devant laquelle tout autre tomberait épris, si elle lui faisait la moindre avance.

Gabrielle (*du dehors*)

Venez-vous enfin, monsieur Blank ? Je ne veux pas vous attendre longtemps.

(LEUNING et BLANK se regardent un instant.)

Leuning

Est-ce une indication d'en haut ? Ma sœur, peut-être, a-t-elle les qualités requises.

Blank (*avec incertitude*)

Mademoiselle Gabrielle, parfaitement. C'est une idée.

(*On frappe à la porte menant à l'escalier*)

Leuning (*vite*)

Eh bien ! va, maintenant. Tu réfléchiras chemin faisant. Du reste, je ne suis pas bien sûr que Gabrielle soit enchantée d'une demande de mariage formulée de cette façon. Ma sœur n'est pas facile à comprendre. Je t'engage à rendre ta prose un peu romanesque, mon bon ami.

Blank

Sérieusement, tu n'as rien à me donner pour mon mal ?

Leuning (*ouvrant une grande caisse, remplie de petits flacons*)

Prends celui que tu voudras !

Blank

Oh ! cesse cette plaisanterie.

Leuning

Tu crois donc à la médecine ? Ton grand ancêtre, Don Juan, était moins crédule. Bien, prends ce flacon, dix gouttes, trois par jour, de cet élixir te suffiront ? contre la chute des cheveux, c'est excellent. Va-t-en maintenant.

(BLANK sort à gauche. LEUNING ferme la porte à clef après lui)

SCÈNE III

LEUNING, UN DOMESTIQUE, *plus tard*

M^{me} NIEMANN

Leuning

Je n'y suis pour personne.

Le Domestique

Mais, monsieur le docteur, j'ai déjà dit que vous étiez à la maison.

Leuning (*fébrilement*)

Qui me demande ?

Le Domestique

M. Niemann et un monsieur que je ne connais pas ; celui-ci est arrivé le premier.

Leuning

Faites-les attendre et ne laissez entrer personne avant que je sonne.

Le Domestique

Ne faut-il pas débarrasser la table ?

Leuning

Non, laissez tout cela. Allez.

(Il ferme la porte à clef après le domestique et ouvre la porte extérieure. M^{me} NIEMANN entre vite.)

M^{me} Niemann

J'étais prête à m'en aller, J'ai pensé que vous n'étiez pas ici ou que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

Leuning

Vous savez très bien que je serais exact. Laissez-moi vous remercier d'être venue.

M^{me} Niemann

Mais, alors, pourquoi ne pas ouvrir de suite ?

Leuning

Parce que Blank était ici pour une consultation.

M^{me} Niemann

Ainsi, vous recevez tout le monde à cette heure ?

Leuning

Ecoutez-moi et ne vous fâchez pas. Ma sœur et Claire ont eu la fantaisie de venir à la ville aujourd'hui.

M^{me} Niemann (se levant vite du sofa)

Elles sont ici ?

Leuning

Non. Elles ont déjeuné ici, parce que mon cabinet est la seule pièce confortable de l'appartement. (Il écoute.) Mais voici qu'elles partent avec Blank. Asseyez-vous tranquillement.

M^{me} Niemann

Avec Blank ! A laquelle des deux sert-il de sigisbée ?

Leuning

Je pense que c'est à Gabrielle.

M^{me} Niemann

J'aurais plutôt cru que c'était à votre femme.

Leuning

Oh ! Claire n'est pas de celles.... (*Il s'arrête ; leurs yeux se rencontrent*) auxquelles on fait la cour. Du reste notre conversation s'est terminée sur une perspective de mariage, où ma sœur apparaissait à l'horizon dans un vague coucher de soleil.

M^{me} Niemann

Tiens ! Mais qu'avez-vous ? Vous me semblez bien nerveux et c'est moi qui viens vous consulter pour mes nerfs !

Leuning (*hésitant*)

Il se peut que je sois un peu troublé. En effet, il est assez curieux que justement aujourd'hui votre mari ait eu l'idée de venir ici. Il est dans le salon d'attente.

M^{me} Niemann (*se levant*)

Mon mari !

Leuning

Oui, le domestique lui avait déjà répondu que je me trouvais chez moi. Je n'ai pas pu...

M^{me} Niemann

Et c'est maintenant seulement que vous me prévenez.

Leuning

Mais, Madame, ne suis-je pas votre médecin ? Vous pouvez très bien me faire une visite pour me consulter ; je ne vois pas de mal à cela.

M^{me} Niemann

Naturellement. Et il n'y a pas de mal non plus à ce que, pour m'éviter l'ennui de votre salon d'attente, vous m'ayez fait entrer par cette porte particulière. Cependant je ne suis pas sûre que mon mari ne soit

quelque peu étonné de me trouver ici. C'est pourquoi je vous dis adieu. (*Elle lui tend la main.*)

Leuning (*en gardant la main*)

Un seul mot, puisque vous tenez à partir. L'air de la campagne serait très bon pour vos nerfs, et si votre mari vous proposait de venir chez moi aujourd'hui et d'y rester quelques jours, accepteriez-vous ?

M^{me} Niemann

Je pense qu'il faut obéir aux prescriptions du docteur, quand il s'agit de la santé. (*Il baise la main de M^{me} Niemann et l'accompagne à la porte de droite. Puis il ouvre la porte, fermée à clef, du salon d'attente et il sonne.*)

Leuning (*au domestique*)

Priez M. Niemann d'entrer et enlevez ce qu'il y a sur cette table.

SCÈNE IV

LEUNING, NIEMANN

Niemann

Bonjour, cher docteur ! Quel heureux hasard de vous trouver en ville aujourd'hui.

Leuning

Asseyez-vous, je vous prie. Il y a quelque chose de nouveau dans votre état ?

Niemann

Je ne vais pas bien. Je suis nerveux et je me sens souffrant.

Leuning

D'où souffrez-vous ?

Niemann

De partout, cher docteur. Des douleurs étranges me parcourent tout le corps, comme si on le traversait avec de longues épingles. Ma tête est lourde, je me sens comme un poids sur le crâne et mes genoux tremblent ; en somme, je ne puis longtemps marcher sans être fatigué. J'ai de vives douleurs à la poitrine et dans le dos. J'attribue cela aux poumons, mais je ne tousse pas, un peu peut-être après dîner. Je suis tout essoufflé après avoir monté des escaliers. Peut-être est-ce du rhumatisme, car j'ai aussi des douleurs ici, dans le côté. (*A voix basse.*) L'estomac ne fonctionne pas non plus très bien. Je ne serais pas étonné que ce fût la fièvre intermittente, car il me vient des frissons presque à heure fixe. Avant-hier, j'ai eu froid dans le dos, vers midi ; peut-être est-ce le courant d'air de la fenêtre ? Aujourd'hui, en venant ici, même chose !

Leuning

Je vous l'ai dit souvent : nous triompherons de tout cela, si vous prenez patience et si vous êtes prudent. Evitez surtout toute émotion. Vous avez suivi mon ordonnance ?

Niemann

Oui, docteur, et je le sens, cette médication me donnait des forces. Mais il me faut... il me faut... vous avouer.

Leuning

Quoi ? Vous avez commis une imprudence ?

Niemann

Non. Ecoutez-moi et ne vous irritez pas. L'autre jour, je rencontre un vieil ami, le conseiller Pierson, — le polkeur Pierson, comme nous le nommions autrefois. —

Mais, bon Dieu ! aujourd'hui, il ne polke plus. Je lui parle de ma maladie, de mes douleurs de tête, des...

Leuning

Enfin, de tous vos maux.

Niemann

Oui. Il me dit alors : je connais cela. J'ai eu absolument la même chose ; et il m'expose toute sa maladie, ses maux de tête, ses douleurs de reins...

Leuning

Oui, tout ce dont vous souffrez vous-même.

Niemann

« Qui est ton médecin, me dit-il ; est-ce le professeur Karlsen ? — Point, répondis-je, pas de professeur, je n'ai plus confiance en eux. C'est l'homéopathe Leuning. — Très bien, me dit-il, puisque tu en es déjà aux homéopathes, va jusqu'au bout. » Pardonnez-moi, mais c'est ainsi qu'il parla.

Leuning (*avec un sourire pénible*)

Mais, je ne comprends pas.

Niemann

Je ne compris pas non plus. Alors, il ajouta sérieusement : « Ecoute, j'ai fait comme toi ; j'ai consulté les allopathes, les spécialistes, les professeurs de l'Université, les médecins étrangers, les docteurs des villes d'eaux et les homéopathes, tout le cycle de la science médicale. Personne ne put me soulager ; je souffrais comme un pauvre chien. Sais-tu ce que j'ai fait alors ? Je suis allé trouvé la matrone de Valby et elle m'a guéri en trois semaines. » Eh bien ! qu'en dites-vous ?

Leuning

Rien. Mais vous croyez à l'exactitude de cette guérison ?

Niemann

Que voulez-vous ? C'est singulier, cependant. On dit qu'elle a soulagé beaucoup de malades. Mais, croyez bien que si je n'avais pas eu d'affaire l'autre jour de ce côté... Vous allez vous moquer de moi...

Leuning

Du tout : *Mundus vult decipi.*

Niemann

J'ignore le grec.

Leuning

Cela signifie à peu près que la foi fait des miracles. Continuez ?

Niemann

Je fus la voir ; c'est une excellente vieille femme, aimable et intelligente. Dès qu'elle m'aperçut...

Leuning

Elle prononça les paroles magiques et vous êtes guéri à présent.

Niemann

Pas encore. Pour cela il faut quelques semaines ; mais, elle m'ordonna un curieux remède.

Leuning

A la lune prochaine, sans doute, vous devrez saisir entre vos lèvres un morceau de viande crue ; ensuite, dans un endroit solitaire, il vous faudra enterrer trois de vos cheveux et quitter cet endroit à reculons. Ou peut-être encore, serrer sans le casser, sous votre bras, l'œuf noir d'une poule.

Niemann

Riez. Cependant, je dois reconnaître que la dernière partie de vos suppositions ressemble quelque peu au

remède qui me fut prescrit ; elle m'ordonna de porter six marrons dans chacune de mes poches de derrière.

Leuning (*éclatant de rire*)

Et vous vous promenez avec cela ?

Niemann

J'ai pensé que cela ne pourrait toujours pas m'être nuisible.

Leuning

Assurément. C'est une façon assez originale de griller ses marrons ; mais, cela ne vous gêne-t-il pas dans vos mouvements ?

Niemann

Seulement quand j'oublie leur présence et que je m'assieds.

Leuning

Ainsi, pour le moment, je ne suis plus votre médecin, n'est-ce pas ? Mais, vous accepterez bien de moi un conseil en qualité d'ami ?

Niemann

Ne vous méprenez pas, cher docteur, sur mes intentions !

Leuning

En aucune façon. Je vous invite seulement vous et votre *lest* à venir dîner chez moi aujourd'hui, et je vous prie d'y demeurer quelques jours. L'air de la campagne sera excellent pour vous et pour les nerfs de votre femme, si vous pouvez la déterminer à venir aussi.

Niemann

C'est bien aimable à vous. Pauline sera enchantée ; il est si rare, à cause de ma maladie, que nous puissions sortir ensemble. En tout cas, j'accepte votre invitation

à dîner, vous verrez ensuite, si vous persistez à nous garder plus longtemps.

Leuning

Alors, à trois heures à la gare. Compliments à Madame !

Niemann

Je rentre bien vite chez moi.

Leuning à Niemann (qui veut partir)

Un mot encore : Nous avons un châtaignier là-bas, s'il vous faut une nouvelle provision !

SCÈNE V

LEUNING, EGGERT

Leuning (sur le seuil)

Entrez.

Eggert

Bonjour, Leuning. Tu ne me reconnais pas ?

Leuning

Quoi, Eggert ! C'est toi ? Retour d'Amérique ?

Eggert

Non, puisque j'ai été aux Indes.

Leuning

C'est la même chose. Prends ce siège et dis-moi toute ta vie.

Eggert

Volontiers. J'ai vu nombre de choses intéressantes.

Leuning |

Tu as dû t'amuser. On dit que les femmes de l'Inde sont de jolis échantillons de notre race.

Eggert

Oh, ami ! si nous commençons par là, de quoi pourrions-nous causer après dîner ?

Leuning

Es-tu sûr que je veuille t'inviter à dîner ?

Eggert

Je n'ai pas pensé à cela. Je suis venu pour te prier de venir dîner avec moi un jour, avant mon départ de Copenhague.

Leuning

Ne te fâche pas. Tu es toujours le même, prêt à riposter. Mes excuses, Monsieur ! c'était une simple plaisanterie. J'accepte de grand cœur ton invitation et mon intention est de t'avoir le plus souvent possible chez moi. Je suis très heureux de pouvoir causer de nouveau avec toi. Tu amènes tout un cortège de vieux souvenirs, tout ce qu'il y a de meilleur dans mon passé, tous ces souvenirs de jeunesse, de ce temps où je te disais ce que je rêvais de faire en ce monde. Grand Dieu ! comme il y a longtemps qu'une seule de ces pensées n'est revenue à mon esprit.

Eggert

Qu'est devenue ta sœur ?

Leuning

Gabrielle ; mais elle va bien. Je puis t'apprendre qu'elle n'est pas mariée encore.

Eggert

On me l'a dit.

Leuning

Elle habite avec moi et joue à merveille le rôle de tante auprès de ma petite fille. Tu sais, n'est-ce pas, que je suis marié ?

Eggert

Oui, et je t'en félicite, bien que tardivement. Ainsi, tu as épousé Claire Holm ! Oh ! malgré tout ce que tu pouvais dire, tu étais effroyablement amoureux d'elle.

Leuning

Je ne le nie plus. Il y avait dans le visage de Claire quelque chose de si fin, de si étrangement lumineux, elle ressemblait si parfaitement à ces images, qu'on ne retrouve que dans les publications anglaises. Rien qu'à la voir marcher, de son pas déterminé, la tête un peu inclinée en arrière... j'étais enivré de ce spectacle, qui me paraissait plus poétique que *Roméo et Juliette* tout entier. Oui, j'ai été jeune ; mais toi, qui me railles, as-tu été beaucoup plus raisonnable ? A vrai dire, explique-moi les motifs de ton brusque départ pour les Indes ; une idée qui t'est venue aussi subitement que la veillée de Noël pour une bonne femme. Il y avait certainement là-dessous quelque dépit amoureux, une fillette sauvage qui ne voulait pas de toi.

Eggert

Je suis simplement parti parce que je désespérais de me faire une situation ici. Je trouvais que nous étions plus de médecins que de malades, et comme aucune épidémie bienfaisante n'était à prévoir pour nous débarrasser des premiers et nous procurer les autres, je suis parti à la recherche de la fortune.

Leuning

L'as-tu rencontrée et rapportes-tu les diamants de Golconde ?

Eggert

Les diamants de Golconde n'existent plus : c'est un

mythe. Entre nous, je ne suis pas beaucoup plus riche au retour qu'au départ.

Leuning

Il me semble alors qu'il eut été préférable de ne pas aller aussi loin. Ainsi, la vie a été bien plus facile pour moi.

Eggert (*un peu froid.*)

Oui, on dit que tu as bien mené tes affaires.

Leuning

Oh ! pour Dieu ! pas de comédie entre nous. Je distingue très bien sur ton visage ce que tu penses de la manière dont j'ai acquis ma fortune. Vraiment, tu n'es pas maître de ta physionomie, mauvais diplomate !

Eggert

Sérieusement, j'aurais préféré qu'il ne fut pas question de cela entre nous ; mais, puisque nous en sommes là, laisse-moi te dire nettement que j'ai été péniblement surpris de te voir abandonner la grande science pour le petit art ; mais, comme selon toute probabilité, je ne passerai que peu de temps à Copenhague, causons de choses agréables, en éliminant la seule question sur laquelle nous ne saurions être d'accord.

Leuning

Tu m'as déjà fait pressentir que tu allais encore nous quitter ; retournes-tu aux Indes ?

Eggert

Non ; là-bas, j'avais la nostalgie. Aucune lettre du Danemark ; tu sais que je n'ai pas de proche parent et la correspondance des amis avait sensiblement diminué, aussi ne cessais je de penser aux mille riens du pays. A la fin, je trouvai qu'il était préférable de revenir me

rendre compte moi-même de ces choses, plutôt que de continuer à être la dupe de mon imagination.

Leuning

Alors, tu ne repars pas ?

Eggert

Si ; je quitte Copenhague. C'est une ville, pour moi, à la fois trop grande et trop petite. Je veux aller m'établir en province, et, si je ne m'y trouve pas bien, de nouveau je traverserai la mer, et cette fois, sans esprit de retour, ayant vaincu pour toujours, j'imagine, cet état pathologique qu'on nomme la nostalgie.

Leuning

Tu parles sérieusement de pratiquer la médecine en province, après avoir erré aux bords du Gange ou autres fleuves sacrés. Mais, mon cher, mille fois Copenhague plutôt que cela.

Eggert

A peine pourrais-je gagner ma vie ici.

Leuning

C'est le langage que tu tenais quand tu partis et, six années après, tu reviens pour parler de même. Non, mon cher, c'est moi qui ai pris le meilleur parti.

Eggert

Je ne changerais cependant pas. Mais, voici que la question brûlante apparaît de nouveau.

Leuning

Et elle apparaîtra de la sorte constamment jusqu'à ce que nous en ayons librement causé entre nous. Au reste, je suis désireux de t'exposer comment j'ai modifié mon jeu après ton départ.

Eggert

Soit ! Descendons alors dans les mines. Tu avoue-

ras avec moi, qu'il y a six ans, dans nos discussions. nous ne faisons pas montre d'une grande admiration pour le charlatantisme du sucre, comme tu disais alors.

Leuning

Mais, au contraire! Nos discussions de cette époque ont été le point initial de mon changement de front.

Eggert

Je n'y suis pas du tout.

Leuning

Peut-être, avec les années, as-tu dépouillé ce scepticisme, que tu professais pour ta propre science?

Eggert

Je crois avoir toujours le même esprit critique.

Leuning

Tu n'en es pas moins devenu assez bourgeois pour remplacer le mot scepticisme par celui de critique. Non, jadis tu reconnaissais parfaitement combien profonde était notre ignorance de la plupart des maladies. Nous connaissions seulement la portée de trois ou quatre remèdes; quant au reste, c'était des mixtures pour la fièvre autrement dit du sirop de framboise. Ensemble, nous glorifions l'homéopathie qui, du moins, avait ce mérite: de ne pas emplir le patient de médicaments. Et, combien de fois n'avons-nous pas plaisanté devant des amis communs sur l'art de se procurer des pratiques, art dont le secret consiste à secouer la tête d'un air inquiet et à exprimer d'une façon sérieuse et encourageante le: « Comment cela va-t-il? »

Eggert

Mais, tu le sais comme moi, au fond de ces exagérations de langage, il y avait quelque vérité, nous n'en aimions pas moins la science et tu ne saurais me faire

croire que la crainte du charlatanisme dans la médecine t'a mené à l'homéopathie.

Leuning

Non, ce furent des raisons plus intimes ; mais, ces idées facilitèrent mon évolution. Vois-tu, *moi*, je n'entendais pas exercer en province. J'avais alors un ami, qui s'était installé dans un horrible trou, et, lorsqu'il y eut passé deux mois, il m'écrivit : « Les pratiques ne viennent pas très bien, mais j'ai gagné cinq louis aux cartes. » Alors, je préfèrai obtenir mon argent ..

Eggert

Par un autre jeu.

Leuning

Assurément. Ah ! cela fit un joli tapage, quand, après un court voyage à l'étranger, je m'installai définitivement ici en qualité de médecin homéopathe et que je lançai quelques petites brochures, où j'attaquais avec leurs propres armes les Allopathes. On me salua bien vite comme le Messie de l'homéopathie et tous nos charlatans anciens me rendirent hommage.

Eggert

Un joli tableau !

Leuning

Le côté avantageux pour moi, ce n'était pas d'avoir beaucoup de clients, c'est-à-dire de gagner beaucoup d'argent, comme je le faisais, mais de pouvoir me marier et d'avoir avec ma femme ce train de vie luxueux sans lequel le mariage eut été impossible pour moi. Quand on se marie sans autres ressources que l'amour et l'eau claire, j'estime, pour ma part, que l'amour se noie bien vite.

Eggert

Cela est possible. Une question seulement, si tu le permets. Voyons, entre nous, crois-tu à l'homéopathie ?

Leuning

Mon Dieu ! comme à la mythologie. Imagines-tu que je sois devenu idiot ?

Eggert

Non, malheureux ! je te crois plutôt devenu fou. Que donnes-tu donc à tes malades ?

Leuning

La consolation, Eggert ! La félicité de se sentir consolé. N'est-ce rien ? Du reste, j'en guéris un assez grand nombre et je puis dire ainsi que je suis *le bon médecin*. Qu'importe, si le docteur a la foi ou n'a pas la foi dans ses remèdes, si le malade, lui, a confiance et si la foi le sauve ? Pourquoi donc ne pas rendre les hommes plus heureux même par l'illusion ? Pourquoi vouloir la leur enlever, cette illusion, qui fait leur bonheur ? Neuf sur dix de mes adversaires, de mes jaloux qui, comme toi maintenant, haussent les épaules, sont en toute autre question d'avis de louer ceux qui agissent comme moi et de condamner ceux qui, comme toi, veulent détruire ces illusions, qui donnent le calme et font le bonheur. Ce que j'offre à mes malades, Eggert, mais de bons conseils, d'excellents conseils ! Je leur préche les règles de l'hygiène et je leur prescris ensuite un tout petit peu de sucre. La plus grande partie de ma clientèle se compose de névrosés et de femmes hystériques ; je ne parle pas de quelques

incurables, sur lesquels ma médecine aura autant d'action que celle d'un autre.

Eggert

Mais, admettons que ta femme vienne à tomber malade.

Leuning

Je ne la soignerais pas moi-même, ni elle, ni aucun de ceux que j'aime.

Eggert

Que diable ! tu pourrais cependant le faire sans recourir à ton charlatanisme.

Leuning

Je ne m'y risquerais pas. Je ne sais plus rien, c'est là mon point faible. Ce qu'écrivent les partisans de mon système, ai-je besoin de te le dire que je ne lis pas, et j'ai si bien abandonné tout travail scientifique, que je ne comprends même plus ce qu'écrivent mes adversaires. Il y a trop de lacunes dans mon instruction et je n'hésite pas à t'avouer du reste que cette pensée me tourmente parfois et qu'alors j'ai envie de tout planter là... Eh bien, que dis-tu de cela ?

Eggert

Je dis que tu n'as jamais été sérieux : malheureusement, il est rare qu'on fréquente les gens pour leurs qualités morales. Et puis tu as une façon si gracieuse, si candide d'avouer ta corruption. Enfin, je n'ai pas la conviction que le mensonge sur lequel tu as assis ton existence te fasse aussi heureux que tu le veux faire croire.

(On frappe à la porte à gauche.)

Leuning

Assez causé et silence, n'est-ce pas ! Voici ces dames.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLAIRE, GABRIELLE ET BLANK

Leuning

Vous pouvez entrer. Je n'ai point de malade, mais un vieil ami, le docteur Eggert, qui revient des Indes comme un simple Nabab.

Claire

Soyez le bienvenu, Guillaume m'a si souvent parlé de vous. Vous êtes inséparable de ses souvenirs d'étudiant et je veux espérer que votre vieille amitié survivra à la séparation et au mariage. Je ne suis pas femme à être jalouse des amis de mon mari.

Eggert

Vous êtes tout à fait gracieuse, Madame. Mais, croyez-moi, je vous connais comme telle depuis longtemps. J'ai entendu pendant bien des heures célébrer vos louanges. C'est ce que nous appelions préparer nos examens. (*A Gabrielle.*) Vous me reconnaissez, Mademoiselle ?

Gabrielle

Assurément ; bien que vous ayez pris une physionomie assez orientale.

Leuning, (*présentant*)

Monsieur le docteur Eggert et Monsieur Blanck, propriétaire, un de mes malades.

Eggert

Pour un malade, Monsieur a très bonne mine.

Gabrielle

Et pour un homme bien portant ?

Eggert

C'est là une opinion qu'il faut demander aux dames.

Blank

Apprenez, docteur, que Mademoiselle Gabrielle...

Gabrielle

Mademoiselle Leuning.

Blank

Que Mademoiselle Gabrielle Leuning m'a fait l'honneur de me choisir comme le but des traits de sa satire.

Leuning

Eggert, tu dînes avec nous, n'est-ce pas ?

Eggert

Très volontiers, si je ne vous dérange pas.

Leuning (*à Claire, pendant que les autres continuent la conversation*)

J'ai également invité les Niemann à venir passer quelques jours avec nous.

Claire

Madame Niemann est-elle venue ici ?

Leuning

Pourquoi ? C'est Niemann qui est venu.

Claire

Tu veux vraiment avoir tout ce monde ces jours-ci ? Tu sais pourtant que Gertrude est souffrante.

Leuning

Ce n'est qu'un rhume ; maintenant, du reste, Eggert pourra examiner l'enfant.

Claire

Je pense que tu voudras toi-même soigner ta fille. Un

étranger ne saurait apporter autant d'assiduité dans ses soins. Du reste, Eggert est un allopathe.

Leuning

Mais tant mieux, ma bonne amie.

Claire

Cette plaisanterie m'est tout à fait désagréable. Tu railles toujours ta propre science.

Leuning

Voyons, ne te fâche pas. Je suis justement d'excellente humeur. (*Ils continuent à voix basse.*)

Gabrielle

Moi qui n'ai jamais voyagé plus loin que Paris, je m'attends à entendre de votre bouche des récits extraordinaires, car vous avez fait le tour du monde.

Eggert

J'ai bien peu à conter, Mademoiselle ; je ne suis qu'un observateur médiocre. De toutes les choses étranges et curieuses, qui se sont succédées sous mes yeux, j'ai conservé seulement deux ou trois fortes impressions. Le reste n'est qu'une suite d'images qu'il me serait de toute impossibilité de représenter aux autres.

Gabrielle

Ainsi vous ne comptez pas publier vos récits de voyage.

Blank

La littérature y perdra une œuvre de valeur.

Gabrielle

Que rapportez-vous donc des Indes ?

Eggert

C'est bien simple, Mademoiselle : Lorsque j'entends dire ou prononce moi-même maintenant des mots

comme *Calcutta*, *Bombay*, *prêtre indien*, devant moi se présente aussitôt une image précise, tandis qu'autrefois ces mots n'avaient pour mon esprit aucune signification. — Vous disiez tout à l'heure que vous avez vu Paris. Eh bien, vous serait-il possible de communiquer à une autre personne l'image que ce mot seul de *Paris* évoque en vous ? C'est une somme de sensations, dont on jouit par le souvenir, mais à laquelle on ne saurait faire participer ceux qui n'ont pas visité les mêmes endroits.

Leuning

De quoi parlez-vous donc avec tant d'intérêt ?

Blank

Mon Dieu ! Mademoiselle Gabrielle Leuning et le docteur Eggert font voile pour les Indes et ils ont récolté si ample provision de science, que j'ai peur pour le bateau. Les passagers vont avoir le mal de mer.

Gabrielle (à Eggert)

Excusez Monsieur Blank, il s'intéresse exclusivement aux toilettes des femmes.

Leuning

En tout cas, pour le moment, il va vous falloir contenter d'un voyage à la campagne. En route ! Le train n'attend pas.

RIDEAU

ACTE II

(Salon élégamment meublé. Au fond, porte vitrée, ouverte, et donnant sur la véranda. Portes à gauche et à droite.)

SCÈNE PREMIÈRE

(Leuning et sa fille Gertrude, Eggert et Claire, Niemann et Astrid, Blank et M^{me} Niemann venant deux par deux du côté gauche. Les hommes donnent le bras aux dames, les couples se saluent, puis forment des groupes. Le café est servi à la fois dans le salon et sous la véranda).

Eggert

A votre place, Madame, j'enverrais immédiatement coucher votre petite fille. L'enfant semble agitée d'une violente fièvre.

Claire

Entends-tu, mon ami, ce que dit le docteur Eggert ? Il consèille de faire coucher Gertrude.

Leuning

Cela est donc vraiment sérieux, Eggert ? Alors, au lit bien vite. Bonsoir, fillette. (*A Eggert.*) Je ne suis pas sans inquiétude, il y a du croup dans le voisinage et pas d'autre médecin que moi à cinq lieues à la ronde.

Claire

Comment peux-tu parler ainsi ? C'est abominable ! (*Elle sort vivement avec l'enfant.*)

Leuning (*l'accompagnant un instant*)

Oh, tu sais bien que je n'ai rien de plus cher au monde que Gertrude.

Eggert

Ta femme paraît irritée. Il est étrange qu'elle ne soit pas encore habituée à ta manière d'être.

Leuning

Ah ! voilà, mon cher, justement le côté défectueux du mariage. Obliger deux êtres à se trouver sans cesse d'accord, à constamment jouer à l'unisson, c'est diablement difficile, vois-tu, de ne jamais faire la moindre fausse note dans ce concert.

Eggert

Aussi, pensais-je que la préoccupation de cet accord parfait, le souci exclusif de cet unisson devait seulement déterminer le choix d'une épouse.

Leuning

Et tu t'imagines bonnement qu'on joue sur le même ton avant et après la cérémonie ? Mais, pas du tout. Etes-vous fous ou sages en restant célibataires, je ne sais, mais vous demeurerez toujours étrangers aux secrets du mariage. Nous autres, nous constituons une sorte de franc-maçonnerie à laquelle nous sommes affiliés après la noce et dont nous devons garder inviolablement le secret ; parfois, dans les procès ou dans les romans, il en transpire quelque chose, mais c'est seulement le côté dramatique, l'essentiel, le définitif qui se trahit. Quant à la vie quotidienne, aux menus détails de l'intimité des époux, qui jamais les connaîtra ? Et je n'ai nul dessein (*souriant à demi*) de

révéler ces choses mystérieuses à un profane tel que toi.

Eggert

Voilà qui est peu fait pour inspirer le goût du mariage.

M^{me} Niemann

Sur quel point de la philosophie porte votre discussion ? Vous paraissez singulièrement soucieux, Messieurs.

Leuning

Pensez donc, Madame, nous dissertons sur le mariage.

M^{me} Niemann

En hommes éclairés, j'imagine, et vous plaignez les infortunées créatures que nous sommes.

Leuning

Oh ! quand on vous voit nonchalamment étendue dans votre chaise, aussi belle et aussi avide de pouvoir que Cléopâtre, on ne voudrait au monde être qu'Antoine.

Eggert

Pour ma part, je préférerais être César. Il fut le premier.

M^{me} Niemann

Malheureusement, je ne suis point reine d'Egypte et j'imagine que, même avec de la patience, je ne saurais parvenir au trône de ce pays. J'avoue, du reste, que j'échangerais volontiers ma situation de femme de l'industriel Niemann, à Copenhague, pour celle dont nous parlons. Il me plairait d'avoir des esclaves noirs pour m'éventer.

Leuning

Un de vos plus humbles esclaves blancs ne pourrait-il vous rendre ce service. (*Il prend l'éventail et l'agite.*)

Eggert

Si tu parles en madrigal, c'est que je suis certainement de trop. (*Il sort vers la véranda.*)

Leuning (*continuant à agiter l'éventail*)

Heureusement, il est parti. Je vais enfin vous dire combien je suis heureux de vous avoir ici.

M^{me} Niemann

Vraiment ?

Leuning

Vous savez parfaitement quelle attraction vous exercez sur moi ; votre beauté et hélas ! aussi votre coquetterie m'enivrent. J'ai vingt ans, j'ai le vertige, j'oublie tout quand je suis auprès de vous.

M^{me} Niemann

Comment ! vous osez dire que je suis coquette ?

Leuning

Mais ne vous jouez-vous pas toujours de moi ? Voyons, pourquoi n'êtes-vous pas bonne, que craignez-vous ?

M^{me} Niemann

Vous oubliez que je suis mariée.

Leuning

Au contraire. Avec votre mari, ne pouvez-vous pas agir à votre guise ? Ah ! si vous étiez jeune fille...

M^{me} Niemann

C'est une jolie morale, celle que vous me prêchez là. Allons un peu au jardin ; il fait chaud ici.

(*Ils se lèvent et vont vers le jardin ; au même instant*)

Claire entre par le côté gauche, suit le couple de l'œil, fait un mouvement comme pour le suivre et s'assied. Blank arrive et s'approche.

Blank

Vous venez de coucher Gertrude, Madame ; est-elle vraiment malade ?

Claire

J'espère que non. Elle était fatiguée, elle dort maintenant. Le docteur Eggert m'avait effrayée.

Blank

Il a manqué de tact, le docteur, en vous donnant des conseils devant votre mari.

Claire

Guillaume est si étrange. Il rit toujours de sa science et, parfois, je ne sais vraiment pas... (*Elle ne termine pas sa phrase.*)

Blank

Oui, je me suis aperçu de cela. En effet, souvent on ne sait pas...

Claire

Mais vous êtes vous-même souffrant. (*Souriant.*) Je pense que ce n'est pas grave.

Blank

Au contraire. Guillaume m'a prescrit la médecine la plus amère.

Claire

Alors vous ne la prendrez pas.

Blank

Eh bien ! donnez-moi votre avis. Guillaume m'ordonne de me marier.

Claire

Il faut le faire, si vous aimez quelqu'un.

Blank

Peut-être suis-je amoureux d'une femme que je ne puis épouser.

Claire

Comment elle ne veut pas de vous, mon pauvre Monsieur Blank.

Blank

Admettez qu'elle soit mariée. Ah, je sais que vous n'aimez pas qu'on parle ainsi, mais ne vous irritez pas, car c'est justement, Dieu me pardonne, ce qui m'excite le plus à dire ce que je voudrais le mieux dissimuler. Vous vous possédez si bien, vous, votre beauté est accompagnée de tant de noblesse que, par antithèse, il me prend un besoin insensé de faire des grimaces et des folies. Vous souriez, Madame, eh bien, c'est par ce même sourire qu'en vous voyant, si blanche et si pure, je sens la nécessité de me faire bien noir à vos yeux.

Claire

Noir et blanc ensemble, notre conversation restera donc dans les teintes grises. Vraiment, vous vous noircissez à plaisir ?

Blank

Non, je ne vaux assurément pas cher. Je gâche ma vie, et c'est à juste titre que votre mari me le reprochait tout à l'heure. Mais il en parle à son aise, tout le monde n'a pas, comme lui, l'heureuse fortune de vous posséder, c'est-à-dire d'avoir la paix et l'esprit chez soi. Ce ne sont pas des compliments que je vous fais, je sais que vous ne les supportez pas. Ensuite, tout le monde n'a pas, comme Leuning, une profession que

j'appellerai utile, bien que Dieu seul cache le secret d'une telle science.

Claire, (*l'interrompant*)

Mais, vous aussi, avez vos intérêts.

Blank

Non, chère Madame, je possède simplement une propriété, une très grande terre, dont j'ai hérité, très naturellement et très facilement, et je n'ai aucune espèce de goût pour l'agriculture. Je préférerais toute autre occupation, voyez-vous, je n'ai pas eu la chance de naître au bon endroit. Je trouve tout naturel que mes chers concitoyens n'aient jamais eu et n'aient jamais la pensée de m'offrir un mandat ou un poste de confiance. Cependant, peut-être aurais-je pu leur être utile. Je ne sais que faire et c'est là la raison pour laquelle je ne fais rien. Si j'avais une femme qui eut de l'ambition pour moi, je serais capable encore d'obtenir une couronne civique.

Claire

On ne sait vraiment jamais quand on doit ajouter foi à vos paroles. Ceci est-il sérieux ou de pure fantaisie ?

Blank

Croyez toujours ce que je vous dis, Madame. On ne saurait mentir devant vous. Il est ridicule, je le reconnais, pour un mondain comme moi, de vous parler de la sorte ! Que voulez-vous ! Auprès de vous on devient meilleur.

Claire

Voyons ! Taisez-vous maintenant. Si vous tenez absolument à débiter des galanteries, allez trouver

Madame Niemann, qui les appréciera beaucoup mieux que moi.

Blank

Madame Niemann ! Mais elle est l'objet, en ce moment même, des petits soins de votre mari. Voyez plutôt dans la véranda.

Claire

Oh ! vous trouverez aussi facilement accès auprès d'elle.

Blank

Merci. Je ne tiens pas à les déranger. Mais, j'y pense, vous ne savez pas quel est pour moi le projet de mariage dont m'a parlé votre mari. Il ne s'agit rien moins que de votre belle-sœur, de la charmante, l'aimable et intelligente Gabrielle.

Claire

Gabrielle ! Et vous pensez qu'elle veuille de vous ?

Blank

Telle n'est pas encore la question, car j'ignore, moi aussi, si je veux d'elle. Mais, vraiment, ici, à la campagne, l'idée du mariage s'est sérieusement présentée à mon esprit ; quand un célibataire, comme moi, se trouve en présence de deux unions heureuses, il est naturel qu'il ait la tentation de vivre une pareille existence.

Claire

De quels mariages parlez-vous ?

Blank

Du vôtre et aussi de celui des Niemann.

Claire

Je n'apprécie pas du tout cette façon d'analyser la

vie privée de mes hôtes et je ne souffre point qu'on se permette de s'occuper de mes propres affaires.

Blank

Ne vous irritez pas.

Claire

Du tout ; mais Monsieur Blank, vous vous méprenez sur mon caractère.

(Les autres personnages s'approchent).

M^{me} Niemann

Il me semble avoir entendu prononcer mon nom.

Blank

En effet, je faisais remarquer à M^{me} Leuning comme cette touffe de lierre mettait bien en relief la beauté de votre visage.

Niemann .

Je te conseille, ma chère, de ne pas faire grand crédit à toutes les galanteries débitées par ces Messieurs.

Blank

Ce trait vise-t-il Leuning ou moi ?

Niemann

Comment ? Leuning ?

Leuning, *(géné)*

N'ajoutez aucune importance aux paroles de Blank ; ce ne sont que des mots qu'il énonce sans aucune espèce d'idée.

Blank

Grand Dieu ! pourquoi ce langage brutal ! Quel mal peut-il y avoir à ce que tu te montres galant avec Madame Niemann, si elle-même, son mari et ta femme n'y voient point d'inconvénient.

M^{me} Niemann

Pour ma part, je n'y trouve rien à redire. Mais, pour changer de question, vous savez sans doute que je fais partie des dames patronnesses de la prochaine kermesse. Je ne compte pas seulement sur la générosité de tous, mais encore sur votre aide, Madame Leuning, et aussi sur l'aide de Gabrielle.

Claire

Je ne pense pas que mon mari m'autorise à assister à une kermesse en qualité de vendeuse.

M^{me} Niemann

Il faudra qu'il permette pour cette circonstance.

Niemann

Quel inconvénient voyez-vous à ce que votre femme se livre à un plaisir aussi innocent ?

Leuning

Je ne trouve pas qu'il soit très convenable qu'une femme se mette en montre, elle-même, dans un magasin.

Blank

Non, avoue plutôt que tu es jaloux.

Leuning

Cela n'a rien à voir avec ma jalousie.

Gabrielle

Moi, comme je n'ai à demander conseil à personne pour me rendre à cette fête avec Madame Niemann et Claire, si son sévère tuteur l'y autorise, j'accepte. Cette kermesse peut amener un changement fort agréable à notre vie champêtre.

M^{me} Niemann

Vous verrez que votre belle-sœur se joindra à nous.

Nous tiendrons le buffet et nous enivrerons les hommes de liqueur et de regards incendiaires.

Blanck

Les trois grâces devenues *verseuses*.

M^{me} Niemann

Costumées à la moderne.

Blank

Malheureu... non, je n'insiste pas. Madame Leuning accepte? Eh bien, me voulez-vous comme patron du buffet?

Niemann

Leuning n'a pas encore donné son approbation. Vous voulez vraiment refuser à votre femme cette innocente joie?

Eggert

Est-elle vraiment si innocente?

M^{me} Niemann

Non, c'est un péché mortel.

Gabrielle

En avant la morale. Je me rappelle qu'autrefois Eggert prêchait très bien.

Eggert

Il m'est doux de voir que vous vous souvenez du passé. Mais je ne veux pas faire acte de moraliste, même pas d'économiste, bien que je sois convaincu que ces sortes de fêtes de charité sont préjudiciables à ceux qu'elles entendent aider. Je dirai simplement que, si j'étais marié, je serais trop — j'ose l'avouer — jaloux de ma femme pour lui laisser battre monnaie avec sa beauté, même si l'argent était destiné aux pauvres. Je ne supporterai pas que les sourires de

ma femme fussent tarifés, alors même que leur produit serait réservé aux déshérités de ce monde.

Gabrielle

Pure jalousie. Vous ne supporteriez pas que votre femme soit exposée à des regards étrangers. Peut-être ne la laisseriez-vous même pas aller dans le monde ?

Eggert

Je confesse que je préférerais qu'elle ne fut pas au bal.

Louning

De plus en plus fort, mon cher, tu dépasses toutes les bornes.

Gabrielle

Pas même au bal ! Mais vous témoigneriez ainsi la défiance la plus révoltante pour l'honnêteté de votre femme, en même temps que peu de foi en vos propres moyens de plaire, si vous lui refusiez toute liberté.

Blank

Voilà les résultats d'un voyage en Orient. On en revient imbu des idées turques et l'on veut enfermer sa femme dans un harem.

Niemann

Il faut qu'un homme ait la plus grande foi dans l'honnêteté de sa femme. La confiance et le respect mutuels sont les bases du mariage. Il faut accorder toute liberté raisonnable à celle qui porte votre nom et, si on la respecte, on n'est pas jaloux...

M^{me} Niemann

Tu es un époux accompli, mon cher. (*A Eggert.*)

Quant à vous, vous ne vous mariez jamais avec de telles idées.

Eggert

Cela est possible, Madame, mais je n'ai point combattu pour une idée, surtout pour l'idée de harem que me prête spirituellement Monsieur Blank. Pour moi, c'est une pure question de sentiment. Il ne me serait pas agréable que ma femme se fit voir, admirer, comme une marchandise en un bazar, ou plutôt, il me serait agréable que cela ne lui plut pas.

Gabrielle

Non, vous préférez qu'elle surveille le pot-au-feu.

M^{me} Niemann

En tricotant.

Blank

Une femme, vêtue de laine, avec des bandeaux à la vierge, un trousseau de clefs à la main, voilà l'idéal du docteur Eggert.

Claire

Pourquoi vous unissez-vous contre le docteur ? Quand on aime, on est facilement jaloux, et celui-ci prévoit qu'il sera toujours amoureux de sa femme. Comprends-tu ce sentiment, Guillaume ?

Leuning

La jalousie est-elle donc une conséquence immédiate de l'amour ?

Niemann

Des mots, que tout cela ! Jamais je ne fus jaloux ; il est vrai que jamais non plus ma femme ne me donna matière à jalousie. Ce sont vos idées modernes. Nous habitons le Danemark, que diable ! et non pas Paris,

où le mariage... (*Il se lève et sort vers la véranda, en soufflant bruyamment*).

Blank (*lui prenant le bras.*)

Vous vous fatiguez trop.

Gabrielle

Je serais trop fière, pour être jalouse de mon mari. S'il ne m'aimait plus, eh bien, tant pis !

Eggert

Représentez-vous un mari et sa femme à un bal. S'ils dansent ensemble, ils sont ridicules ; car ils peuvent se livrer à cet exercice à domicile ; ils doivent donc demeurer étrangers l'un à l'autre pendant toute la soirée.

Gabrielle

Vous donnez trop d'importance à ces choses-là.

M^{me} Niemann

Je parierais que le docteur Eggert ne sait pas danser.

Eggert

Vous perdriez, Madame, car je ne suis pas un mauvais danseur.

Gabrielle

C'est vrai. Il danse merveilleusement.

Niemann, (*appelant du jardin.*)

Pauline ! viens admirer ce magnifique coucher du soleil.

M^{me} Niemann

Vous ne venez pas ?

Claire

Je vais voir si Gertrude dort toujours. (*Elle sort à gauche.*)

Leuning

Je veux dire un mot à Gabrielle.

Eggert

Il faudra donc vous contenter de ma compagnie, Madame.

(Eggert et M^{me} Niemann vont au jardin).

SCÈNE II

LEUNING, GABRIELLE. — PLUS TARD, EGGERT

Gabrielle

Que me veux-tu ?

Leuning

Fais-moi le plaisir de refuser cette invitation. Je ne pense pas que Claire désire s'y rendre et, d'autre part, je ne voudrais pas lui interdire de le faire. Mais, si tu refuses la question est vidée.

Gabrielle

Sans que tu aies pour cela besoin de déplaire à Madame Niemann.

Leuning

Oh ! je t'en prie, épargue-moi cette raillerie que tu parais avoir empruntée à ton adorateur Blank.

Gabrielle

Mon adorateur ! Je l'ignorais.

Leuning

Je dois cependant te faire savoir qu'il est à demi décidé à se marier et c'est toi qu'il a à demi choisie.

Gabrielle

A demi ! Cela finira par rien.

Leuning

Tu es entre deux feux : ton ancien admirateur et prétendant, Eggert, que je soupçonne d'être revenu directement des Indes pour toi.

Gabrielle

Alors, j'ai bien fait d'attendre. Que compte-il faire en Danemark ?

Leuning

Ah ! il paraît que tu t'intéresses davantage à la science qu'à l'agriculture. Eh bien ! Eggert a l'intention de s'installer dans le Jylland et d'y soigner les paysans et les chevaux, devenir peu à peu lui-même un paysan à la veste bleue, aux grandes bottes graissées, à la longue pipe. Il te réserve la situation agréable de garder le logis et les enfants, de préparer les remèdes et de donner de bons conseils aux clients en son absence. Le dimanche au soir, tu seras autorisée à assister à la partie d'ombre à laquelle il se livrera en compagnie du pasteur, de l'instituteur et du sacristain. Mais, tout cela sera adouci par un amour plus agréable que tous les bals et toutes les kermesses.

Gabrielle

Je te rends grâce. Je préfère demeurer à Copenhague.

Leuning

Alors, c'est Blank.

Gabrielle

Des deux maux, je choisis le moindre, puisqu'il faut que je me marie.

Leuning

Je puis donc lui donner un peu d'espoir ?

Gabrielle

Pas le moindre. Il faut te bien garder de dire un mot de tout cela. C'est une pure plaisanterie. Mais, sérieusement, comment trouves-tu Blank.

Leuning

Blank ! c'est un charmant garçon. Il a de la fortune. Il a beaucoup vécu, mais, mon Dieu, les hommes....

Gabrielle

Est-ce un honnête homme ?

Leuning

Honnête ? Qu'entends-tu par là ? Il n'a jamais volé de couverts d'argent.

Gabrielle

Tu sais bien ce que veut dire le mot honnête. Est-il sincère, honorable, comme Eggert ?

Leuning

Oh ! ce n'est pas un dragon de vertu comme lui. Il accepte la vie telle qu'elle est ; il ne cherche ni à s'améliorer lui-même, ni à moraliser les autres. Il cherche à être le mieux possible en ce monde et j'imagine qu'il voudra que sa femme soit aussi bien partagée que lui.

Gabrielle

Ecoute ! Te souviens-tu des premiers jours de bonheur de ton mariage ? Tu me le disais : pour vous, la meilleure heure était après le repas, quand vous demeuriez tous deux au salon dans le crépuscule. Vous étiez heureux alors, dans le repos et dans le calme, loin de tous. Depuis, j'ai toujours rêvé d'avoir un mari avec lequel je puisse vivre ainsi. Eh bien ! je ne me représente pas, mais pas du tout, Blank dans ce tableau.

Leuning

Pourtant, il connaît ça, le crépuscule, avec la femme aimée. Alors, plutôt Eggert ?

Gabrielle

Plutôt !

Leuning

Il vaut mieux alors qu'il se fixe à Copenhague. Je vais lui en parler.

Gabrielle

Maintenant c'est avec lui que tu veux m'unir !

Leuning

Que veux-tu donc ?

Gabrielle

Rien, le repos seulement. Mais il faut que j'aie trouver nos invités.

Eggert, *(venant du jardin)*

Pardon. Je cherche le châle de Madame Niemann.

Gabrielle

Je vais m'en occuper. *(Elle sort à droite.)*

SCÈNE III

LEUNING, EGGERT

Leuning

Assieds-toi un instant auprès de moi. Comment trouves-tu mon installation ?

Eggert

Parfaite. C'est tout à fait la campagne ici.

Leuning

C'est une véritable trouvaille d'avoir déniché ce cottage dans ce coin encore ignoré des habitants de Copenhague et à une demi heure de la station. Aussi,

j'avais coutume de voyager autrefois pendant les vacances, mais maintenant, je passe ici tout mon temps dans l'oisiveté la plus complète. Je refuse obstinément de consulter aucun paysan.

Eggert

Ne parle pas avec autant de mépris de cette clientèle qui doit me faire vivre.

Leuning

Ce n'est pas sérieux ce projet de l'établir à la campagne?

Eggert

Très sérieux.

Leuning

Cherche plutôt à te créer une situation en ville.

Eggert

Je doute du résultat.

Leuning

Comme célibataire, tu gagneras toujours ta vie.

Eggert

Oui, mais si j'ai l'intention de me marier?

Leuning

C'est justement dans ce cas qu'il faut te fixer à Copenhague.

Eggert

Je ne comprends pas. Je crois, au contraire, qu'il me sera plus facile de me faire une modeste clientèle hors de la capitale et, par conséquent, me marier plus vite.

Leuning

Tu as déjà fait choix d'une femme?

Eggert

Non, je cherche.

Leuning

Tu cherches à lui plaire ?

Eggert

Naturellement, je m'y efforcerai, mais après l'avoir rencontrée.

Leuning

Je crois que tu joues à cligne-musette, les yeux ceints d'un bandeau transparent — celui de l'amour lui-même.

Eggert

Explique-toi, je te prie, sans employer la mythologie. Cela est inintelligible pour moi.

Leuning

Je ne puis vraiment m'exprimer avec plus de clarté. Autrefois, tu savais comprendre à demi mot.

Eggert

Peut-être le sais-je encore !

Leuning

Très bien. Alors, accepte un conseil d'ami. Reste à Copenhague et offre à la femme que tu désires un avenir moins rural ; autrement, il arrivera qu'un gommeux, comme Blank par exemple, te la soufflera sous le nez. Si tu voulais être sincère avec moi, peut-être aurais-je à te faire une proposition avantageuse, à laquelle j'ai réfléchi toute la journée. Tu sais que tu peux compter sur mon amitié et que j'ai pour toi une réelle affection, bien que je trouve un peu ridicule qu'on se fasse entre hommes de semblables protestations. Aussi..

Eggert

Eh bien ! puisque tu me parles si amicalement, je

t'avouerais, bien que cela me coûte, que ta sœur fit autrefois sur moi une profonde impression.

Leuning

Lui as-tu demandé sa main ?

Eggert

Non, jamais directement ; mais elle était très bien renseignée sur mes sentiments. Du reste, elle n'a pas repoussé mes avances, mais j'estimai que, pour différentes raisons, de longues fiançailles entre nous étaient impossibles.

Leuning

C'est alors que tu partis ?

Eggert

Je partis parce que cet amour me désolait et que je désespérais de pouvoir m'établir utilement en Danemark.

Leuning

Et tu es revenu plus riche seulement d'expérience ?

Eggert

C'est vrai.

Leuning

Et c'est le désir de la revoir qui t'a ramené ici ?

Eggert

Cela fut pour beaucoup dans mon retour. Il est vraiment difficile de se rendre un compte exact du sentiment de regret qui vous rappelle la patrie. Cela se présente devant les yeux comme un délicat nuage derrière lequel apparaît le pays. On n'est jamais tranquille ; soudain on est étreint par cette pensée qu'il se passe là-bas quelque chose de capital pour votre existence. Au milieu de la plus gaie compagnie, on devient cruellement attristé, parce qu'on sent que tous ces êtres vous

sont profondément étrangers. Mais, en conscience, ce qui m'obligeait violemment au retour, c'était le puissant besoin de la revoir, de savoir si elle avait conservé mon souvenir, d'apprendre si elle jetait aux autres ses sourires et ses paroles, enfin pour demander...

Leuning

Mais, cher ami, tu ferais beaucoup mieux de lui exposer tout cela à elle-même et de lui demander à elle et non à moi, ce que tu désires savoir.

Eggert

C'est aussi mon intention. (*Hésitant.*) Crois-tu qu'elle soit bien disposée pour moi.

Leuning

Assurément ; mais cela est insuffisant.

Eggert

Je veux dire par là si elle est disposée à s'unir avec moi.

Leuning

Mais, mon cher ami, comment pourras-tu te marier ?

Eggert

Je te l'ai dit déjà. Je chercherai un endroit en province pour pratiquer mon art.

Leuning

Et c'est cette existence là que tu veux offrir à Gabrielle ?

Eggert

Je veux lui offrir de devenir ma femme.

Leuning

Tu as de ces réponses qui cassent bras et jambes. Entends-moi bien. Gabrielle est de son temps ; elle est habituée à une vie luxueuse : elle ne saurait se faire à

la pensée d'enterrer sa jeunesse et sa beauté dans un trou de proviuce. Sa toilette, elle-même, ne serait pas au point dans une petite ville. Elle aurait assurément toute la localité à ses trousses, si elle sortait une seule fois vêtue comme elle l'est.

Eggert (*souriant*)

C'est exagéré.

Leuning

Mais vrai-jusqu'à un certain point. Gabrielle connaît trop la vie pour se lier légèrement, comme le font les autres jeunes filles, ce qui est gentil parfois, mais pas toujours sage. Elle a l'habitude du monde, elle sait ce qu'est le mariage et aussi l'amour. Elle n'a rien de romanesque.

Eggert

Heureusement, car elle ne me plairait pas ainsi. Je désire qu'elle se rende compte de toute l'importance du serment de fidélité qu'elle fera à un homme.

Leuning

Mais comprends-moi donc.

Eggert

Je comprends parfaitement.

Leuning

Non, tu ne saisis pas du tout. Je veux simplement te dire que Gabrielle n'admet pas la vie sans une certaine richesse ou plutôt sans luxe. Elle a quelque chose de ma nature.

Eggert (*sérieux*)

Peut-être.

Leuning

A quoi te résouds-tu ? Il est inutile que tu arrives les mains vides.

Eggert

Alors, cherchons à les remplir.

Leuning

Par quel moyen ?

Eggert

Je ne connais pas de procédé meilleur que celui de partir pour l'Amérique et me faire chercheur d'or.

Leuning

Non, tu as suffisamment voyagé.

Eggert

Alors, je prendrai des billets à la loterie. Il faut bien qu'il y en ait un qui gagne.

Leuning

Je ne crois pas que tu aies la chance.

Eggert

Peut-être faut-il me faire homéopathe comme toi ?

Leuning

Tu approches du but.

Eggert

Comment ? Ce n'est pas sérieux !

Leuning

Bah ! raisonnons un peu. Je ne te propose pas cela exactement. Nous sommes déjà suffisamment nombreux et, du reste, je ne te crois pas propre à ce rôle. C'est tout différent.

Eggert

Quoi donc ?

Leuning

C'est une chose que j'ai vu réussir à l'étranger et que nous pourrions très bien importer chez nous avec succès. Pendant que j'étais à Paris, je fus visité par un de mes plus illustres confrères, un véritable faiseur de miracles, vers lequel venaient en pèlerinage, des coins

les plus éloignés, malades et mourants, comme vers une source sainte ou des reliques souveraines...

Eggert

C'était un sage ermite ?

Leuning

Du tout. Tu vas voir. Il occupait le premier étage d'un élégant hôtel. Après avoir sonné à la porte du confrère, je ne vis pas sans étonnement, de l'autre côté du palier, à une porte similaire, une pancarte portant en lettres d'or, cette inscription : *Clinique allopathique* dans des proportions identiques à celles que je voyais devant moi avec les mots : *Clinique homéopathique*. Je m'étonnai que deux concurrents aient choisi un voisinage aussi proche et, une fois entré et aimablement reçu, je ne pus m'empêcher de laisser percer dans la conversation mon étonnement et, adroitement, j'interrogeai mon confrère sur l'idée, singulière pour un adversaire, de se venir placer justement dans cette demeure.

Eggert

Très curieux ! Et que répondit Diafoirus ?

Leuning

Mon illustre confrère eut un fin sourire : — Vous nous croyez concurrents ? — Mais certainement, repris-je, et ce disant, je devais avoir l'air un peu jobarde. — Vous vous trompez du tout au tout, nous sommes, au contraire, d'intimes amis. — Oui, comme hommes. — Pas du tout ! Comme médecins. Voyez-vous, le monde a toujours aimé le changement, surtout en médecine. Il ne faut pas lui en vouloir. Au fond, cela doit être fort ennuyeux d'être toujours traité

par le même docteur, qui affirme imperturbablement que cela ira mieux, sans qu'aucun mieux sensible se produise jamais. Vous n'ignorez pas, mon cher confrère, que le client aime à consulter l'homéopathe après l'alléopathe et vice-versa. Autrefois, cet état d'esprit amenait des batailles, causait des discussions entre les différents praticiens, mais nous avons modifié tout cela. Voici comment nous raisonnons : le patient a le droit, moyennant finances, de choisir le médecin et la médecine qu'il préfère. Aussitôt que je vois mon malade devenir irritable, je ne cherche pas du tout à le retenir comme mes confrères, ce qui ne fait, du reste, que l'irriter davantage. Non, je le laisse tout doucement m'échapper. Je l'engage moi-même à voir un autre docteur et je lui facilite la traversée — du palier — qui mène chez l'excellent, l'habile médecin voisin. Le malade qui, à regret, voulait me donner congé, est ravi de le pouvoir faire sans m'offenser, et il se hâte de profiter de mon conseil. Vous comprenez, mon aimable voisin agit de même ; c'est un échange continuels de bons procédés. Il n'est pas rare que le même *sujet* ne passe entre ses mains et les miennes plusieurs fois. — Il eut fallu voir le haussement d'épaules et le sourire dont il accompagna la fin de cette phrase : — Nous jouons au volant avec nos malades, mon jeune ami. Il avait la physionomie d'un vieux diplomate ; on eut beaucoup appris à son école.

Eggert

Metternich aux pieds de Talleyrand.

Leuning

Oui, oui, soyons sérieux ! Veux-tu jouer au volant

avec moi ? Tu t'installes aussi élégamment que moi et dans la même maison ; si tu veux, à l'étage au-dessus. Cela n'a pas d'importance.

Eggert

Et les sommes nécessaires à ce début ?

Leuning

Je te les prête ou tu les trouves dans la dot de ma sœur. Gabrielle est assez riche pour se suffire à elle-même.

Eggert

Ainsi, tu me maries avec elle ?

Leuning

Oui, par ce moyen. Je te fournis des clients. Nous nous aidons mutuellement, *nous parlons avantageusement l'un de l'autre.*

Eggert

Et nous jouons au volant avec Niemann et ses châtaignes.

Leuning

Ah ! tu connais déjà l'histoire des châtaignes. Allons, sérieusement, acceptes-tu ? Tu verras, cela réussira parfaitement. Au fond, j'en serai enchanté ; j'ai parfois, comme je le disais, des scrupules. Eh bien ! ces scrupules, je te les enverrai. Nous aurons un succès fou à Copenhague. Cela est-il convenu ?

Eggert

Non, je refuse.

Leuning

Pourquoi ?

Eggert

Parce qu'une telle association ne me convient pas.

Leuning

Non ? Ta dignité courrait-elle des dangers ? Je n'exige pas que tu te fasses homéopathe.

Eggert

Je n'en serais pas moins ton compère.

Leuning

Et cela blesse ta vertu ? Elle est sensible.

Eggert

Sensible ou non, je te remercie de ton offre, mais je ne la puis accepter.

Leuning

Tu n'es pas poli, Eggert.

Eggert

Je crois l'être. Il est fort désagréable que, de nouveau, cette question ait été agitée entre nous. Elle n'aurait jamais dû l'être.

Leuning

Je ne m'explique pas comment nous pourrions nous voir sans parler métier.

Eggert

Mais si.

Leuning

Mais non.

Eggert

Que veux-tu dire ?

Leuning

Je pense ce que je dis. Il s'agit de savoir si tu dis ce que tu penses. Dis-moi sincèrement ton opinion. Je ne puis supporter ton air de blâme. Expose nettement ta pensée.

Eggert

Puisque tu m'y forces, la voici en quelques mots :

Je ne veux pas savoir si ton art est basé sur la raison ou sur les préjugés, sur le charlatanisme ou sur l'expérience. Il me suffit de tenir pour assuré, que tu n'y crois pas toi-même. Tu agis contre les convictions, oui, presque contre ta conscience.

Leuning

Hum ! il fallait te destiner à la prêtrise.

Eggert

Non, ma religion n'a pas besoin de pasteur. Tu me parais mal agir vis-à-vis de toi-même et des autres. Voilà pourquoi il m'est impossible de travailler avec toi, même indirectement, fussions-nous séparés par tout un étage. Nous ne saurions habiter la même maison.

Leuning

Je ne m'explique pas alors pourquoi tu me rends visite. Il doit t'être pénible d'être en relations avec un homme que tu juges si sévèrement.

Eggert

Autrement dit, tu me tiens quitte de mes visites.

Leuning

Je serai malheureusement obligé de me priver de l'honneur de te voir. Je ne voudrais pas t'exposer à la plus légère contagion morale.

Eggert (*après une pause*)

Pourrais-tu me dire si j'ai encore le temps de prendre le dernier train ?

Leuning

Tu peux très bien rester ici, comme c'était convenu.

Eggert

Merci ; il vaut mieux que je rentre à Copenhague.

Veux-tu me donner le renseignement que je te demande ?

Leuning

Il te faut une demie-heure pour gagner la station et le train part à neuf heures.

Eggert

Il est huit heures, maintenant. C'est parfait. Voici ta sœur. Veux-tu me permettre d'avoir avec elle un court et dernier entretien avant de partir ?

Leuning

C'est tout naturel. J'aurais désiré..... (*Il s'arrête sans trouver l'expression.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES. — GABRIELLE, *venant du jardin.*

Gabrielle

Que devenez-vous donc ? On vous réclame. Il fait très bon dans le jardin. Faut-il que je sois, ce soir, à la fois maître et maîtresse de maison ?

Leuning

Tu as raison. (*Il sort rapidement.*)

Gabrielle

Eh bien, Eggert, venez-vous ?

Eggert

Un instant, Mademoiselle. Je désirerais causer avec vous. Je n'en ai pas trouvé l'occasion aujourd'hui, Soyez assez bonne pour vous asseoir, ici, une minute.

Gabrielle

Il faut bien que j'acquiesce à votre désir, puisque

vous êtes venu d'aussi loin pour avoir un entretien avec moi.

Eggert

C'est, en effet, dans ce but que je suis revenu.

Gabrielle (*en riant*)

Vraiment ! Vous êtes venu directement des Indes, vous avez traversé le canal de Suez pour venir me faire une visite ! Il est heureux que vous m'ayez trouvée à la maison.

Eggert

Je suis.....

Gabrielle

Non, si vous voulez que je vous écoute, ne commencez pas par des phrases semblables. Dites-moi plutôt ce que vous comptez faire ici.

Eggert

Ne vous l'ai-je pas dit déjà : me faire médecin de campagne.

Gabrielle

Pourquoi, grand Dieu, vous enterrer de la sorte ?

Eggert

Parce qu'après l'agitation des lointains voyages, j'ai l'absolu besoin du repos, du calme, d'un chez moi, où je pourrai être seul et travailler.

Gabrielle

Mais, ne pouvez-vous pas avoir, à Copenhague, un chez-vous beaucoup plus agréable ? Pensez seulement au manque de confort que vous aurez là-bas pendant l'hiver.

Eggert

Vous ne vous habitueriez pas à cette idée de demeurer toujours à la campagne ?

Gabrielle

Très difficilement. Je suis si accoutumée à ce semblant de grande ville que possède Copenhague. Quand on vit dans un aussi petit pays que le Danemark, il faut nécessairement habiter la capitale.

Eggert

Ce sont donc seulement les bals, le monde et ce qui l'entoure que vous regretteriez ?

Gabrielle

Ce n'est rien de déterminé. J'aime cette vie, je suis faite pour cette existence. J'adore, par exemple, assister à une première, dans mon orchestre ; cela est si charmant. On salue ses amis de la main. Le *tout Copenhague* est là. Imaginez, après cela, une pièce du vieux répertoire, interprétée par des cabotins, roulant de bourgade en bourgade, dans un horrible trou de Jytland, enseveli sous les neiges.

Eggert

Cela n'a pas l'air bien tentant, mais, à vrai dire, il y aurait possibilité de se rendre à Copenhague et de prendre part à ces plaisirs auxquels vous attachez tant de prix. Je crois que toute cette vie de la ville est, au fond bien vide, et je pense aussi que ce n'est pas ce que vous avez de meilleur dans votre nature qui réclame sa part de ces plaisirs. Depuis plusieurs années déjà, vous vous livrez à toutes ces habitudes mondaines et vous devez en être un peu fatiguée, avouez-le.

Gabrielle

Maintenant, je retrouve mon vieil ami Eggert.

Eggert

Si j'étais vraiment votre vieil ami Eggert...

Gabrielle

Vous l'êtes, malheureusement, et j'espérais, au contraire, que vous reviendriez tout différent ; un Eggert nouveau.

Eggert

Le malheur est que, pour vous, je suis toujours l'ancien Eggert ; mais, ancien ou nouveau, je suis toujours tout à vous. (*A voix basse.*) Pensiez-vous à moi, quand j'étais loin ?

Gabrielle

Et vous ?

Eggert

Souvent, — toujours. Je vous aimais, Gabrielle, quand je partis et vous ne l'ignoriez pas. Depuis la prime jeunesse, mon cœur vous appartient. D'autres me paraissaient belles, séduisantes, mais c'est vous que je désirais. Il y avait en vous un charme indéfinissable qui me subjuguait. J'étais tout troublé auprès de vous et l'état nerveux dans lequel je me trouvais alors m'empêchait de jouir de votre société. En un mot, je vous aimais.

Gabrielle (*émue*)

Je n'ai pas oublié.

Eggert

Malgré tout, je vous voyais telle que vous étiez : enfant gâtée, volontaire. A mesure que passaient les années, une inquiétude me venait : est-ce qu'elle te convient vraiment comme femme ? Pardonnez-moi, mais je craignais de vous désirer plutôt comme maîtresse, même en voulant vous obtenir comme épouse. L'homme, qui devait sans péril vous donner son nom, devait être plus

maitre de lui que je ne l'étais. C'est ce sentiment qui me fit partir : j'étais trop faible pour vous dominer et vous trop jeune pour vous dominer vous-même.

Gabrielle (*à voix basse*)

Peut-être n'aviez-vous pas tout à fait tort.

Eggert

Mais, alors, là-bas... j'ai rencontré d'autres femmes, je connais mieux la vie, maintenant, mais jamais je n'ai cessé de vous aimer. Fatalement, je devais toujours vous désirer, même quand mon intelligence répondait négativement. Et je pensais que, pendant mon absence, vous seriez devenue plus mûre, plus sérieuse. Je savais que vous n'aviez accepté aucun lien et il me restait quelque espoir. Je pensais toujours qu'un trésor existait là-bas, au pays, dont personne ne connaissait le prix, parce que, pour aucun autre, il n'avait la même valeur que pour moi. Et, parfois, une terreur insensée s'emparait de moi à la pensée qu'à cette même heure, à ce même instant, vous accordiez votre main à un autre. Me croirez-vous : deux fois j'ai télégraphié, désespéré par cette pensée, pour être renseigné par un ami absolument sûr et, dans ma joie de l'heureuse réponse, je voulais faire des offrandes à tous les dieux, à toutes les déesses de l'Inde. A la fin, il m'a fallu revenir.

Gabrielle

Et vous avez été entièrement désillusionné en retrouvant la même fille coquette et volontaire que vous aviez quittée.

Eggert

Non, non ! au contraire ! mais telle que je l'espérais

plus mûrie, plus raisonnable, plus belle. Ce qui subsiste encore de votre ancienne manière d'être n'est qu'un voile, qui doit faire illusion au monde. Me suis-je trompé, Gabrielle, dites-le moi ?

Gabrielle

Puisque vous pensez autant de bien de moi, Eggert, rendez-moi alors telle que vous me souhaitez. (*Avec douceur.*) Nous ne saurions demeurer ici plus longtemps. Je suis obligée de me rendre auprès de nos hôtes, puis, que Claire garde Gertrude. Et, que j'accomplisse ce devoir, cela ne peut vous déplaire. (*En lui offrant la main.*) Nous sommes toujours amis comme autrefois.

Eggert

Et vous n'avez aucun amour pour Blank ?

Gabrielle (*souriant*)

Pas le moindre. Demain, nous causerons de nouveau.

Eggert

Non, il me faut partir, ce soir, pour Copenhague. Deux mots donc encore.

Gabrielle

Pourquoi partez-vous ce soir ? N'aviez-vous pas promis de rester ?

Eggert

J'ai une affaire importante qui m'est revenue soudain à ma mémoire.

Gabrielle

Cela n'est pas exact. Dites-moi tout.

Eggert

Le temps me manque. C'est à peine si je puis arriver au train.

Gabrielle

Vous avez bien un instant. Je veux savoir la vérité avant votre départ. Il faut me dire, Eggert, ce que tout cela signifie, ou je vous en voudrais.

Eggert

Votre frère et moi, nous sommes en désaccord ; cela pourrait troubler l'harmonie qui règne ici et c'est pour-quoi j'ai pensé qu'il était préférable...

Gabrielle (*l'interrompant*)

Et quelle est la cause de ce désaccord.

Eggert

Un malentendu professionnel, une discussion entre médecins de différentes écoles.

Gabrielle

Ce n'est pas tout, Eggert. Pour si peu de chose vous ne partiriez pas ce soir, surtout si je vous priais de rester et de vous réconcilier avec Guillaume.

Eggert

Impossible ! Remettons cet arrangement au jour où il me sera permis de causer de nouveau avec vous.

Gabrielle

Cette autorisation, vous ne l'obtiendrez pas avant que je sache la vérité tout entière. Voyons, dites-la moi, maintenant.

Eggert

Eh bien ! voilà : votre frère m'a proposé une sorte d'association entre nous deux. Il m'était impossible de l'accepter ; d'un mot à un autre, nous sommes venus à une discussion. Je lui exposai sincèrement mon opinion, et lui me mit à la porte.

Gabrielle

Lui ! Alors vous l'avez blessé profondément.

Eggert

Peut-être ai-je manqué de forme, mais je n'ai pu retenir mes paroles. C'était lui alors qui exigeait la vérité comme vous maintenant.

Gabrielle

Une question encore. Est-ce qu'il voulait vous pousser à rester à Copenhague ?

Eggert

Oui, et habiter la même maison que lui.

Gabrielle (*d'une voix brisée*)

Et vous avez refusé ?

(*Pause.*)

Eggert

Il me faut partir. Où et quand pourrai-je vous revoir ?

Gabrielle

Dans la maison de mon frère seulement.

Eggert

Elle est fermée désormais pour moi.

Gabrielle

Je n'ai d'amis que ceux de mon frère et je ne puis voir ceux auxquels il ferme sa porte.

Eggert

Vous êtes cruelle. Dans le même instant....

SCÈNE V

LES MÊMES. BLANK, *venant du jardin.*

Blank

Pardonnez-moi de déranger ce tête-à-tête certainement charmant dans le crépuscule, mais je désirais

moi aussi, à la fin, voir les dames de la maison. Il faut que Monsieur Eggert vous laisse un peu à nous aussi.

Gabrielle

Vous ne nous dérangez pas du tout. Monsieur Eggert allait justement partir.

Blank

Vous allez à Copenhague ?

Eggert

Il faut me hâter, si je ne veux manquer le train. Vous seriez bien aimable, Mademoiselle, de vouloir bien saluer de ma part votre belle-sœur, ainsi que Madame et Monsieur Niemann. J'ai déjà pris congé de votre frère. Bonsoir, Monsieur Blank. Adieu, Mademoiselle. (*Gabrielle courbe la tête et lui tend la main. Il sort rapidement.*)

Blank

Au revoir, docteur. (*Lui criant.*) Vous avez le temps. Il est inutile de vous hâter. (*Se tournant vers Gabrielle.*) Un refus, Mademoiselle ?

Gabrielle

Quoi ? Je crois qu'il est préférable que nous ayons de la lumière. (*Elle va vers la porte de droite et appelle. Le domestique entre avec deux lampes.*)

Blank (*dans un vocry-chaise*)

Monsieur Eggert nous accompagne ici avec le dessein d'y rester la nuit comme nous. Cette après-midi, il a, avec votre frère, un premier entretien à la suite duquel il montre un visage tourmenté ; ensuite il a un second entretien avec vous, qui, à votre tour, prenez une figure solennelle, puis il repart tout à coup, — pour les

Indes, comme le mage de la comédie. Si ce n'est pas là question de mariage, j'y perds mon latin.

Gabrielle (*remontant la lampe*)

Vous vous trompez et je ne trouve pas votre plaisanterie de bon goût.

Blank

Veillez m'excuser, mais il ne m'est pas du tout désagréable de voir partir cet excellent docteur. Il évoquait à mes yeux la maladie et la mort et puis, c'est toujours un rival de moins. Savez-vous ce que vous devriez faire, mademoiselle.

Gabrielle

Exposez vos sages conseils.

Blank

Vous devriez venir visiter ma propriété avec votre frère et votre belle-sœur. Vous verrez, ma demeure est vraiment très confortable, en même temps que très élégante. Du reste, je n'y suis pour rien et je n'en ai pas le mérite. Cela ne vous tente-t-il pas ?

Gabrielle

Peut-être.

Blank

J'inviterai les plus élégants cavaliers du voisinage pour faire aux dames une garde d'honneur. Leuning pourra ordonner et médicamenter tout à son aise. Les Suédois sont de la plus grande crédulité.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLAIRE, *venant du côté gauche.*

Claire *(d'une voix altérée)*

Où est Guillaume ? Gabrielle, où est-il ?

Gabrielle *(se levant d'un saut)*

Il est au jardin. Qu'y a-t-il donc ?

Claire

Gertrude est malade. Son visage est tout à fait changé : elle a une violente fièvre. Mon Dieu, que faire ?

Blank

Rassurez-vous, Madame, je cours chercher Leuning et vous l'envoie dans la chambre de l'enfant. *(Il sort en courant.)*

Claire

Je suis sûre que c'est le croup. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Gabrielle

Ne te tourmente pas, Claire. Peut-être, n'est-ce pas aussi grave que tu le crois.

Claire

J'ai une telle frayeur que je n'ose pas regarder Gertrude. Si tu la voyais, se soulevant sur son lit, le visage tellement congestionné, qu'il en devient noir ; elle est prête à étouffer. Oh ! ce visage défiguré, ces petits yeux au regard si douloureux ! *(Elle cache sa tête entre ses mains et fait entendre de bruyants sanglots.)*

Gabrielle

Tu entends, c'est Guillaume qui entre dans la cham-

bre: Il est auprès de Gertrude, il la guérira certainement. Montons vite!

Claire

Oui, tout de suite. Je suis folle, je le sens bien, mais toute ma vie est dans cette enfant.

Gabrielle (*répétant*).

Toute ta vie ? Oh ! si Eggert était ici !

Claire

Il est parti ? Pourquoi ?

Gabrielle

Lui et Guillaume ont eu une discussion sur la médecine, et Eggert a été impoli.

Claire

Tu entends : Guillaume quitte la chambre et descend.

(*Pause.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LEUNING

Leuning (*vite*)

Eggert est-il parti ?

Gabrielle

Oui, depuis un instant.

Claire

Comment trouves-tu l'enfant ?

Leuning

Quelle malédiction que, justement, lui et moi nous nous soyons... Pourquoi ne l'as-tu pas retenu ?

Gabrielle

Que veux-tu dire ?

Claire

Que signifient ces paroles ? Gertrude est-elle en danger ?

Leuning

Certainement ! J'ai absolument besoin d'Eggert et je ne puis même pas le prier...

Claire

Comment ! Tu ne veux pas toi-même soigner Gertrude ?

Leuning

Non, assurément non. T'imagines-tu que je vais lui ingurgiter du sucre ? (*Il montre le poing au ciel.*) En ce désert, ou dans un périmètre de plusieurs lieues, il n'y a point de médecin, et j'avais justement Eggert sous la main, c'est désespérant !

Gabrielle

Manques-tu de confiance en toi-même, alors qu'il s'agit de sauver ta propre fille ?

Leuning

Non, assez de phrases ! Procure-moi plutôt un aide, si tu le peux.

(*Gabrielle, après avoir examiné longuement Leuning, sort rapidement du salon.*)

Leuning

Viens ! Montons !

Claire (*qui est demeurée tremblante sur une chaise, se lève.*)

Est-ce vrai ce que tu disais à Gabrielle ?

Leuning

Laisse-moi. C'est très sérieux.

Claire

Pourquoi n'as-tu pas confiance en ta science ?

Leuning (*plus calme*).

Tu sais bien que les médecins ne soignent jamais leurs proches.

Claire

Cela n'est pas suffisant pour expliquer que tu veuilles faire soigner ton enfant par Eggert, qui est d'une autre école médicale.

Leuning

J'ai confiance dans le talent d'Eggert. Mais, montons !

Claire (*se plaçant devant lui*).

Non, je te défends d'aller chez Gertrude.

Leuning

Qu'est-ce, Claire ? Es-tu folle ?

Claire

Eggert ne t'apprécie pas. je l'ai compris. Il vient de t'être désagréable parce que tu es homéopathe, et c'est lui-même que tu désires pour soigner Gertrude. Explique-moi ce que cela signifie.

Leuning

Il y a eu entre nous une discussion sans importance.

Claire

Ce n'est pas exact. Eggert ne serait pas parti aussi impoliment d'ici où se trouve Gabrielle, sans un motif sérieux. Souviens-toi de tes confidences à ce sujet et dis-moi pourquoi tu veux Eggert pour ton enfant.

Leuning

Je te répète qu'aucun médecin ne soigne les siens et que j'ai confiance en Eggert.

Claire

Bien qu'il soit...

Leuning

Justement, parce qu'il est allopathe. ; Ma patience a des bornes. Veux-tu avoir une scène avec moi au moment où Gertrude souffre et où la maison est remplie d'invités. En un mot, je n'ai pas foi dans ma propre science ; si les malades veulent être traités par moi et me donner leur argent, c'est leur affaire. Je suis aussi habile dans ma spécialité qu'on peut l'être..., cela n'est peut-être pas dire beaucoup. Au contraire, Eggert est un praticien plus distingué que moi et si Gertrude a le croup, comme je le crains, une opération s'impose ; je ne me sens pas de force à la pratiquer et je la confierais sans crainte à Eggert. Tu vois, cela est extrêmement grave et, maintenant, tu me laisseras tranquille, je l'espère.

Claire

Mais si c'était l'enfant d'un autre, le soignerais-tu ?

Leuning

Tu ne me comprends pas...

Claire

Si. Il y a beaucoup de choses que je saisis en cet instant et que je n'avais fait qu'entrevoir auparavant. J'ai souffert depuis longtemps, en t'entendant parler si négligemment de toi-même. Il me semblait que, n'ayant pas ta propre estime, tu ne pouvais exiger l'estime des autres. Cela m'était douloureux, mais tu riais de tout cela. Tout ce que je disais, tout ce que je faisais, te laissait indifférent. Parfois même, je me demandais si tu m'aimais encore. Tu trouvais tant à redire sur moi et tant à admirer chez les autres, car il y en avait d'autres... (*Leuning essaye de l'interrompre.*) Mais

qu'importe ! Maintenant, pour Gertrude, tu agis d'une façon révoltante. Toi qui, mieux que personne, devrais l'arracher au danger, la soigner, la guérir, tu t'avoues impuissant ! Non, tais-toi... Tu appelles les autres, tu as besoin d'aide. Comment veux-tu que moi j'aie confiance en toi ?

Leuning

Je t'en supplie, Claire, finissons ! Désires-tu qu'on entende, du jardin, tes exclamations ? Plus tard...

Claire (*à voix basse*).

Je te le dis, Guillaume, si Gertrude meurt, ce sera par ta propre faute. Ce sera la punition, l'expiation pour tant d'autres enfants, que peut-être... je n'ose y penser ! Ma tête se perd !

Leuning

Je t'en conjure ! Montons !

Claire

Toi, non ! Je m'oppose à ce que tu pénètres chez elle. Je te le défends, tu lui porterais malheur. Je te l'arrache des mains, si tu me suis.

Leuning

Ne fais pas cela, Claire.

Claire

Reste auprès de tes hôtes. Pendant ce temps, tu pourras t'égayer avec M^{me} Niemann. Moi, je vais auprès de Gertrude. (*Elle sort.*)

Leuning

Claire ! Un mot seulement !

SCÈNE VIII

LEUNING, M. ET M^{me} NIEMANN, BLANKM^{me} Niemann

Qu'est-ce que j'apprends ! Gertrude est très souffrante ? C'est terrible.

Niemann

Cela m'attriste beaucoup, que ce soit arrivé justement...

Leuning

Oui, Claire et moi, nous sommes tout à fait au regret de recevoir nos hôtes dans...

Niemann

Il ne faut pas vous tourmenter. Ne vous occupez pas de nous ; nous prendrons, bien entendu, le premier train demain matin.

Blank

Je ne puis t'être utile en rien ? Dispose de moi.

M^{me} Niemann]

Moi aussi, je veux vous aider. Pensez-vous que Claire me permette de soigner Gertrude avec elle ?

Leuning

Non, Madame, elle a l'aide de Gabrielle ; mais je ne vous en remercie pas moins tous les deux de votre aimable offre.

Niemann

Pardon, docteur, ce n'est pas le croup ?

Leuning

J'espère que non.

Niemann

Il y a des cas dans les environs. Le jardinier me le disait.

Leuning

Je crois l'épidémie terminée.

Niemann

Les grandes personnes sont rarement exposées ?

Blank

C'est beaucoup moins grave que chez les adultes.

M^{me} Niemann

Nous sommes importuns. Vous tenez certainement à aller auprès de l'enfant. Viens !

Niemann

N'ayez aucun souci de nous.

Leuning

Merci.

Niemann

Je veux me retirer dans ma chambre. Je suis fatigué. Un peu mal à la gorge.

M^{me} Niemann

Tu ferais bien de te coucher et d'éviter le froid.

Niemann

Oui. Et toi ?

M^{me} Niemann

Peut-être vais-je me promener un peu au jardin.

Niemann

Bonsoir, docteur, je souhaite que cela aille mieux.
Bonsoir, Monsieur Blank. (*Il sort.*)

Blank

J'emmène Madame Niemann au jardin et nous ne vous gênerons plus ce soir.

M^{me} Niemann

Vous m'enlevez comme ça, tout de suite ? C'est bien triste, cette maladie de la petite Gertrude. Dites à Claire combien je prends part à sa peine.

Leuning

Merci, Madame.

(BLANK et M^{me} NIEMANN sortent. LEUNING se laisse tomber sur une chaise et regarde fixement devant lui.)

ACTE III

(Salon au premier étage de la villa. Porte à gauche et à droite ; au fond, fenêtres avec volets clos. A gauche, petite table supportant une lampe. A droite, un sofa. La pièce est sommairement meublée.)

SCÈNE I

LEUNING ET GABRIELLE, tous les deux assis sur deux fauteuils près de la petite table.

Leuning

Cela a commencé ainsi : dans ma hâte de toucher au but, je fus aussi prudent qu'heureux pour tout ce qui concernait notre existence. Et, rentré chez moi, las de ce rôle, je jetais au loin la robe rouge du docteur, la défroque du charlatan, dont je m'affublais pour obtenir l'or nécessaire à la paix du ménage. Je faisais métier de guérisseur, c'est vrai, mais c'était — il faut le dire — selon le désir de tous les jobards et malgré moi. J'étouffai tout remords, tout dégoût de moi-même en me disant : je n'agis point mal, je console au contraire de toutes parts, je suis seulement une unité parmi ces mille farceurs aux mines savantes, qui offrent leurs pilules magiques dans le monde entier et battent monnaie avec la crédulité populaire. Pourquoi aurais-je la prétention d'être meilleur que ces hommes ? Ma vie in-

time est honnête, sans hypocrisie. N'est-ce pas suffisant ? Beaucoup ne peuvent pas en dire autant. Mais dernièrement quelque chose de nouveau s'est passé dans mon esprit ; je suis devenu violent, désireux de tout braver. La vie est telle qu'on se la fait et moi je la prends comme une entreprise assez gaie, devant satisfaire mes besoins de jouissances. Et puis..... mais qu'importe, petite sœur ! Ceci est presque un monologue.

Gabrielle

N'es-tu pas fatigué de tant parler ?

Leuning

Non, cela me soulage. Je suis si énervé, si malheureux qu'il me faut cette nuit m'épancher dans le cœur de quelqu'un. Du reste, c'est fini maintenant. Ce n'est pas gai, ce que je te dis.

Gabrielle

Bien triste, en effet ; mais la vie est si difficile. Chacun est gâté par le voisin.

Leuning

Oui, c'est le pire. C'est justement ce sentiment de responsabilité qui m'a désolé pendant tout le temps de cette longue veillée. Je n'ai pas seulement mon propre malheur à me reprocher ; j'ai fait du mal aussi aux autres, et même à toi.

Gabrielle

Peut-être as-tu eu sur moi plus d'influence qu'il n'eut fallu.

Leuning

Oui, Gabrielle, tu me ressembles sur certains points. C'est ce que je disais à Eggert, lorsque..... Ecoute, Gabrielle, n'épouse pas Blank. Ce n'est pas le mari qui

convient à une fille bonne et saine comme toi. Du reste, il vit ouvertement avec une créature mal famée, qu'il veut épouser, dit-on.

Gabrielle

Laisse-le faire ; ils sont dignes l'un de l'autre. Et pourtant, quand je pense que, dans un moment de folie, de légèreté ou de bêtise, j'aurais pu à jamais compromettre ma vie, je frémis. Ah ! dès que Gertrude sera guérie, je lui ferai don d'une énorme poupée, je la lui promets.

Leuning

Oh ! si elle pouvait guérir, mais je n'ose y penser.

Gabrielle

Ne te tourmente pas. Eggert a beaucoup d'espoir. Tu vois tout en noir, tu aimes tant Gertrude.

Leuning

Pense à la douleur de Claire, si...

Gabrielle

Oh ! tout serait fini pour elle, Sa vie est toute dans cette enfant, m'a-t-elle dit.

Leuning

Elle a dit cela ? Oui, je me suis follement conduit, j'ai marché dans la vie comme un somnambule, et aujourd'hui je m'éveille.

Gabrielle

Voici Eggert.

SCÈNE II

LES MÊMES, EGGERT, *venant du côté gauche.*

Leuning

Comment va-t-elle ?

Eggert

Très bien. Elle dort tranquillement maintenant.

Leuning

Et Claire ?

Eggert

Elle aussi est plus calme. Elle tient entre ses mains celles de Gertrude et la regarde avec une expression comme les mères la trouvent pour considérer leur enfant. Elle m'a prié de te prévenir qu'elle allait bientôt descendre te parler. Il vaut mieux, en effet, que tu ne montes pas toi-même pour ne pas éveiller l'enfant. Vous feriez bien, Mademoiselle, d'aller vous coucher maintenant.

Gabrielle

Je n'ai pas sommeil. Ne prendrez-vous pas tous deux un peu de café ?

Leuning

Je ne prendrai rien.

Eggers

Moi, j'accepte volontiers. Quand on est garde-malade, il faut en suivre toutes les habitudes. Et du café très fort, Mademoiselle.

Gabrielle

Je vais vous en préparer une tasse qui vous tiendra éveillé pendant huit jours. (*Elle sort à droite.*)

Leuning

Tu es convaincu que l'enfant va mieux ?

Eggert

Je ne crois pas qu'il y ait de danger immédiat. Bien que Gertrude soit gravement atteinte, il n'y a pas lieu de désespérer.

Leuning

Je ne t'ai pas encore remercié d'être revenu.

Eggert

N'en parlons pas. C'est tout naturel.

Leuning

Je ne le trouve pas. Je voudrais aussi m'excuser auprès de toi pour...

Eggert

C'est inutile. Agissons comme après notre entrevue, séparons-nous, mais sans colère, après les événements de cette nuit.

Leuning

Consens-tu à donner des soins à Gertrude pendant sa maladie ?

Eggert

Je ne m'y refuse pas absolument, mais à te dire vrai...

Leuning

J'en serais bien heureux.

Eggert

Mais tu peux aussi bien agir que moi, Leuning. Ce n'est pas un cas difficile.

Leuning

Je préférerais m'abstenir ; et si tu ne me repoussais pas si complètement, j'aurais grande envie de t'exposer encore une idée.

Eggert

Tu te trompes, je ne te repousse pas. Mais tu le comprendras, même une reconnaissance excessive de ta part ne saurait de nouveau rendre bonnes nos relations.

Leuning

Si, peut-être, quand tu auras entendu ce que j'ai à te dire. J'abandonne la médecine, Eggert.

Eggert

Est-ce sérieux ?

Leuning

Tout à fait sérieux. J'ai pris cette résolution cette nuit.

Eggert

C'est une résolution peu solide, prise sous l'empire de l'état nerveux où tu te trouves.

Leuning

Pas du tout. Je n'ose plus. Un homme, avec un voile sur les yeux, peut longtemps marcher sans voir, mais à la moindre déchirure au voile, le soleil pénètre avec toute son éclatante clarté. Cette nuit, ma conscience s'est illuminée, j'ai vu clair à la fois sur moi et sur les autres et je ne veux pas me retrouver devant une échéance aussi redoutable que celle-ci. Tout cela est fini. Si je puis m'évader de la situation fausse que j'occupe vis-à-vis du monde, j'aurai beaucoup gagné et je sentirai le sol solide sous mes pieds.

Eggert

Je n'ose pas te donner tort, ni te conseiller de ne pas agir ainsi. Mais pourras-tu vivre après avoir tout abandonné de la sorte ?

Leuning

Tiens, mais c'est toi, maintenant, qui répètes mes

questions de tantôt. J'aurai suffisamment assez de ressources pour commencer, il s'agit simplement de faire table rase et de me refaire une existence.

Eggert

Tu es trop nerveux pour raisonner justement. Permets-moi de te donner un tout petit conseil : va-te verser deux carafes d'eau sur la tête avant de causer avec ta femme. Autrement, tu la surrexciterais, elle aussi.

Leuning

Je suivrai ton avis. (*Lui tendant la main.*) Alors, ami comme autrefois.

Eggert

Comme aux meilleurs jours, cher.

Leuning

Tu m'appelleras dès que Claire arrivera.

Eggert

C'est convenu.

(*Pendant que Leuning sort à droite, Niemann entre à gauche dans un déshabillé matinal.*)

SCÈNE III

EGGERT, NIEMANN

Niemann

Je puis entrer ?

Eggert

Parfaitement.

Niemann

Comment ça va-t-il ?

Eggert

Il est inutile de parler aussi doucement. Nous sommes

séparés de l'enfant par deux pièces. D'abord, elle dort paisiblement.

Niemann

C'est le croup ?

Eggert

Je n'en sais rien.

Niemann

Il est fort désagréable pour nous d'être justement venus...

Eggert

Oui, c'est très désagréable pour les Leuning, en raison de la maladie de la fillette.

Niemann

Assurément. Ah, docteur, j'avais moi-même la gorge prise hier au soir et, cette nuit, cela n'a fait que s'accroître.

Eggert

Vous n'avez pas dormi ?

Niemann

Si, Dieu merci ; mais je n'en ai pas moins une certaine crainte et si vous aviez un instant, je serais heureux de causer avec vous.

Eggert

J'attends mon café, et jusque-là je suis à votre disposition.

Niemann

En un mot, je voudrais vous consulter. Je sais que vous êtes un excellent médecin et que Leuning a la plus grande confiance en vous.

Eggert

Mais Leuning est votre médecin.

Niemann

Il ne l'est plus.

Eggert

Ah ! c'est vrai, vous m'avez parlé de la fameuse matrone, mais à vous dire vrai, je n'ai nulle envie de prendre sa suite. Cependant, je veux vous donner un conseil, mais à la condition expresse que la consultation sera tout à fait gratuite. Nous causerons tous les deux comme des gens du monde.

Niemann

Oui, puisque vous l'exigez.

Eggert

C'est à cette seule condition.

Niemann

Alors, grand merci. Vous me permettrez donc de vous exposer exactement mon état. Voyez-vous...

Eggert

Non, je m'y oppose. C'est absolument inutile. Leuning m'a mis au courant de votre maladie et vous-même m'en avez si longuement entretenu hier au jardin, que je me trouve suffisamment instruit. J'ai vu des cas semblables auparavant et mon opinion est faite.

Niemann

Vraiment ! Où avez-vous vu pareille maladie ?

Eggert

Aux Indes. Ce mal est très répandu là-bas, mais je me trouve en désaccord avec Leuning sur la façon de la combattre. Il vous a prescrit d'être entièrement prudent, de demeurer constamment à la maison, de fuir toute émotion et de vivre dans le calme le plus complet.

Niemann

Et je vous assure, cette existence m'est très pénible à cause de Pauline, ma femme. Il me faut toujours la laisser seule et cela l'ennuie beaucoup.

Eggert

Nous allons terminer tout cela et la pauvre Madame Niemann n'aura plus de sujet de plainte.

Niemann

Comment ?

Eggert

Il faut absolument vous efforcer de vous distraire. Rien n'est plus dangereux pour vous que le calme. Vous vous croyez malade et vous vivez comme un homme âgé et tout votre mal consiste à ce que vous êtes encore jeune. Je suis convaincu que dans votre intérieur vous ne vous trouverez pas vieux du tout.

Niemann

En effet, et c'est du reste exact.

Eggert

Parfait. Ecoutez-moi : votre femme est très répandue dans le monde ?

Niemann

Oui.

Eggert

Elle se promène tous les matins ?

Niemann

Oui.

Eggert

Longuement ?

Niemann

Oui.

Eggert

Elle fréquente les théâtres, elle est assidue aux concerts, aux bals ?

Niemann

Oui, oui.

Eggert

Elle fait des parties de campagne, peut-être des voyages dans sa famille ?

Niemann

Oui, oui, oui !

Eggert

Il ne faut plus rester à la maison comme vous le faisiez. Suivez votre femme comme une ombre. Ne la laissez jamais seule, accompagnez-la partout, à la ville, dans les magasins, au théâtre, partout où elle s'amuse. Laissez-la jouir entièrement de votre présence, jour et nuit. Vous guérirez en agissant ainsi. Elle est jeune et vous, vous devez vivre comme un jeune homme. Vous verrez bientôt un peu de la jeunesse de son âme et de son corps s'infiltrer dans tout votre être. Voici mon ordonnance. Voulez-vous la suivre ?

Niemann *(avec enthousiasme)*

Si je veux ! Vous me rendez la jeunesse rien qu'à vous entendre. Je veux jeter au loin ces châtaignes qui me pèsent. Je veux sortir, je veux danser, je veux vivre !

Eggert

Bien ! vous avez raison.

Niemann

Docteur, Pauline m'a dit que M. Blank nous avait invités à aller visiter sa propriété, m'engagez-vous à y accompagner ma femme ?

Eggert

Certainement. Il faut commencer immédiatement le traitement. Toujours ensemble avec votre femme et Blank, à la chasse, au bal, partout.

Niemann

J'agirai de la sorte et je vous remercie beaucoup. Laissez-moi vous le dire : vous êtes la perle des médecins.

Eggert

Vous êtes bien aimable. Voici Mademoiselle Leuning qui m'apporte mon café.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GABRIELLE

(Le domestique apportant des tasses, etc., etc., ouvre les volets et emporte les lampes.)

Niemann

Bonjour, Mademoiselle.

Gabrielle

Bonjour. Prenez-vous une tasse de café ?

Niemann

Volontiers, si on veut l'apporter dans ma chambre, j'ai à parler à ma femme ; il faut nous hâter, dans quelques instants, la voiture viendra nous prendre pour le premier train. Comme ma femme va être contente, docteur !

Eggert

J'en suis convaincu. *(Niemann sort).*

Gabrielle

Pourquoi riez-vous ?

Eggert

Je ris à la pensée de l'aveuglement dans lequel un homme peut tomber.

Gabrielle

Vous êtes oculiste aussi ?

Eggert

Oh ! je ne désire pas ouvrir les yeux à tout le monde.

Cabrielle

Voici du café très fort.

Eggert

Merci. Vous ne prenez rien, vous ?

Gabrielle

Si. (*Ils boivent silencieusement.*) C'est à vous de commencer à parler.

Eggert

Pourquoi ?

Gabrielle

Dites-moi ce que vous avez pensé hier au soir, quand j'ai couru après vous sur le quai, en criant votre nom ?

Eggert

Je n'ai pensé qu'à une chose : à ouvrir la portière le plus rapidement possible et à descendre du train.

Gabrielle

Ensuite ?

Eggert

Vous m'avez dit aussitôt que l'enfant était malade.

Gabrielle

Du reste, pendant ce temps, le train était parti et vous n'aviez d'autre ressource que revenir à la maison avec moi. Notre conversation n'a été guère mouvementée.

Eggert

En effet, ni vous ni moi n'avons dit un seul mot.

(Pause.)

Gabrielle

Et vous voulez continuer ? Vous vous êtes réconcilié avec Guillaume ?

Eggert

Oui.

Gabrielle

Eh bien ?

Eggert

Eh bien !

Gabrielle

Eh bien, il faut aussi vous réconcilier avec moi. (*Avec tendresse.*) Soyez généreux, Eggert, oubliez tout cela.

Eggert

Que faut-il oublier ?

Gabrielle

Tout ce qu'il y a eu de mauvais entre nous. A partir d'aujourd'hui, je serai bonne. J'ai causé longuement avec Guillaume cette nuit. Il m'a dit tout le mal qu'il avait fait et comment il s'était vendu. Moi, je ne veux pas me vendre.

Eggert

Mais vous donner !

Gabrielle (*avec douceur*)

Oui, je le veux.

Eggert

Je peux compter sur vous, Gabrielle.

Gabrielle

Oui, certainement.

Eggert

Je vous désire, je veux toute votre âme ; moi, je

vous consacrerai ma vie entière. Voulez-vous devenir ma femme ?

Gabrielle

Si je vous conviens.

Eggert

Chère âme ! Combien de fois j'ai désiré te faire cette demande, combien de fois j'ai rêvé le bonheur indicible d'être aimé de toi.

Gabrielle

Jamais je n'aimai d'autre homme que toi, je t'aimais quand tu partis, toute enfant, toute puérile jeune fille que j'étais. Oui, et c'est justement la certitude de ton amour qui me rendait, — non pas indifférente, — mais exigeante, volontaire. Je ne trouve pas de termes pour m'exprimer.

Eggert

J'étais trop timide aussi. C'est ma faute. Et pendant mon absence ?

Gabrielle

Je n'ai eu d'affection pour personne. Il me semblait toujours ne vivre que pour toi et n'être comprise que par toi. Mais, ton retour est heureux, ma vie s'échappait de mes mains, mon cœur était sur le point de se corrompre. Maintenant, je suis guérie par toi. Oh ! tu es bien la perle des médecins !

Eggert

Merci. On me l'a dit tout à l'heure.

Gabrielle

Quelle fatuité!

SCÈNE V

LES MÊMES, CLAIRE, *venant du côté gauche.*

Claire

Guillaume est ici ?

Eggert

Non, je vais le chercher, Madame.

Claire

Je désire lui parler. (*Eggert sort à droite.*)

Gabrielle

Tu es plus tranquille, maintenant.

Claire

Oui, bien plus calme. J'ai causé longuement avec Eggert, cette nuit. Il m'a consolée, et m'a fait comprendre beaucoup de choses. Il est sage et bon. Je ne comprends pas que tu ne l'aimes pas.

Gabrielle

Ah ! tu ne comprends pas. Alors, ma mignonne, il me faut donc tâcher d'être plus raisonnable. Eh bien, en attendant, je vais aller près de Gertrude, pendant que tu causeras avec Guillaume.

(*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE VI

CLAIRE, LEUNING, *venant du côté droit.*

Claire

J'ai à te demander pardon. J'ai été injuste et violente mais j'étais si malheureuse. Les pensées que j'expri-

mais m'avaient longtemps tourmentée. Je ne savais pas ce que je disais et j'oubliais que j'étais la dernière qui eut le droit de te reprocher la vie que nous avons menée en commun.

Leuning

Oh ! mon amie, tu avais malheureusement raison. Mais, tout peut s'améliorer, si surtout Gertrude revient à la santé et Eggert a beaucoup d'espoir.

Claire

Je le sais. — Tu me pardonnes donc mes paroles amères ?

Leuning

Oui, et de tout mon cœur. Nous avons été trop heureux tous les deux pour ne pas nous efforcer de dissiper ce nuage. Malheureusement, je ne t'ai pas fait connaître la vérité toute entière.

Claire

Mais moi qui connaissais toute l'étendue du mensonge, j'aurais dû ne pas endormir tes doutes.

Leuning

Peut-être cela s'imposait-il. Mais, au début, j'ai agi de la sorte dans l'ivresse de mon amour pour toi. Tu sais quel était mon désir de te posséder, de nous asseoir un foyer. Tous les moyens me semblaient bons pour arracher à la vie ce qu'elle me devait. Je n'étais pas ambitieux, je ne désirais ni les honneurs ni le pouvoir, je ne voulais que toi et un coin ensoleillé, loin du bruit et du monde. La fortune devait être la seule garantie de notre bonheur. J'avais trop d'expérience pour ne pas savoir qu'il fallait écarter toutes les

pierres du chemin et je m'étais juré que notre union ne sombrerait pas dans les besoins matériels.

Claire

Nous n'avons pas moins fait naufrage.

Leuning

Nous recommencerons une existence ! Si tu veux seulement arracher de ton cœur toute défiance, je te promets de ne jamais te faire défaut.

Claire

Veux-tu dire qu'autrefois j'étais jalouse ?

Leuning

Non, pas tout à fait.

Claire (*à voix basse*)

A vrai dire, je n'avais le droit de rien te reprocher.

Leuning

Que veux-tu dire ?

Claire

Que je me suis laissé faire la cour, pendant que tu en courtais une autre.

Leuning

Par qui ? Réponds !

Claire

Par Blank.

Leuning

Blank, ce drôle a osé !

Claire

Il n'a rien osé. Il m'a seulement parlé en termes amoureux et bien près et je ne l'ai point repoussé. Enfin, je n'ai pas eu un aussi grand souci que j'aurais dû de ma dignité et de la tienne.

Leuning

Il n'y a pas eu autre chose ?

Claire

Quoi ?

Leuning (*s'agenouillant*)

Pardonne-moi.

Claire

Que faut-il te pardonner ?

Leuning

Tout. Et recommençons la vie simplement et sincèrement.

Claire

Mon ami, je n'ai rien au monde que toi et ma fille. J'étais désespérée de voir qu'un autre lien t'éloignait de moi, et c'est pourquoi je me suis attachée si étroitement à Gertrude. Pourtant, je ne vous ai jamais séparés dans ma pensée. Comment l'aurais-je pu, du reste ? N'étiez-vous pas aussi intimement unis à moi que le jour l'est à la nuit ?

Leuning (*souriant*)

Moi, j'étais la nuit sombre, elle, le jour lumineux.

Claire

Ensemble, vous étiez toute ma vie.

Leuning

J'abandonne la médecine, Claire.

Claire (*entourant le cou de son mari de ses bras*)

Peut-être as-tu raison.

Leuning

Entrons-nous maintenant chez Gertrude ?

Claire

Il faut d'abord dire adieu à nos hôtes. Je les entends qui se disposent à partir.

SCÈNE VIII

LES MEMES, M. M^{me} NIEMANN, BLANK ;

un peu plus tard EGGERT.

M^{me} Niemann

Bonjour, ma chère. J'ai appris que cela allait mieux. Oh ! j'ai été remplie d'inquiétude pour Gertrude et pour vous.

Claire

Merci beaucoup de votre intérêt.

M^{me} Niemann

Bonjour, docteur. Vous ne vous êtes certainement pas couché, cette nuit ?

Leuning

Non, Madame, j'étais trop préoccupé.

M^{me} Niemann (*à mi-voix*)

Nous nous verrons bientôt à Copenhague ?

Leuning

Pas de quelques jours, Madame.

M^{me} Niemann

Si vous demeurez longtemps ici, vous ne me rencontrerez probablement plus.

Leuning

Pourquoi donc ?

M^{me} Niemann

Mon mari et moi allons en villégiature chez Monsieur Blank.

Leuning

Ah ! cela sera assurément très utile à votre état nerveux.

Blank (*à Claire*)

Croyez, Madame, que j'ai compati à toutes vos souffrances. Vous avez dû passer une bien mauvaise nuit.

Claire

Je regrette infiniment que votre séjour ici n'ait été aussi agréable que nous l'eussions souhaité.

Blank

N'auriez-vous pas envie de visiter ma propriété ? Les Niemann doivent venir.

Claire

Demandez à mon mari.

Leuning

Comment ?

Blank

Si tu veux venir avec ces dames, en Suède, je m'engage à t'y faire une réception extraordinaire.

Leuning

Impossible. Nous demeurerons ici une partie de l'été et même de l'automne. Eggert nous a promis de partager notre solitude.

Blank

Ah !

M^{me} Niemann (*à Eggert qui entre*)

Mais vous avez vraiment ensorcelé mon mari.

Eggert

Je l'ai touché d'une baguette magique et, comme dans les contes de fée, il peut désormais entendre, voir et parler. Soyez prudente, Madame.

M^{me} Niemann

Qué dois-je craindre ?

Eggert

Qu'il ne retombe malade. C'est de vous que dépend

maintenant sa santé. Laissez-moi vous rappeler un proverbe fort usité. Dans les souffrances du cœur, c'est celui qui les a causées qui peut les guérir.

M^{me} Niemann

Grand merci. Je n'oublierai jamais vos bons offices.

Eggert

J'en suis assuré.

Niemann

La voiture est avancée. Viens, Pauline, il faut partir. Adieu, docteur, merci encore. Adieu, Madame. Tous mes souhaits pour la santé de Gertrude.

Leuning

Nous allons vous accompagner.

(Tous sortent à l'exception d'Eggert).

SCÈNE VIII

EGGERT, GABRIELLE, *venant du côté gauche.*

Gabrielle

Ils sont partis.

Eggert *(vers la fenêtre)*

Oui... La journée sera belle, aujourd'hui.

Gabrielle

Comme le jour est pur et lumineux!... Gertrude dort paisiblement. Tu nous a bien soignés tous.

Eggert

Je me suis seulement efforcé de combattre le mal. Le reste regarde la nature.

(On entend le roulement d'une voiture).

Gabrielle

Ceux-là sont-ils aussi guérissables ?

Eggert

J'en doute. Contre la corruption, aucun remède n'est efficace.

Gabrielle

Et crois-tu que Guillaume se modifie aussi radicalement ?

Eggert (*hésitant*)

Il est difficile à tout le monde de changer ainsi. Qui a bu boira. Mais ses bonnes résolutions dureront certainement quelque temps.

Gabrielle

C'est là toute ta confiance ? Tu n'espères pas le voir meilleur ?

Eggert

Cela dépend beaucoup de sa femme. Elle peut avoir énormément d'influence sur lui. — Mais ne prends par un air si sombre.

Gabrielle

Et que ferais-je, moi, de mes bonnes résolutions ?

Eggert

Doutes-tu de notre bonheur ?

Gabrielle

Non. Il est entre tes mains. (*Elle passe son bras sous le sien.*) Il est tout de même heureux que le train ne soit pas parti.

Eggert

Ma bien-aimée ! Descendons au jardin respirer l'air et saluer le jour nouveau.

(*Ils sortent.*)

RIDEAU.



TABLE DES MATIÈRES

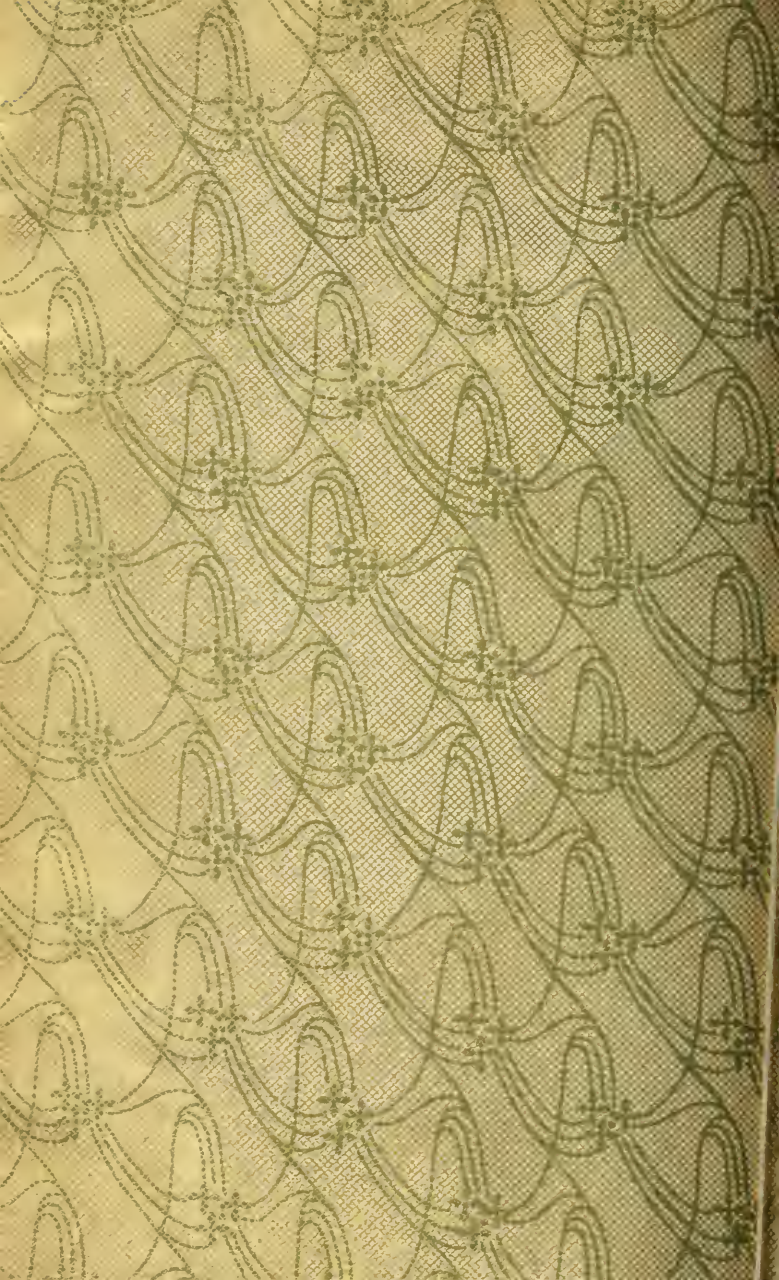
LE THÉÂTRE MODERNE EN DANEMARK	1
UNE VISITE.	23
SOUS LA LOI.	87
LES FIANÇAILLES.	205
LES REMÈDES.	267

FIN DE LA TABLE









PT
8125
B78A33

Brandes, Edvard
Édouard Brandès

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 06 03 15 014 5